

Myrrha LOT-BORODINE

DOCTEUR DE L'UNIVERSITÉ DE PARIS

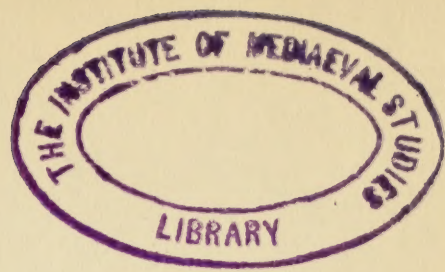
TROIS ESSAIS
SUR LE ROMAN
DE
LANCELOT DU LAC
ET LA
QUÊTE DU SAINT GRAAL

- I. — L'ÉPISODE DE LA CHARRETTE DANS LE *LANCELOT*
EN PROSE ET DANS LE POÈME DE CHRÉTIEN
DE TROYES.
- II. — L'ÈVE PÉCHERESSE ET LA RÉDEMPTION DE LA
FEMME DANS LA *QUÊTE DU GRAAL*.
- III. — LES DEUX CONQUÉRANTS DU GRAAL : PERCEVAL
ET GALAAD.



PARIS
LIBRAIRIE ANCIENNE HONORÉ CHAMPION
ÉDOUARD CHAMPION
5, QUAI MALAQUAIS

1921





Digitized by the Internet Archive
in 2011 with funding from
University of Toronto

TROIS ESSAIS SUR LE ROMAN
DE LANCELOT DU LAC
ET LA
QUÊTE DU SAINT GRAAL

MACON, PROTAT FRÈRES, IMPRIMEURS

Myrrha LOT-BORODINE

DOCTEUR DE L'UNIVERSITÉ DE PARIS

TROIS ESSAIS

SUR LE ROMAN

DE

LANCELOT DU LAC

ET LA

QUÊTE DU SAINT GRAAL

- I. — L'ÉPISODE DE LA CHARRETTE DANS LE *LANCELOT*
• EN PROSE ET DANS LE POÈME DE CHRÉTIEN
DE TROYES.
- II. — L'ÈVE PÉCHERESSE ET LA RÉDEMPTION DE LA
FEMME DANS LA *QUÊTE DU GRAAL*.
- III. — LES DEUX CONQUÉRANTS DU GRAAL : PERCEVAL
ET GALAAD.



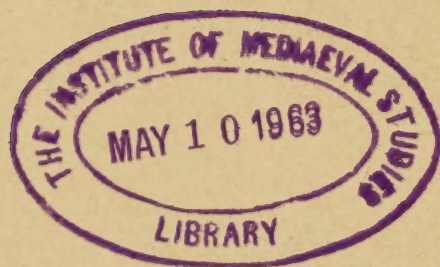
PARIS

LIBRAIRIE ANCIENNE HONORÉ CHAMPION

ÉDOUARD CHAMPION

5, QUAI MALAQUAIS

1919



24006

A MON MARI

AVANT-PROPOS

Les trois essais que nous présentons au public sont consacrés à l'étude purement littéraire de *Lancelot du Lac*, l'immense roman en prose du XIII^e siècle, qui nous raconte non seulement les amours célèbres de ce héros avec Guenièvre, femme du roi Arthur, mais aussi toute l'histoire aventureuse de la Table Ronde et la « quête » du saint Graal par ses compagnons, quête achevée par le fils de Lancelot, le chevalier vierge Galaad. Jusqu'à ces dernières années l'énorme cycle *Lancelot-Graal*¹ a été considéré par tous les critiques comme un assemblage très lâche de versions indépendantes ou imitées les unes des autres, comme une espèce de végétation foisonnante aux racines entremêlées. Au contraire, le récent ouvrage de M. Ferdinand Lot, *Etude sur le Lancelot en prose*, émet pour la première fois l'hypothèse hardie d'un tout composé, d'une œuvre où passe le souffle d'une inspiration personnelle. C'est à cette hypothèse de développement organique que nous nous rallions, malgré les difficultés d'ordre intérieur qu'elle ne dissimule pas et dont la plus grave est l'antithèse de deux esprits chez l'auteur supposé un. Mais remarquons que, même si l'on accepte pour l'ensemble du *corpus* deux auteurs distincts, l'un pour le conte profane et l'autre pour le conte sacré, l'énigme reste entière. Comment se serait-il trouvé quelqu'un d'assez audacieux pour souder entre elles ces deux parties en apparence contradictoires ? Un simple remanieur l'aurait-il jamais osé ? Et surtout comment aurait-il pu concevoir cette idée profondément troublante : faire du rédempteur, Galaad, le fils bâtard du pécheur Lancelot ? Il nous semble infiniment préférable d'admettre qu'un seul homme,

1. Il a été édité récemment (1909-1913) en Amérique par les soins de M. Oscar Sommer, aux frais de l'Institut Carnegie, en 6 vol. in-4^o, sous ce titre général : *The vulgate version of the Arthurian Romances*. Le vol. I est intitulé : *L'Estoire del Saint Graal* ; le vol. II, *L'Estoire de Merlin*, les vol. III, IV et V forment *Le Livre de Lancelot del Lac* ; enfin le volume VI renferme à la fois *La Queste del Saint Graal* et la *Mort du roi Arthur*. Un index (1916) complète cette publication luxueuse imprimée à Washington.

PO
144
269

un Dante français, resté anonyme, et qui n'avait certes pas le génie du grand Florentin, ait réalisé cette gageure : épuiser la matière de Bretagne en chantant d'abord l'éternelle folie d'aimer avec tout ce qu'elle fait naître de beauté et de gloire, en exaltant ensuite bien au-dessus du brillant mirage mondain la victoire de l'âme immortelle sur la chair périssable. Tel est bien le conflit tragique de tout le Moyen Age, sensuel et spiritualiste en même temps, conflit qui ne se résout que plus tard dans un idéalisme supérieur chez une élite, chez quelques poètes italiens du *dolce stil nuovo*, poètes dont nous venons de nommer le plus grand. Là seulement, grâce à une haute inspiration mystique, l'antithèse deviendra une synthèse ouvrant devant les élus une voie nouvelle, les conduisant jusqu'au Paradis par la main de la *donna angelicata*, la Béatrice de leurs rêves.

Le roman du *Lancelot*, lui, ne dépasse l'esprit dualiste qu'en affirmant la doctrine orthodoxe de l'Eglise catholique, mais l'ascétisme y est adouci par le sens du divin.

Le premier de nos essais traite de l'amour profane dans le *Lancelot* en prose, comparant sa conception sentimentale à celle du poème de Chrétien de Troyes ; les deux autres étudient le problème religieux sous ce double aspect : rédemption de la femme par la grâce, imitation ou plutôt transposition médiévale de la vie du Sauveur, c'est-à-dire le triomphe final de l'amour sacré.

fait elle ie le icay vien et ien terap quanaq vous
 men cōmanderes Dame fait galaot gūt inās
 et ie vous pu que vous li donnez vīe amour
 et que vous le premez a vīe chlī a tousiours et
 deuenes la loyal dame a tous les iours de vīe vie
 Et pūns si lares fait plus uche q̄ se lo' h auez
 come tout le monde. Cōtient. a). lancelot bailla



LA ROYNE GEMEURE LA PREMIERE FOIS.

Ainsi fait elle loctroy ie que bien
 que il soit tout nien et ie toute
 siennue et que par vous soient
 amendes tous les meffais et
 les trespas des couuenances.
 Dame fait galaot gūt meras
 avais ore y comment commencement de seurte
 vous nen deuiseres ia chose fait elle que ie ne

L'ÉPISODE DE LA CHARRETTE
DANS LE LANCELOT EN PROSE
ET DANS LE POÈME DE CHRÉTIEN DE TROYES¹

Dans l'ensemble du *Lancelot* propre, qui comprend les volumes III, IV et V de l'édition Sommer², en tout 1112 pages in-4°, l'épisode de la *Charrette* ne compte que 70 pages à peine³, correspondant aux 7134 vers du *Conte de la Charrette* de Chrétien de Troyes et de Godefroy de Lagny⁴. Ce chapitre est encadré par la *Mort de Galehaut* d'une part, et, de l'autre, par les *Suites de la Charrette* servant de transition à l'*Agravain* (ou *Préparation à la Quête*) qui, à son tour, relie la première partie, mondaine et courtoise de l'œuvre, à la seconde, tout imbue de spiritualité chrétienne.

Ainsi la *Charrette* est située au centre du roman biographique, au cœur de sa partie courtoise, dominée entièrement par ce beau sujet : l'histoire des amours de Lancelot du Lac et de la reine Guenièvre. Malgré ses proportions modestes, cet épisode offre un intérêt très particulier : nous pouvons, en le comparant à son modèle, nous rendre compte de la façon dont l'auteur traitait ses sources, et, par conséquent, apprécier sa part d'originalité.

1. Ce mémoire a fait l'objet de deux communications à l'École des Hautes Etudes, les 3 et 10 avril 1916.

2. *The Vulgate version of the Arthurian Romances* éd. by Oscar Sommer (Washington, 1910-12).

3. De la page 157 du volume IV (*Le livre de Lancelot du Lac*, 2^e partie) à la page 225 du même vol. (*les Suites de la Charrette* qui viennent après finissent à la page 293 du vol. IV); mais il faut exclure les quinze pages (de 182 à 195) d'interpolation (épisode de Gauvain), sur laquelle nous reviendrons au milieu de notre étude.

4. La seule édition qui compte est celle de Wendelin Foerster, publiée sous le titre *Der Karrenritter (Lancelot)*, à Halle, en 1899.

Aujourd'hui toute la critique se trouve d'accord sur l'antériorité de l'œuvre de Chrétien de Troyes par rapport aux romans en prose de la Table Ronde. Il est établi que, loin d'avoir imité le grand *Lancelot*, ainsi que le croyaient les vieux érudits Paulin Paris et Jonckbloet ¹, c'est au contraire le poète champenois qui, dans son *Conte de la Charrette*, a servi de modèle à l'auteur inconnu du *xiii^e* siècle.

Le plan, ou plutôt la composition de la *Charrette* en prose, est dans ses grandes lignes la même que celle de Chrétien de Troyes. Il s'agit de comparer les deux œuvres, d'abord au point de vue de la « matière », selon le joli mot du poète lui-même, c'est-à-dire du caractère et de l'alternance des aventures qui emplissent le cadre du récit, ensuite au point de vue du « sens » c'est-à-dire de l'esprit qui les anime.

Notre auteur n'intercale pas l'épisode de la *Charrette*, il l'incorpore à son roman du *Lancelot* ; il prépare de longue main l'entrée en action des principaux personnages et noue adroitement le nœud de l'intrigue. Dès la première apparition sur la scène de Galehaut, fils de la géante, qui assiège avec son innombrable armée la ville de Carduel², il est déjà question d'un de ses vaisseaux, le roi Baudemagu « qui mult estoit preudome de chevalerie et de conseil ». Plus loin, mais bien avant le commencement de notre *Charrette*, à l'occasion du départ de Lancelot et de Galehaut du Sorelois, royaume de ce dernier ³, on nous raconte l'institution de la singulière coutume du pays de Gorre :

Le roi Baudemagu était le neveu du roi Urien qui, à la suite d'une querelle malheureuse avec Uterpendragon (père d'Arthur), dont il ne voulait pas être le vassal, fut fait prisonnier par ce dernier et menacé de mort, s'il ne lui rendait pas sa terre. C'est alors que son héritier, Baudemagu, montra toute sa noblesse d'âme : il déclara renoncer à son droit de succession à condition que son oncle lui serait rendu sain et sauf et il « deserta sa terre si que moult y remest poi de gens ». A la fin Urien libéré réussit

1. *Les romans en prose de la Table Ronde* en 5 volumes, par Paulin Paris, (voir l'Introduction) ; *Le Roman de la Charrette d'après Gauthier Map et Chrestien de Troyes*, publié par W. A. J. Jonckbloet (La Haye, 1850).

2. Voir l'édition Sommer, t. III, p. 236, 242.

3. Galehaut, avant de partir, fait de Baudemagu le régent de son royaume pour toute la durée de son absence en Sorelois, ce qui implique la haute estime dans laquelle le roi des Iles tient ce personnage (Sommer, IV, 38).

à reconquérir le royaume de Gorre qu'il céda, en signe de reconnaissance, à son neveu, se retirant lui-même dans un lointain ermitage.

Il s'agissait maintenant de repeupler la terre déserte. Le roi Baudemagu se décida à le faire avec les gens d'Uterpendragon qui l'avait ravagée et, pour empêcher les Bretons captifs de rentrer chez eux il fit construire à la frontière de Bretagne deux ponts « estrois et febles » gardés par des sergents et des chevaliers. Plus tard, à cause du nombre toujours croissant des exilés bretons, ces deux ponts, devenus insuffisants, furent remplacés par le fameux *Pont Evage* et le *Pont de l'Epée*, plus merveilleux et plus terrible encore : « car li uns estoit d'un seul fust qui n'avoit
« que iii. piés de lé et estoit entre ii. aigues, et de l'une rive
« dusques a l'autre avoit tant d'espace come on porroit aler sour
« ii. chevas, et estoit autretant dessouz aigue comme deseüre.
« Li autres pons estoit assez merveilleus, car il estoit d'une planche
« d'achier qui estoit faite a la maniere d'espée, et estoit si clere et
« trenchans comme elle pooit plus estre. La planche sans plus un
« pié de lé, et estoit as ii. chiés en ii. grans trous fichiés et seelée
« et couverte de toutes parts, si que plueue n'i adesoit. Et li pons
« qui estoit autant desouz eve comme deseüre gardoit un cheva-
« liers et l'avoit gardé dès le commencement des aventures
« dusques adont que la royne Genievre fu rescousse... ¹ »

Les pauvres captifs du pays de Gorre étaient condamnés à y rester jusqu'au jour où un chevalier assez hardi, venant de Bretagne, oserait passer un de ces deux ponts pour les délivrer.

Comme on le voit, l'auteur s'efforce d'expliquer la mauvaise coutume du pays de Gorre dont Chrétien nous parle en toute simplicité, sans le moindre essai d'une interprétation quelconque ². Seulement il ne réussit tout de même pas à nous faire comprendre comment le roi Baudemagu, cette perle des princes a pu avoir

1. Sommer, IV, 41.

2. Chez Chrétien c'est une demoiselle qui, au beau milieu du récit (v. 646), nous parle pour la première fois du pays de Gorre, « don nus estranges ne retorne,

Mès par force el païs sejourne
An servitume et an essil,

et donne des renseignements sur Méléagant, fils du roi Baudemagu et sur les deux ponts : le *Pont Evage* et le *Pont de l'Epée*.

recours, pour peupler sa terre déserte, à des procédés aussi peu conformes à sa douceur et à sa courtoisie habituelles ? Mais nous n'avons ici qu'une des nombreuses illustrations du système évhémériste de l'auteur qui détruit systématiquement le merveilleux partout où il le trouve en le rationalisant. Les preuves de cette mentalité très particulière abondent dans tout le *Lancelot* propre, mais nous n'avons pas à nous en occuper ici.

Quant au fils du roi Baudemagu, Méléaguant, voici son portrait esquissé rapidement, mais d'un coup de crayon très sûr :

« Cils fu chevaliers grans et bien tailliés de cors et de tous
 « membres, et si fu rous et lentilleus et plains de si grant
 « orgueil et de si grant felonnie qu'il ne laissoit cose a quoi il
 « se fust ahurtés, fust bien ou mals, pour chastoïement nul c'on
 « li feïst, ains avoit toutes les bontés et toutes debonairetés
 « mises arriere que nuls n'estoit plus fel de lui ¹. »

Orgueilleux, arrogant et fourbe, tel Méléaguant nous est décrit dès le début, tel il restera jusqu'au bout, fidèle à lui-même, à sa mauvaise nature. Il n'a qu'une qualité, c'est sa bravoure, mais il en exagère la valeur et c'est ce qui va le perdre. L'auteur nous montre aussi, sans tarder, le mobile caché de cette âme basse et envieuse. Méléaguant est dévoré par la jalousie ; et de quoi ou de quoi est-il donc jaloux ? de la gloire éclatante de Lancelot ! Son père a beau lui dire, lorsqu'il fait semblant de mépriser Lancelot du Lac, qui n'est ni très grand ni très gros, « c'est la grandeur du cœur qui fait le bon chevalier », Méléaguant continue ses vantardises et s'attire la sage et impitoyable réponse du roi Baudemagu qui veut toujours, un peu naïvement, faire entendre raison à son fils : « Tu n'es connu pour ta prouesse que dans ton pays, Lancelot, lui, est renommé dans le monde entier ! » Méléaguant refuse de reconnaître la supériorité incontestable du chevalier de la reine qu'il hait d'une haine farouche. Cette haine ne fait que croître lorsque Méléaguant sait les égards et l'amitié de Galehaut pour son hôte. Peu après, dans une joute à Camaaloth à la cour d'Arthur, le fils du roi Baudemagu est renversé de son cheval par Lancelot vainqueur. « Et de chou, nous dit l'auteur, mut la hayne qu'il ot
 « puis tous jors envers Lancelot, car tant comme il vesqui ne le
 « pot onques puis amer ². » Pour se venger de cet affront public,

1. Sommer, IV, 41.

2. *Ibid.*, IV, 13.

Méléaguant blesse traîtreusement Lancelot à la cuisse, si bien que son père, craignant le courroux de Galehaut, le renvoie secrètement à Gorre. Tout cet incident, adroitement exploité par la suite, est une introduction, une préparation à notre *Charrette*.

C'est donc en vieille connaissance pour le lecteur que Méléaguant se présente à Camaaloth ; il vient provoquer devant l'assemblée des barons Lancelot absent et prouver, les armes en mains, qu'il ne l'avait pas « navré » par trahison, mais « comme chevalier à droite jousté ». A partir de ce moment la lutte des deux adversaires, rendue plus dramatique par leur ancienne rivalité, occupera tout le fond du tableau.

Chez Chrétien, Méléaguant n'a aucun grief contre Lancelot qu'il ne défie pas, dont il ne parle même pas ; il commence tout de suite par se vanter d'avoir en sa prison des gens du royaume de Logres, puis propose à Arthur de lui rendre ses prisonniers, s'il confie la reine à un chevalier assez hardi pour le combattre dans le bois voisin ; ensuite il disparaît sans dire ni son nom ni sa qualité¹. Nous voilà plongés en plein mystère, ne sachant rien de l'étranger insolent ni de l'étrange coutume du pays d'où il vient. Les procédés des deux auteurs se révèlent donc comme très différents dès le début, et cette différence s'accuse encore davantage, si l'on compare l'entrée en scène du héros lui-même. Dans notre roman nous voyons Lancelot, après avoir quitté à demi-fou la prison de Morgain la fée, soigné et guéri par sa protectrice la dame du Lac ; elle lui donne des armes et un cheval et le conduit dans la forêt de Camaaloth le jour de l'Ascension pour sauver la reine « là ou nus ne pot onques estre socorus ou rescous. » Dans le poème de Chrétien nous ne savons rien du chevalier armé « sor un cheval doillant et las » qui aborde tout à coup Gauvain pour lui demander un destrier, disparaît aussitôt pour réapparaître de nouveau, à pied cette fois, et monter finalement dans la fameuse charrette du nain. Nous ne savons rien de lui, mais notre curiosité est éveillée. Cela suffit au poète qui aime nous envelopper d'énigmes et de surprises et qui joue avec une véritable maëstria de tous les effets de l'imprévu. A l'inverse de Chrétien, notre

1. Le rôle de Keu est exactement pareil dans les deux *Charrettes*, mais non celui de Gauvain : dans le poème il laisse la reine partir, puis brusquement accable son oncle de reproches ; dans le roman il n'intervient que pour déclarer à Arthur qu'il suivra Guenièvre et Keu.

auteur ne laisse rien ou presque rien à deviner à ses lecteurs ; il entrelace toujours les aventures et excelle dans l'art des préparations savantes et des répercussions lointaines. Le *Lancelot* du roman est trop connu, d'ailleurs, pour qu'on puisse se méprendre longtemps, sur son identité : une première fois, dès qu'il paraît, il est reconnu par la reine Guenièvre, sous les yeux de laquelle il entre en lutte avec Méléagant et ses hommes, lutte qui ne se trouve pas chez Chrétien. Une seconde fois il est reconnu, ce qui est inévitable, par son ami Gauvain dans le château du « lit merveilleux », ensuite par la demoiselle qui l'accompagne jusqu'au cimetière.

Notre surprise est donc médiocre quand il est enfin nommé. Même nous nous demandons pour quel motif, par quel scrupule, Lancelot ne veut pas que l'on sache qui il est, d'autant que personne n'est plus dupe de cet incognito ?

Au contraire cette attitude se comprend chez Chrétien de Troyes qui baigne son héros dans une atmosphère mystérieuse jusqu'au moment où, tout à coup, il le fait entrer en pleine lumière. Son nom, ignoré de tous, tombe pour la première fois de la bouche de celle qu'il aime à l'heure suprême du combat contre Méléagant.

L'effet est sûr, mais il a fallu au poète, pour l'atteindre, tourner le dos délibérément à toute vraisemblance. Car comment se peut-il, ainsi qu'on l'a déjà observé bien avant nous, que Gauvain au château où il passe la nuit avec Lancelot ne le reconnaisse pas, puisque c'est lui-même qui, au matin, le « trait arriere » de la fenêtre à laquelle se penche le chevalier « charreté » pour voir passer le cortège de la reine ¹ ? Il est désarmé pourtant et ne peut plus cacher sa figure !

L'auteur de la *Charrette* en prose, qui prend soin de corriger les menues offenses au bon sens de son modèle, de combler ses lacunes, le modifie assez heureusement sur ce point. Jusqu'ici il l'avait suivi de très près, sauf pour le début, mais à partir de cet endroit il prend avec lui plus de libertés. Gauvain embrasse avec effusion Lancelot et parle de son ami, sans le nommer, en termes si élogieux, qu'il intrigue fortement les jeunes hôtes qui

1. Petite divergence déjà signalée par P. Paris : c'est le nain qui, remplissant sa promesse de la veille, conduit L. à la fenêtre ; dans Chrétien, il voit le cortège par hasard, ce qui est absurde.

ont hébergé nos deux héros. Et l'auteur intervertit l'ordre des aventures qui suivent immédiatement le départ des amis, décidés à entreprendre, chacun de son côté, la quête de Guenièvre; surtout il donne, comme nous allons le voir, un rôle beaucoup plus intéressant et plus attrayant à la demoiselle qui éprouve la fidélité de Lancelot.

Dans la *Charrette* de Chrétien de Troyes, c'est une pucelle inconnue qui indique à Gauvain et à Lancelot le double chemin du pays de Gorre et les instruit spontanément du sort de la reine. Pour prix de ces renseignements elle leur demande un « guerredon », puis disparaît de la scène. Les amis, toujours sans se reconnaître, se séparent aussitôt après. Lancelot, sous l'empire d'une pensée unique « qui met les autres en oubli », tombe dans une rêverie profonde, dans une espèce de transe amoureuse. Il chevauche sans savoir ce qui se passe autour de lui; il n'entend donc pas les avertissements impérieux du gardien d'un gué où son cheval altéré entre pour boire: il est brutalement désarçonné et jeté à l'eau. Se ressaisissant alors, Lancelot attaque son adversaire et, naturellement, a vite le dessus. Ce n'est qu'après l'aventure du gué que notre héros rencontre une demoiselle inconnue « moult tres bele et tres avenant » qui lui offre l'hospitalité à condition de partager sa couche. Bien à regret il y consent, mais se tire tout à fait à son avantage de cette situation délicate. Seulement on ne saisit pas très bien pourquoi l'inconnue lui fait subir une pareille épreuve. Après l'avoir félicité vivement de sa vertu, elle lui demande sa protection pour continuer le voyage ensemble. Dans quel but? Il faut avouer que le rôle joué par la demoiselle est aussi énigmatique que choquant et qu'il n'est expliqué nulle part dans le poème.

Les choses ne se passent pas ainsi dans le roman en prose. Ici la demoiselle est celle-là même qui avait, pour les avoir mis sur la voie, exigé un don de Lancelot et de Gauvain: c'est une des deux châtelaines dont nous avons parlé plus haut; sa sœur l'envoie en secret pour dévoiler l'incognito et apprendre coûte que coûte la vérité sur le mystérieux chevalier de la charrette. Voilà pourquoi la demoiselle n'hésite pas à agir comme elle le fait, voilà pourquoi elle suit de loin Lancelot, ne le quittant plus jusqu'à ce qu'elle ait acquis la certitude voulue. Le désir d'éprouver le héros, dont elle soupçonne certainement l'amour pour la

reine, nous éclaire sur ses avances et la justifie au moins en partie.

Paulin Paris, qui ne manque jamais une occasion de faire la leçon à ce pauvre imitateur, Chrétien de Troyes, déclare sévèrement : « Chrétien abandonne encore ici mal à propos son « modèle : Lancelot n'accorde plus d'avance un don à la demoiselle, mais il accepte un gîte à la condition de partager sa « couche. Or Lancelot n'étant plus lié par un serment, aurait « assurément dû refuser. »

Oui, mais en réalité l'idée de ce changement revient à l'auteur du *Lancelot*, puisque c'est lui l'imitateur. Gardons-nous cependant de trop reprocher à Chrétien sur ce dernier point sa prétendue sottise : la restriction mentale que devait faire Lancelot en acceptant la singulière proposition de la pucelle, n'était certainement pas pour déplaire à l'esprit subtil du fin poète courtois. En tout cas n'oublions pas que l'invention de toute cette aventure lui revient et qu'il a su le premier tirer son héros d'un pas difficile ¹.

Notre auteur a voulu, comme toujours, simplifier et clarifier les choses et il y a pleinement réussi. L'équivoque a disparu, et la demoiselle, qui ne peut s'empêcher d'admirer l'inébranlable fidélité de Lancelot, lui laisse entendre qu'elle devine bien en lui celui qui a déjà prouvé la loyauté de son cœur au « Val des faux amants ». Par cette allusion imprévue l'auteur renoue les fils qui unissent l'épisode de la *Charrette* au corps du *Lancelot* propre. L'identité de Lancelot est nettement affirmée : il est le chevalier sans peur et sans reproche, le parfait ami de la femme du roi Arthur.

Le lendemain notre héros et la demoiselle qui l'accompagne prennent ensemble le chemin qui conduit au pays de Gorre. Leur première aventure est celle du gué, rattachée non sans gaucherie à la découverte du peigne aux cheveux d'or de Guenièvre. Même Paulin Paris avoue que Chrétien est bien supérieur à son « modèle ».

1. Relevons ici ce fait, noté également par P. Paris : l'auteur du *Lancelot* en prose avait déjà antérieurement à sa *Charrette*, utilisé cette situation inventée par Chrétien, notamment dans le vol. IV, p. 127 et ss. : une demoiselle de Morgain fait subir au héros la même épreuve de fidélité et, chose curieuse, elle lui parle, comme la pucelle de Chrétien, de la coutume du pays de Logres (*Charrette*, v. 1307-34), détail que nous ne retrouvons plus dans la *Charrette* du *Lancelot* en prose.

En effet on se demande que vient faire ici ce peigne d'ivoire, abandonné comme « péage » par la reine, tandis que dans le *Conte de la Charrette* il a été oublié sur le perron d'une fontaine. Voici comment Lancelot se comporte vis-à-vis de cet objet intimement précieux, la touffe de cheveux d'or de sa dame :

« Ja mès .oel d'ome ne verront
 Nule chose tant enorer,
 Qu'il les comance a aorer ;
 Et bien çant mile foiz les toche
 Et a ses iauz et a sa boche
 Et a son front et a sa face :
 N'est nule joie qu'il n'an face.
 Mout s'an fet lié, mout s'an fet riche :
 An son sain près del cuer les fiche
 Antre sa chemise et sa char ¹...

Toute cette scène est très écourtée chez le romancier, on pourrait même dire étranglée : il glisse et sur l'émotion, presque douloureuse à force d'intensité de Lancelot, et sur son adoration devant la relique d'amour. Nous remarquons aussi l'omission complète de la profonde rêverie du héros, dépeinte si complaisamment à deux reprises par le poète.

Nous voici maintenant au seuil de la plus haute aventure de notre *Charrette*, celle du Cimetière, où Lancelot arrive, toujours avec sa compagne, après l'avoir défendue contre les prétentions d'un amoureux éconduit. On retrouve cette même aventure dans Chrétien de Troyes, mais avec un caractère très différent. Là le héros, conduit par un moine de l'abbaye voisine, parcourt le cimetière et lit sur des tombes les noms des chevaliers de la Table Ronde qui un jour y seront ensevelis ; ensuite, mené près d'une belle tombe, qui est celle d'un riche seigneur quelconque, il lève la lame qui recouvrait le corps. Cet exploit, que personne jusqu'alors n'avait pu accomplir, désigne Lancelot comme celui qui délivrera les prisonniers de Gorre. Il est écrit en effet sur cette tombe :

...Cil qui levera
 Ceste lame seus par son cors,

1. Vers 1472-8, éd. W. Foerster, p. 53.

Getera ceus et celes fors
 Qui sont an la terre an prison ¹.

Voyons ce qu'il y a dans notre roman à cette place, mais d'abord disons tout de suite que le curieux passage relatif aux épitaphes des compagnons de la Table Ronde se retrouve dans la partie du grand *Lancelot* que l'on peut appeler *Les premières chevaleries*. C'est l'épisode de *La Douleureuse garde* qui consacre la gloire du jeune chevalier aux armes blanches.

Si vraiment l'auteur n'avait pour source de cette aventure que les quelques vers de Chrétien, nous ne pouvons qu'admirer la fécondité de son imagination, mais nous allons lui voir faire bien mieux encore dans l'aventure du cimetière.

Au lieu de l'unique tombe du « conte » de Chrétien, nous en trouvons deux, chacune très remarquable en son genre. Dans l'une repose le corps de Galaad le Fort « *li haut roys de Gales li fils Joseph d'Arimathie. Icyls Galaad avoit conquis Galles au temps que li Graal fu portés en Bretagne* ». Pour la première fois il est fait mention de ce personnage, ancêtre de Lancelot, dans l'*Estoire del Saint Graal* ² et c'est le fils du roi Ban de Benoïc qui est destiné à ouvrir cette tombe. La lame, une fois levée par Lancelot, reste debout sans qu'on puisse l'abaisser et le corps

1. V. 1912-15, éd. W. Foerster, p. 69; Sommer, III, 152 et ss. Lancelot vainqueur détruit l'enchantement et transforme le nom du château de la *Douleureuse garde* en *Joyeuse garde*. On le mène dans un cimetière et lui montre des «*creneaux*, surmontés de têtes de chevaliers, avec leur nom inscrit sur la tombe dessous. «*Mais endroit les creniax ou il na nule teste* «*n'avoit il mie ensi escrit. Ains disoient les lettres : chi yerra chil. Si i avoit* «*nons de maint boin chevalier de la terre le roi Artu et d'ailleurs de tous* «*les mi lors que l'en savoit, et el milieu de le chimentiere si avoit une grant* «*lame de metal tres merueilleusement ouvrée a or et a pieres et a esmax. Et* «*si i avoit lettres qui disoient : «*ceste lame n'iert ja levée par main domme* «*ne par esfors se par chelui non qui conquerra cest doleros castel et de chelui* «*est li nons escrits desous* ». A chele tombe lever avoient mainte gent assaié «*et par forche et par engien por le non del boin chevalier connoistre. Et li* «*sires del castel i avoit maintefois grant paine mise por le chevalier con-* «*noistre, car il le feïst ochire s'il peüst. Lors on mené le chevalier jusc'a* «*la lame si armé com il fu de toutes armes, et li monstrent les lettres qu'il* «*seit bien lire. . . et quant il les ot leuees si esgarda la lame amont et aval* «*et vit que s'ele estoit toute deliuvre enmi une voie si i avoit assés a lever* «*a iiii. des plus fors chevaliers del monde. . . Lors le saisist a ij. mains par* «*devers le plus gros, si l'a tant levée qu'ele est plus haute que sa teste j. pié.* «*Et lors voit les lettres qui dient : «*Chi girra Lancelos del Lac, li fiex au* «*roi Ban de Benoyc* » (III, 152).**

2. Elle forme le tome 1^{er} de l'édition Sommer.

du roi est transporté dans le pays de Galles par des frères convers, venus à la suite d'une vision.

Non loin de cette tombe il y en a une autre, celle de Siméon, dont la triste fin nous est également racontée dans l'*Estoire* et qui est entourée de flammes. Personne ne peut impunément s'en approcher. Lancelot, tenté par les périls mêmes de l'aventure, s'y essaye, mais en vain, et la honte, plus que le feu, le brûle cruellement. Humilié, il revient lentement sur ses pas et se plaint à voix haute :

Atant monte Lancelot les degrés pour retourner ; et quant il ot le tierch degré monté si dist : « Ha Diex, quel doel et quel damage m'est avenu ! » Lors descent en la cave et fiert l'un poing sour l'autre et fait le greignour doel del monde et maudist l'eure qu'il onques fu nés, quant il a tant vescu qu'il est honis. Lors commence a aler envers la tombe et s'aparelle del lever, quant une vois li escrie, qui de la tombe issoit, et li dist que mar y viegne avant que l'aventure n'est pas siene a faire ne a achievever.

Quant Lancelot oï la vois qui ensi avoit a [lui] parlé, si s'esmerveille moult que ce pot estre, quar riens n'i voit. Et il demande que ce est. « Mais tu me dis avant qui tu es, fait la vois, et pourcoi tu deïs « Diex « quel doel et quel damage ». — « Ce fu a dire fait Lancelot, que jou ne « sui pas li mieldres chevaliers del monde ; et jou voi ore le monde « moult deceü, puisque jou ne suis bons chevaliers, quar boins cheva- « liers n'a pas paor ». « Ore, fait la vois, tu deïs bien de ce que tu deïs « « Diex quel damage ». Ce fu a dire que tu n'es pas li mieldre cheva- « liers del monde, mais « damage » n'est ce pas, car cils qui li mieldres « chevaliers sera aura si hautes tesches que autres n'i porroit avenir. « Car si tost qu'il metra dedens ceste cave le pié et il verra le fu a qui « tous autres fus est niens, il estaindra, pour chou que onques n'entra « en lui li fus de luxure. Et nonpourquant jou ne te despris pas, car de « proece et de chevalerie es tu si durement garnis que nus ne t'en por- « roit passer. Et jou te connois moult bien, quar nous sommes d'un « lignage entre moi et toi. Et saches que cils qui de ci me deliverra ert « mes cousins, et ert si près tes carneus amis que plus ne porra, et cils « sera la fleurs de tous lez vrais chevaliers. Et saches que tu meïsmes « achievasses lez aventures qu'il metera a fin, mais tu lez a perdues par « le grant ardeurs de luxure qui est en toi, et pour chou que tes cors « n'est mie dignes de metre a fin les aventures del saint Graal pour les « crueus pechiés et lez ors dont tez cors est envenimés, ch'est la desloiaus « luxure. Et d'autre part l'as tu perdu par un pechiét que li roys Bans, « tes peres, fist, quar puis qu'il ot esposée ta mere, qui encore vit, il « ama une damoisele et de la vient une grant partie de ton meschief ¹.

1. De cette rençontre naît Hector, le frère bâtard de Lancelot, qui est un

« Ne tu n'as mie a non Lancelot en baptesme, mais Galaad, car tes
 « peres te fist ensi apeler après son pere qui ensi avoit a non. Or t'en
 « va, biaux cousins, atant, quar tu ne porrois mie achiever ceste
 « aventure pour lez choses que jou t'ai dites ¹. »

La révélation qui vient d'être faite à Lancelot par l'âme suppliciée de son lointain ancêtre a de quoi l'émouvoir. Pour la première fois il s'entend reprocher durement son péché d'amour, pour la première fois il entend parler de ses parents, de sa mère qui vit encore, et apprend que le héros élu du graal sera de sa lignée ². Brusquement, comme par enchantement, le décor change. Du beau milieu d'un conte d'aventures nous voilà transportés au sein d'un mystère troublant. Le leit-motiv du Graal se fait entendre, mais il n'est encore qu'un pressentiment, qu'un avertissement ; le faible son du cor ne deviendra que beaucoup plus loin un appel retentissant, l'appel de la trompette du jugement terrestre pour les insoucians compagnons de la Table Ronde. A peine levé sur le tableau grandiose et sombre d'un autre monde, le rideau tombe, l'horizon s'éclaircit et le ciel, plein de promesses ensoleillées, sourit de nouveau à la beauté et à l'amour d'ici-bas.

Dans cette grande épreuve, qui n'est achevée qu'à moitié par le héros, l'originalité de notre auteur se manifeste avec éclat. Tout de suite après nous retombons dans l'imitation pure et simple de la *Charrette* de Chrétien.

des héros du roman en prose. Quant à la mère de Lancelot, « la reine aux grandes douleurs » du début, nous la retrouvons dans l'*Agravain*, où le fils du roi Ban de Benoïc, aidé de ses cousins, reconquiert la terre de son père et châtie le traître Claudas.

1. Sommer, IV, 176.

2. Rappelons ici que dans la prédiction faite à ce sujet par maître Hélie de Toulouse dans le *Songe de Galehaut*, prédiction ignorée d'ailleurs par Lancelot, aucun nom n'est prononcé, car le savant clerc avoue lui-même ne pas le connaître. Il n'y est pas question de la lignée de Lancelot dont doit descendre le bon chevalier, mais il est dit déjà que celui-ci sera chaste et vierge et qu'il surpassera son père en chevalerie comme le lion surpassa le léopard (voir Sommer, IV, 25-7). Pour l'achèvement de l'aventure sur la tombe de Siméon, voir la *Quête du Graal*, éd. Sommer (VI, 185-6) : dès que Galaad s'approche de la tombe du malheureux Siméon, les flammes s'éteignent, car il n'y avait en lui « nul vil péché », et la voix de l'ancêtre se fait entendre, rendant grâce à Dieu de la fin de son martyr et remerciant le jeune héros qui lui apporte la délivrance. Mais Siméon ne parle pas au fils de la visite manquée de son père, peut-être par délicatesse, pour ne pas avoir à flétrir le feu de « luxuré » qui brûle en Lancelot.

Les épisodes qui suivent n'ont rien d'intéressant, il faut l'avouer, sauf le petit dialogue (à la fin de l'aventure du cimetière) entre Lancelot et la demoiselle qui, enfin, apprend son nom.

« Or vous pri jou — fait il — par la riens que vous plus amés que
« vous ne le dies a nullui devant ce que vous saurois comment jou
« aurai exploitié de ma queste ou bien ou mal, quar de tant comme
« il m'est ja mecheü ai jou honte trop grant ». « Tant sachies vous
« — fait elle — que jou ne le dirai qu'en un lieu, et en cel lieu garde-
« roit on aussi bien vostre honor que vous meïsmes le voldriés gar-
« der ». Lors li conoist bien qui elle est et comment elle avoit alé
après lui par la proiere de sa dame ¹.

L'intérêt se relève au moment de l'arrivée de Lancelot au pays de Gorre, ou plus exactement devant le *Pont de l'Epée* dont Chrétien de Troyes nous donne une description que nous trouvons développée ailleurs dans le roman en prose ². Le poète nous montre les chevaliers qui accompagnent Lancelot tremblant de peur pour lui et le suppliant de renoncer à sa folle entreprise. En riant, toujours impavide, il leur répond qu'il ne craint rien et qu'il préfère « mourir que retourner ». Là-dessus il s'engage sur la passerelle tranchante « à grant dolor »; ses pieds, ses genoux et ses mains sont en sang, mais...

Mès tot le rassoage et saine
Amors qui le conduit et mainne,
Si li est tot a sofrir douz ³.

Dés fenêtres d'une tour, sur la rive opposée, Baudemagu et Méléaguant, animés par des sentiments bien différents, surveillent la traversée périlleuse de l'inconnu. Ici se place, dans le poème de Chrétien, le portrait qu'il esquisse de Méléaguant, le traître « qui avoit un cuer de fust ». Le père s'efforce en vain de décider son fils intraitable à rendre sa belle prisonnière au « miaudre

1. Sommer, IV, 177-8. Rapprochons ce passage de celui du vol. III, p. 152, où une autre demoiselle, qui suivait également Lancelot sans le connaître, apprend son nom quasi de la même manière, quand il soulève la lame sur la tombe où il trouve l'inscription du vainqueur de la Douleuse Garde. C'est là une confirmation des rapports existant entre ces deux épisodes qui se font pendant dans le *Galehaut* et la *Charrette*.

2. Dans la partie qui précède la *Charrette* propre (Sommer, IV, 39-40).

3. Vers 3127-29, éd. Foerster, p. 111.

chevalier » dont il ignore, du reste, le nom. Méléaguant refuse avec véhémence.

Dans le roman en prose les choses ne se passent pas tout à fait ainsi. En entendant les pleurs de ses compagnons Lancelot, arrivé au *Pont de l'Épée*, se trouble un instant :

Atant esgarde Lancelot l'eve decha et dela et voit qu'ele est roide et noire. Et il avint qu'il torna son vis vers la cité où la royne estoit en prison en la tor as fenestres. Et L. demande : « quele vile est ce la ? » « Sire, dient ils, c'est li lieus où la royne est » ; si li noment la cité. Et il lor dist : « or n'aiés garde de moi quar jou douch mains le pont que « jou ne feisse onques mais passage ; il n'est pas si perilleus que jou qui-« doie, et moult a bele tour la outre ; et s'il mi voelent herbergier il « m'aurent annuit a oste ». Lors descent L. de son cheval et dist a sa compaignie qu'il soient aussi aseür comme il est... Et il s'en vint droit a la planche et regarda devers la tour où la royne estoit en prison, si li encline, après se seinge et met son escu derriere son dos qu'il ne li nuise. Lors se met desour la plance a chevauchons si armés comme il estoit, car il ne li faut ne haubers ne espée ne heaumes ne chaucés. Et cil de la tour qui le voient en sont tout esbahi, ne il n'en y a nul ne nulle qui sache vraiment qui il est, mais qu'il voient qu'il se traine par dessus l'espée trenchant a la force des bras et a l'empoignement des genous. Si ne remaint pas pour les fils de fer que des piés et des mains et des genouls ne saille li sans, mais pour le peril de l'espée sor coi il se traine ne pour le peril de l'eve bruiant et noire ne remaint pas que plus ne regart vers la tor que vers l'eve, ne plaie ne angoisse qu'il ait ne prise il noient, quar se il à cele tour puet venir il garra de tous maus ¹.

Ce n'est pas Méléaguant c'est la reine elle-même qui se trouve dans la tour avec Baudemagu. Dès qu'elle voit Lancelot toucher l'anneau magique de la Dame du Lac pour dissiper l'enchantement des deux lions qui le guettent de l'autre côté de l'eau ², Guenièvre reconnaît son ami et sa tristesse se mue en joie. Le bon roi, qui n'est pas dénué d'une certaine perspicacité, s'aperçoit de ce changement et l'interroge discrètement.

Baudemagu : « Dame, s'il vous plaisoit et il ne vous deüst anoier, « jou vou diroie une parole qui pas ne vous deveroit anoier ne grever ».

Guenièvre : « Sire, fait elle, jou vous ai trové si preudome et si loial « que riens que vous me deüssiés ne me porroit estre anieuse ».

1. Sommer, IV, 200.

2. L'anneau magique figure déjà dans le poème de Chrétien ; c'est même la seule allusion qu'on y trouve à la Dame du Lac et aux Enfances de Lancelot.

Baudemagu : « Dame, jou vous demande se vous savés qui est cils
« chevaliers la, a cel pont : »

Guenièvre : « Sire, jou ne sai qui il est ».

Baudemagu : « Dame, par la riens que vous plus amés savés vous
« se ch'est L., ne le quidiés ? »

Guenièvre : « Sire, sour chou que vous m'avés conjuré, vous di jou
« que jou ne vi L. un an aura la vigille de la Pentecouste, ains
« quident mainte gent qu'il soit mors. Et pour ce ne sai jou pas que
« ce soit il, mais pour ce que vous m'avez enquire del savoir et del qui-
« dier vous en responderai sans decevoir : jou quich miex que ce soit
« il et miex vodroie jou que de nul autre et plus me fieroie jou en sa
« main que en l'autrui, car vous savés bien qu'il est moult boins cheva-
« liers, et qui qu'il soit, ou il ou autres, por Dieu et pour vo honor le gar-
« dés ensi comme vous devés qu'il n'ait garde se de ce non qu'il devera ¹. »

Quoi de plus joli que cette réponse évasive ! En vraié femme la reine n'avoue rien et laisse tout deviner. Aussi Baudemagu s'empresse-t-il d'aller trouver son fils et, comme chez Chrétien, essaye de lui faire entendre raison, sans résultat naturellement. Seulement il prononce devant lui le nom de Lancelot, sous réserve, il est vrai, « car, dit-il, si j'étais sûr que ce fut il, je ne
« vous laisserais pas combattre avec lui ».

La grande scène du combat des deux adversaires présente encore quelques divergences. Le héros de Chrétien, épuisé par ses récentes blessures, traîne de l'aile dès le début. Il ne soupçonne pas la présence invisible de la reine jusqu'à ce qu'une de ses « demoiselles » lui crie d'en haut :

..... Lancelot !
Trestorne toi et si esgarde
Qui est qui de toi se prend garde ² ! »

Et quand Lancelot voit dans la tour « la chose de trestot le mont que plus desirroit a veoir... », ébloui, ému, il oublie tout, il ne peut détacher ses regards de cette image lointaine. Et il se laisse attaquer par Méléaguant par derrière, se défendant à peine... Alors la « pucelle de la fenestre » l'interpelle une seconde fois et lui reproche en paroles vibrantes son inconscience. Lancelot se ressaisit : il fond sur son ennemi, la passion redoublant son courage et sa fureur et chasse le traître devant lui à grands coups d'épée sous les fenêtres de la tour « où la roine iert apoyée ».

1. Sommer, IV, 201, l. 9-23.

2. Vers 3682-84, éd. Foerster, p. 131.

La beauté de cette scène épique est loin d'être égalée à notre avis par la *Charrette* en prose. Lancelot a vu la reine Guenièvre dès le commencement du combat et cela ne l'empêche nullement de bien se battre ; ce n'est que lorsque, incommodée par la chaleur, elle enlève sa « guimpe » que l'aspect de cette beauté radieuse lui fait perdre toute force de résistance. Ce détail de la guimpe nous paraît superflu et la défaillance subite de Lancelot, sa lutte inégale contre un ennemi implacable qui exploite adroitement ses faiblesses, toute cette scène n'a pas le souffle qui l'anime dans le conte de Chrétien de Troyes. Enfin ce n'est plus une demoiselle de la reine qui relève les esprits du héros défaillant, mais le très ennuyeux Keu. Inspiré par les meilleures intentions, le brave sénéchal rappelle à Lancelot ses exploits passés, notamment la bataille qu'il avait soutenue brillamment contre trois chevaliers champions de la fausse Guenièvre¹. A ces encouragements s'ajoute un blâme indirect de la reine, sur le point de désavouer son défenseur. « Est-ce bien Lancelot ? » demande-t-elle au roi Baudemagu. Il semble que l'auteur, obligé à suivre son modèle, ne le fait qu'à contre-cœur, désapprouvant intérieurement l'humiliation momentanée de son héros.

Telle est du moins notre impression. Dans ce qui suit il se borne à reproduire, aussi fidèlement que possible, la version donnée par Chrétien. L'attitude hautaine et dédaigneuse de Guenièvre est maintenue dans sa première entrevue avec Lancelot vainqueur et on ne nous en donne pas, non plus, la moindre explication. De même Lancelot s'incline humblement devant le geste qui le repousse, sans protester ni murmurer. Le roi Baudemagu, témoin de cet accueil glacial, ne comprenant rien aux complications de la psychologie féminine, se contente de consoler Lancelot de son mieux et de blâmer la dame. Le sénéchal Keu, interrogé anxieusement par l'ami de la reine sur les causes de son courroux, s'écrie au comble de l'indignation — et cette boutade misogyne ne se trouve pas dans le conte de Chrétien — : « tel est guerredon de femme ! »

1. C'est là encore un renvoi en arrière, une incursion dans le passé de Lancelot qui relie étroitement dans l'esprit de l'auteur les différentes parties de l'énorme roman biographique de son héros. Il a bien soin de nous répéter de temps à autre par mille petits traits analogues qu'il s'agit toujours d'un même personnage et d'une même vie dont toutes les péripéties se déroulent devant nous.

L'épisode de Lancelot fait prisonnier par méprise est fortement abrégé dans notre texte : les doléances de la reine qui croit Lancelot mort et la contrepartie, le monologue de ce dernier à la nouvelle du prétendu décès de la reine, sa tentative manquée de suicide, tout cela est à peine mentionné, alors que le poète courtois s'abandonne avec une visible complaisance à l'analyse sentimentale. Quant à la seconde rencontre des amants, à leur réconciliation et au célèbre rendez-vous nocturne qui forment le point culminant de l'action romanesque, nous y reviendrons plus bas, car ces scènes ne touchent pas à la matière, mais à l'esprit ou « sen » de nos œuvres. Bornons-nous à remarquer pour l'instant que comme situation elles ne diffèrent pas dans nos deux textes, mais que leur interprétation n'est pas du tout la même chez nos auteurs.

L'histoire des taches de sang, découvertes par Méléaguant sur le lit de la reine, l'accusation portée par ce dernier contre elle et Keu, leurs dénégations et le second combat de Lancelot avec son vieil adversaire sont encore semblables, sinon identiques, dans le roman en prose et la *Charrette* en vers. Mais Chrétien de Troyes, selon son habitude, se montre beaucoup plus minutieux, plus riche en ornements de détail, et fait bien plus longuement dialoguer ses personnages, alors que le romancier abrège autant que possible cette partie du récit, et semble avoir hâte d'en finir. Cependant il met dans la bouche de Méléaguant reprochant à Guenièvre sa conduite ces paroles si caractéristiques inventées par lui : « Au moins vail jou miex de lui (il « s'agit de Keu) car jou vous conquis envers lui par force « d'armes, et encore vaut mieus Lancelot qui vous a tant de « maus eus, si les a moult malvausement emploïés quar petite- « m̃ent sont guerredoné services de femmes ¹. »

Cette dernière réflexion, d'une saveur toute particulière, a une pointe d'humour assez rare chez notre auteur.

Autre remarque : chez Chrétien, la reine va elle-même sans tarder prier Lancelot d'être le défenseur de son honneur outragé ; dans le roman c'est d'abord le roi Baudemagu qui vient lui raconter tout de suite ce qui s'est passé ; alors le héros offre spontanément ses services à sa dame. Mais, ici comme là, le combat reste

1. Sommer, IV, 210.

indécis, grâce à une nouvelle intervention de la reine qui le fait, ainsi que la première fois, sur la demande du pauvre roi. Le départ de Lancelot, allant avec une escorte de quarante chevaliers à la rencontre de Gauvain, le guet-apens où il est attiré par la trahison de Méléaguant, et les circonstances du retour de Guenièvre et de Gauvain à Camaaloth ne se distinguent guère du poème de Chrétien ¹. Les prisonniers du pays de Gorre, délivrés par Lancelot, reviennent aussi peu après à Camaalath. La douleur de la reine, cruellement déçue dans son attente, douleur sur laquelle Chrétien n'insiste pas autant, est ainsi représentée par le romancier :

Quant la royne l'entent, si ne pot mot dire, ains li fremist li cors et li cuers li serre si se pasme.

Et un peu plus loin, en parlant du chagrin d'Arthur, il déclare :

Mais duels que nus face ne se prent a celui que la royne maine, car elle se coevre pour nullui et dist oiant tous que jamais n'aura joie quant en son service est mors li mielres chevaliers del monde ².

Et c'est elle qui persuade son royal époux de ne pas quitter la ville de Camaalath, où Lancelot fut adoubé et qui est située en la marche du pays de Gorre. Ici se place dans notre roman l'épisode si curieux et important de *Bohort sur la charrette*, épisode inventé de toutes pièces par l'auteur dans un but facile à comprendre.

A la mi-août, le roi Arthur, malgré sa grande tristesse, se décide à tenir cour plénière. Le jour de la fête, après la messe,

1. Le long passage relatif aux aventures de Gauvain avant son arrivée au pays de Gorre ne se retrouve que dans le seul ms. Additionnel (10293) du British Museum et, bien que publié *in extenso* par Sommer (IV, de p. 182, ligne 34 à p. 195, ligne 30) au lieu d'être rejeté en appendice, apparaît bel et bien comme une interpolation ; il ne présente d'ailleurs aucun intérêt. La seule chose qui vaille la peine d'être relevée c'est le petit changement suivant apporté par l'interpolateur : chez lui le *Pont Evage* est gardé par un chevalier armé que Gauvain finit par vaincre après avoir été, à deux reprises, culbuté par lui. Dans la *Charrette* de Chrétien de Troyes on ne nous dit que quelques mots à peine (v. 3125-48) de la mésaventure du neveu d'Arthur : il tombe dans l'eau en voulant passer sur le pont et n'est tiré de là qu'à grande peine par les compagnons de Lancelot qui le ramènent à la cour du roi Baudemagu. Ce dernier détail se retrouve également dans le roman, mais le rôle joué par Gauvain y est bien plus brillant.

2. Sommer, IV, 214.

il voit par la fenêtre passer une charrette, traînée par un cheval sans queue ni oreilles et conduite par un nain. Un chevalier en chemise sale y est attaché avec, à côté de lui, des armes blanches comme la neige. Apercevant le roi il s'écrie : « Qui donc me délivrera ? » A la demande d'Arthur le chevalier explique que seul pourra le délivrer celui qui prendra sa place. — « Vous ne trouverez jamais cela ici », déclare le roi, et le nain emmène le malheureux « charreté » à travers toute la ville. Sur ces entrefaites survient Gauvain qui avait passé la nuit dans la chapelle. Apprenant la singulière aventure, il se met à pleurer et à maudire la coutume infâme de la charrette. Pendant le dîner apparaît tout à coup parmi les convives le chevalier de la charrette ; mais personne ne veut manger près de lui ; on le chasse de partout et il s'assied dehors, à la porte. Voyant cela, Gauvain quitte la table et vient tenir compagnie à l'inconnu. Le roi Arthur reproche alors à son neveu de déshonorer la Table Ronde, et Gauvain de répliquer que « se il est honnis par la charrete que dont est Lancelos honnis » ; son oncle reste tout « ébahi » de cette réponse énigmatique. Après le repas, le chevalier charreté s'en va en remerciant monseigneur Gauvain de sa courtoisie. Il se dirige vers l'étable royale, monte un des meilleurs destriers qu'il y trouve et, revêtu de ses armes, retourne vers le roi ; le défiant fièrement, il s'offre à combattre quiconque dira que Gauvain s'est déshonoré pour avoir mangé avec lui, et appelle Arthur consterné « li plus faillis roys et li plus recreans qui onques fust ». Aussitôt cinq chevaliers, dont Sagremor et Keu, le provoquent ; tous, l'un après l'autre, sont désarçonnés par le jeune étranger qui leur prend successivement leurs montures et les renvoie, vaincus et blessés, au roi. Arthur accuse de toute cette mésaventure son neveu, mais pendant qu'ils discutent, voilà que le nain revient avec, dans sa charrette, « une damoiselle ». Elle s'adresse au roi et le blâme, lui et ses chevaliers, pour leur conduite qui apportera à tout le monde « plus de honte que d'honneur » et demande si quelqu'un la délivrera ? Gauvain immédiatement l'aide à descendre de la charrette et y entre lui-même « pour l'amour du bon chevalier ». La demoiselle monte, aidée par les chevaliers venus derrière elle, sur un magnifique palefroi, et avant de partir tient le discours suivant au roi et à la reine :

« Jou m'en yrai, mais avant voel que tu saces que li affaires aproce par coi ta cort sera delivrée et dont lez aventures prendront fin. Vous ne deüssiés pas avoir failli au chevalier, ains y deussiés estre saillis quar il n'i estoit, fors pour l'amor de Lancelot qui pour cele dame requerre y monta et fist chou que nus ne tu n'osaisses reprendre pour li qui ta femme est. Et pour lui deveroient estre toutes charretes honorées a tous jors mais. Et ses tu qui est li chevaliers qui a tes compaignons abatus? Chou est un jovenes enfes qui awan fu fais chevaliers après Pasques : si est cousins Lancelot et est freres Lyonel qui quiert Lancelot ¹... »

A ces mots revient celui dont elle parle ; enlevant son heaume l'étranger dit au roi : « Voici les chevaux que je vous ai pris en combattant vos chevaliers. » — Maintenant on s'empresse autour du cousin de Lancelot, dont le nom est Bohort : la reine lui souhaite la bienvenue et le roi lui offre à la Table Ronde une place que le jeune homme refuse par modestie. Quand la reine Guenièvre apprend de Bohort que c'est la Dame du Lac qui vient de les quitter, elle invite le roi à la suivre au plus vite. Tous deux rencontrent dans les rues de la ville Gauvain traîné par le nain dans la charrette ; sans hésiter la reine saute à sa place, et après elle y montent tour à tour le roi et tous les chevaliers de sa cour. A partir de ce moment, nous dit l'auteur, « tant comme li roys vesqui ne fu homs dampnés en karete ».

La morale se dégage d'elle-même de cet épisode, où pour la dernière fois au royaume d'Arthur la charrette joue le rôle d'un instrument de supplice et d'opprobre : il fallait à tout prix réhabiliter la charrette aux yeux de tous, puisque Lancelot, cet arbitre des élégances courtoises, y était monté pour l'amour de sa dame. C'est bien ce que déclare la Dame du Lac dans la leçon qu'elle fait à la cour d'Arthur. Peut-être y a-t-il encore autre chose dans ce fait, insignifiant en apparence, que ce soit précisément le premier représentant de la triade élue du Graal, *Bohort*, *Galaad*, *Perceval*², qui fasse son entrée dans le monde sur une misérable charrette, en chemise de pénitent, les mains liées derrière le dos. Ne veut-il pas par cette attitude humiliante montrer aux chevaliers, trop épris de la vanité du siècle, que

1. Sommer, IV, 217.

2. C'est uniquement au point de vue chronologique naturellement, que Bohort est le premier, Galaad n'apparaît que vers le milieu et Perceval seulement à la fin de l'*Agravain*.

seul importe un cœur vaillant et pur? Quel qu'en soit le sens, cette apparition du chaste adolescent aux armes blanches, plus digne que son glorieux cousin d'entrer un jour au royaume spirituel, est d'une haute et belle inspiration. Il est, avant *l'autre* qu'il annonce déjà de loin, « le bon chevalier », ainsi que l'appelle sa mère adoptive, la Dame du Lac ¹, et cette dernière en parlant de lui ne promet-elle pas à Arthur la délivrance de sa cour, la fin prochaine des aventures de la Grande-Bretagne? De nouveau, aux effluves courtois qui émanent de toutes parts dans cette histoire d'amour se mêle tout à coup un autre souffle, le souffle venu des régions mystiques. Les fils tissés dans la trame vivante de l'œuvre s'entrecroisent encore, reliant le présent étroitement uni au passé, à l'avenir, comme dans l'épisode du Cimetière merveilleux.

Le dénouement de la *Charrette* en prose est le même que celui de la *Charrette* en vers, sauf en ce qui concerne quelques longueurs, supprimées par notre auteur et de légères modifications, de détail. Ainsi le tournoi de Pomeglay est organisé non pas par les demoiselles désireuses de trouver des maris dignes d'elles, comme dans Chrétien, mais par la reine elle-même sur le conseil de la Dame du Lac. Lancelot s'échappe de la même façon (grâce à la femme du sénéchal, son geôlier) dans les deux récits pour assister à ce tournoi, raconté beaucoup plus brièvement dans le roman que dans le poème dont il forme un des morceaux les plus brillants ². Pareillement les plaintes de Lancelot, enfermées après son escapade dans une tour sans fenêtres, plaintes auxquelles Godefroy de Lagny consacre tout un monologue ³, sont ramassées ici en quelques lignes; mais on y trouve, au lieu d'une variation médiocre sur le thème des injustices de la Fortune, le souvenir ému de l'amie absente qui manque chez le continuateur de Chrétien de Troyes :

1. Malgré le rôle mondain que l'auteur fait jouer à ce héros dans les *Suites de la Charrette*, il reste néanmoins sinon vierge, tout au moins chaste, et se relève complètement dans la *Quête du Graal*.

2. L'émotion et l'admiration des pucelles à la vue des exploits du chevalier inconnu que chacune désire pour mari, l'ironie de Guenièvre à leur égard, si joliment exprimée par le poète, manquent entièrement dans le récit en prose qui élargue et abrège, non sans quelque sécheresse.

3. Éd. W. Foerster, p. 229-231. La continuation du poème de Chrétien par Godefroy prend au vers 6153 (p. 218; cf. p. xvi).

« Et vous, fait-il, madame la royne, dont tout li bien me
 « sont venu. Certes il ne m'en poise mie tant pour moi se je
 « muir yci, mais pour vous : quar jou sai bien que vous en ave-
 « rez assez doel et corous dès que vous savrés ma mort¹. »

Dans les deux *Charrettes*, c'est la sœur de Méléaguant le traître qui délivre notre héros, au risque de sa propre vie dans notre roman. Enfin le troisième combat des deux rivaux, combat décisif, à la cour d'Arthur, est représenté un peu différemment chez les deux auteurs. Dans le *Conte de la Charrette* le succès se dessine vite en faveur de Lancelot qui coupe d'abord le bras droit à son ennemi, trop « forcené » pour demander merci, puis, sans l'ombre d'une hésitation, fait voler sa tête. Au contraire, dans la *Charrette* en prose Lancelot, après une lutte longue et indécise, a le dessus ; alors, magnanime comme toujours, il permet à Méléaguant de reprendre ses armes. Ils recommencent la bataille et, vainqueur une seconde fois, Lancelot, sur un signe de la reine, achève Méléaguant, en lui coupant la tête. Les regrets quelque peu surprenants du roi Arthur sur le sort bien mérité du traître lui sont inspirés par son affection et son estime pour le roi Baudemagu dont le souvenir plane sur l'assemblée et viendra hanter Lancelot lui-même dans les *Suites de la Charrette*².

Lancelot triomphant, après avoir accompli sa plus belle aventure, celle de la délivrance de la reine Guenièvre du pays dont « nul ne revient », est proclamé par Keu « la fleur de la chevalerie terrienne ». Tout le monde l'acclame : la reine se jette à

1. Sommer, IV, 223.

2. *Suites de la Charrette* : Lancelot est accusé par un chevalier du pays de Gorre d'avoir agi en traître envers le roi Baudemagu en lui tuant son fils. L. accepte de combattre l'étranger pour prouver son innocence le jour de la Sainte-Madeleine à la cour de Baudemagu. L. raconte ses aventures au roi Arthur et aux compagnons de la Table Ronde. Il est informé à son tour de l'épisode de la charrette et des exploits de son jeune cousin Bohort. L. reste huit jours à Camaaloth, puis s'en va de nouveau courir le monde. Aventures diverses dont la plus curieuse est le tournoi du Chastel des dames, où Lionel et Hector, champions des pucelles, luttent contre L. sans le reconnaître. Victoire de L. Aventures de Bohort. L., qui ignorait toujours la mort de son ami, découvre le corps de Galehaut et veut se suicider. Intervention heureuse de la Dame du Lac. Délivrance de la sœur de Méléaguant qui doit être brûlée vive pour avoir ouvert la prison de L. Lancelot chez le roi Baudemagu. Combat victorieux avec le chevalier le jour de la Madeleine à Huidesant.

son cou, le roi l'embrasse et l'asseoit, honneur suprême, a sa table. Lancelot est au faite de sa gloire.

*
**

Après avoir comparé les deux *Charrettes* au point de vue de leur « matière », nous allons maintenant étudier l'esprit ou le « sens » de ces œuvres. Cet esprit se manifeste tout d'abord dans la conception et dans l'expression de l'amour chez nos auteurs.

Artiste précieux et subtil, Chrétien de Troyes cultive avec soin dans le jardin de son œuvre la plante de l'amour courtois. Il se plaît, ainsi qu'on l'a observé si souvent, à la peinture délicate des états d'âme, tels que la rêverie, l'extase, les premiers troubles du doux mal d'aimer ; il note par de légères touches successives les fluctuations, le rythme des sentiments dans les dialogues, et plus encore dans les monologues aux alternatives ondoyantes d'espoir ou de désespoir, de regrets stériles et de brusques revirements. A ce goût inné de l'analyse, toute en demi-teintes, vient se joindre la tendance à l'allégorie, chère aux écrivains de son époque. Toutes ces particularités de forme qui sont le costume de l'amour courtois se retrouvent bien marquées comme on le sait dans la *Charrette* de Chrétien. Le dialogue, et surtout le monologue, sont coulés dans le moule conventionnel, les luttes symboliques entre « Amour » et « Raison » ou « Honneur » y apparaissent en plein relief, ainsi que l'antithèse classique des yeux qui ne peuvent suivre le cœur, qui « plus est sire et mestre » et qui doivent rester dehors « pleins de larmes avec le corps ».

De tous ces raffinements, de toutes ces mièvreries et langueurs de l'*ars amatoria* où Chrétien est passé maître, que reste-t-il dans l'épisode de la *Charrette* de son imitateur ? Bien peu de choses. Le ton, le coloris paraissent être les mêmes, à une nuance près, mais tous les ornements ciselés, incrustés dans la matière du récit par le poète-orfèvre font presque entièrement défaut ici. Notre auteur, si prolix et diffus en général, lui qui amplifie à plaisir les faits et gestes de ses héros, devient subitement sobre et concis jusqu'à la sécheresse dès qu'il s'agit de la description de leurs sentiments : toutes les digressions de l'aimable conteur

sur ce thème sont abrégées, sinon coupées, les dialogues écourtés et les deux grands monologues de Lancelot et de Guenièvre, si caractéristiques du genre, complètement supprimés. Sacrifiés aussi et les rêveries de Lancelot, où s'épanouit toute la grâce du maître champenois, et la personnification des concepts abstraits, et le débat de ces diverses tendances dans l'âme du héros. Pourquoi ? On peut se demander si une telle abstention de la part de l'auteur ne serait pas un signe d'impuissance, un aveu de son incapacité d'égaliser ou même d'approcher son modèle dans ce domaine réservé ? Moins artiste que Chrétien, moins expert dans l'art de créer des effets poétiques, notre auteur se montre, en effet, parfois maladroit et gauche. Cependant, quand il veut bien, quand il s'y met de tout cœur, il ne cède pas à l'original, sinon en préciosité, tout au moins en finesse et en pénétration psychologique. Comme exemple nous n'avons qu'à indiquer pour notre *Charrette* le dialogue de Guenièvre avec le roi Baudemagu dans la tour¹ et aussi le dialogue des amants réconciliés².

Pour l'esprit allégorique il ne le cède, en vérité, à personne, puisque tout le *Lancelot* en prose est d'un bout à l'autre une œuvre symbolique dans le sens le plus élevé du mot. Mais le petit jeu de personnification allégorique appliqué aux choses de l'amour semble répugner à l'auteur qui n'avait certainement pas en lui l'étoffe d'un Guillaume de Lorris. Il se méfie en général de tout ce qui est mièvre ou alambiqué, parce qu'il croit avoir mieux à nous offrir. La vérité c'est donc que s'il ne suit pas Chrétien de Troyes dans cette voie, c'est qu'il ne le veut pas, c'est qu'il se fait une autre idée du sujet. Parcourir indéfiniment la gamme des émotions, disséquer, discuter ou plutôt ergoter, cet exercice lui paraît fastidieux ou puéril. Allant droit au but, tout à l'action, il néglige ces vagabondages au pays du Tendre, où s'attarde son illustre prédécesseur. L'essentiel pour l'auteur du *Lancelot* en prose c'est l'histoire d'une âme virile, véritable chasse de l'amour ; le reste lui importe peu.

1. Cf. plus haut p. 399.

2. En dehors du cadre un peu étroit de la *Charrette* nous pourrions citer d'autres morceaux non moins réussis du même genre, mais cela nous entraînerait un peu loin de notre but ; disons seulement qu'ici comme ailleurs, le ton et le coloris sont pareils et, en même temps, que les excès d'une imagination allégorique ne se font pas sentir dans le domaine sentimental.

Cet amour se distingue-t-il de l'amour du héros de Chrétien, et en quoi ? C'est ce que nous allons voir maintenant.

Le poète de Marie de Champagne incarne en son *Lancelot* non pas simplement l'amour courtois, qu'il avait déjà glorifié dans *Cligès*, mais le « service d'amour » à la provençale. Gaston Paris a mis en lumière ce fait que Chrétien le premier a transporté cette conception nouvelle de la poésie des troubadours dans le roman français de son temps. Il écrit dans son article devenu célèbre sur le *Conte de la Charrette* :

« Les principaux caractères de l'amour ainsi entendu sont les « suivants : 1) Il est illégitime, furtif. On ne conçoit pas de « rapports pareils entre mari et femme... C'est au don sans cesse « révocable d'elle-même, au sacrifice énorme qu'elle a fait que « la femme doit sa supériorité sur l'amant. 2) A cause de cela « l'amant est toujours devant la femme dans une situation infé- « rieure. 3) Pour être digne de la tendresse qu'il souhaite, il « accomplit toutes les prouesses. 4) Enfin, et c'est ce qui « résume tout le reste, l'amour est un art, une science, une « vertu qui a ses règles, tout comme la chevalerie ou la courtoisie. « Dans aucun ouvrage français cet amour n'apparaît avant le « *Chevalier de la Charrette* ¹. »

Contre cette dernière affirmation de G. Paris ont protesté quelques érudits étrangers ² qui croyaient découvrir la même conception sentimentale dans le *Tristan* de Thomas. Le malentendu de cette polémique a été démontré¹ par M. Bédier qui remarque avec justesse que l'amour du héros de Thomas pour Iseut n'est pas de la même nature que celui de Lancelot pour Guenièvre ³. Cela est parfaitement exact, mais ce qui n'a jamais été relevé par les critiques, ce qui semble leur avoir échappé, c'est le sort qu'a subi l'idée maîtresse du *Conte de la Charrette* dans la littérature romanesque de l'époque. Expliquons-nous.

L'amour-culte de la dame, « cette sorte de fascination, et en « même temps d'idolâtrie, qui ne laisse l'homme épris maître « d'aucune partie de son être en dehors de son sentiment », ce culte exclusif, absolu, loin d'avoir eu « un succès si prompt et si

1. *Romania*, t. XII, année 1883, p. 518.

2. Novati dans les *Studi di Filologia Romanza*, t. II, p. 388-419, et W. Foerster, dans l'Introduction à son édition de la *Charrette* de Chrétien de Troyes, p. LXXIV.

3. *Le roman Tristan* par Thomas, tome second, p. 50.

grand », comme l'affirme G. Paris, est resté, au contraire, étranger à la plupart des romans en vers des XII^e et XIII^e s. N'est-ce pas l'égalité sentimentale des amants qui en est la vraie base psychologique ? la jeune fille, la fiancée qu'il faut conquérir par des exploits, n'est-elle pas l'héroïne préférée de nos vieux auteurs ? Et même quand il s'agit d'une femme mariée tous les efforts ne tendent-ils pas à la réunir pour toujours à son ami auquel elle ne se considère, d'ailleurs, nullement comme supérieure ?

A l'exception des romans de Tristan qui forment un groupe à part et dont l'inspiration est autre, le « roman d'adultère » n'apparaît que très rarement dans notre vieille littérature : il n'y est représenté par par *Le Châtelain de Coucy* et la courte nouvelle de *La Châtelaine de Vergy*. Le *Cligès*, l'*Amadas et Idoine* et même l'*Eracles* de Gautier d'Arras appartiennent à un genre différent, celui du divorce par amour. Le « conte » de Chrétien reste donc presque la seule œuvre de son espèce, la seule qui rende l'esprit provençal avec cette vigueur et cette force de conviction.

Il y a donc eu au moins deux courants principaux : le courant de « l'amour courtois » de souche française et peut-être latine, plus réaliste au fond sous son brillant vernis, et qui alimente tout le roman d'aventures ; le courant du « service d'amour » d'origine provençale, où baigne la poésie lyrique des troubadours et des trouvères. Dans son œuvre Chrétien ne les confond pas, il les suit l'un après l'autre jusqu'au bout, d'abord le premier, puis le second, pour les abandonner tous deux définitivement dans le *Perceval* ou *Conte du graal*. Seul le *Lancelot* en prose du XIII^e s. a un instant mêlé les eaux de ces deux courants en un fleuve profond. C'est lui, et non le *Lancelot* de Chrétien, qui a réalisé le type de l'amoureux absolu du Moyen Age, c'est lui l'héritier d'une double tradition sentimentale ; et c'est lui aussi en qui nous reconnaissons le premier en date des chevaliers errants, dont l'*Amadis* deviendra plus tard, à son imitation, le représentant le plus célèbre. Lancelot du Lac est le symbole vivant, l'image synthétique de la chevalerie au service de l'amour : en une seule et magnifique gerbe il réunit toutes les fleurs éparses au beau verger des amours médiévales.

Si le roman s'inspire de ce culte, à la fois idéaliste et sensuel, que lui a légué le « conte » de Chrétien de Troyes. il le dépasse

en profondeur et en ampleur. L'amour a poussé des frondaisons multiples, il a reverdi en se retremant aux sources éternelles de la vie : la passion n'est plus étouffée par une adoration trop abstraite, trop artificielle, le cœur s'est réchauffé et le sang généreux y circule à flots. Cet amour de Lancelot a gardé ou, mieux encore, reconquis l'ardente spontanéité d'un sentiment naturel, et il a en plus la force tragique qui manquait à son homonyme. Car Lancelot, fils du roi Ban de Benoïc, aime la reine Guenièvre, femme du roi Arthur, d'un amour qui est un péché¹, le plus sublime de tous, mais un péché quand même, et c'est déjà là une importante innovation dans la littérature courtoise, toute d'indulgence et de sourires. Précisément à cause de cela, son amour est plus mélancolique, plus recueilli que dans Chrétien et plus émouvant aussi. Lancelot est un pécheur, non pas encore un pécheur repent — ce qu'il deviendra dans la *Quête* — mais un pécheur quand même. Son amour est une religion, il n'est jamais un blasphème idolâtre. Notre auteur atténue avec soin ce qu'il y avait de sensualité païenne dans le geste de Lancelot s'agenouillant devant sa dame et l'adorant « comme un corps saint ». Un voile est jeté discrètement dans le roman sur la volupté que goûtent les amants avec une si franche insouciance dans la *Charrette* de Chrétien, véritable apothéose de l'adultère mondain. La dominante est plus grave dans la *Charrette* en prose, malgré l'ambiance courtoise où plonge le roman. Par moments, nous l'avons vu déjà, l'horizon s'obscurcit et des éclairs, jaillissant dans le ciel, nous font pressentir les orages futurs.

Ce qu'il y a d'exceptionnel et de grand dans la conception de l'auteur, c'est précisément son dualisme : d'une part c'est de l'amour que vient, de l'aveu même du héros, tout ce qu'il y a de bon en lui², et d'autre part ce même amour est un obstacle infranchissable à sa perfection morale³. Le germe du conflit,

1. Cette idée du péché, à peine indiquée au début du récit, des amours de notre héros avec Guenièvre, est nettement marquée par la suite dès le *Songe de Galehaut* où le Maître Hélie de Toulouse explique au fils de la géante que c'est en punition de son infidélité que la reine va subir sa grande épreuve (épisode de la fausse Guenièvre). Dans la *Charrette* la réprobation atteint Lancelot lui-même qui pourtant semble n'avoir pas encore conscience de sa culpabilité.

2. Sommer, V, 193.

3. C'est l'esprit de toute la *Quête*.

l'antithèse est là. N'oublions pas que cet amour n'est pas non plus un instinct aveugle ; non, il est clairvoyant autant qu'amour peut l'être. Et c'est sans doute à cause de cela que Lancelot a éclipsé au Moyen Age la gloire de Tristan, victime d'une fatalité tragique. Tristan, adopté et exalté par notre sensibilité moderne, est le type de l'Amant tout court. Lancelot lui, est le type de l'Amant médiéval.

L'amour, pour être digne d'un tel amoureux, doit être justifié par la raison : Lancelot est le champion de la dame qui, plus que toute autre, mérite d'être servie et aimée. Elle est pour lui la dispensatrice de toute vertu et de tout honneur ; elle doit donc être à la hauteur de cette tâche qui est une véritable mission, puisque c'est elle qui dirige les destinées du héros incomparable. Ce cœur d'airain n'est-il pas de la cire molle entre ses mains, n'abdique-t-il pas joyeusement toute sa volonté pour se courber docilement sous celle de sa dame ? Les attributions de Guenièvre, son autorité d'arbitre sont les mêmes dans les deux *Charrettes*, mais l'emploi qu'elle fait de la puissance qu'elle détient et la nature intime de ses sentiments ne le sont pas. Chrétien de Troyes nous montre la reine Guenièvre sous les couleurs d'une dame hautaine et tyrannique, d'une coquette froide, parfois cruelle. On peut dire de lui qu'il idéalise l'amour aux dépens de celle qui l'inspire. Gaston Paris affirme, il est vrai, que cette Guenièvre est le modèle de toutes les perfections de la femme, tout comme Lancelot est le modèle des vertus viriles, mais il est certain qu'en parlant ainsi il se souvient du roman en prose, et non du « conte » de Chrétien : « la façon accomplie dont Guenièvre remplit ses fonctions de reine qui fait le bonheur de son mari et le charme de sa cour », toutes ces belles qualités de Guenièvre sont, d'après G. Paris, mises en évidence *surtout* dans le roman en prose. Il ajoute, il est vrai, que « tous deux suivent la même inspiration ». C'est ce que nous contestons précisément en ce qui concerne le portrait de l'héroïne. La meilleure preuve de la transformation de ce caractère féminin, nous la trouvons en comparant les deux principales scènes qui se font pendant dans la *Charrette* en prose et dans la *Charrette* en vers, scènes où la reine donne à Lancelot les raisons de son courroux. Voyons d'abord la version de Chrétien que notre auteur n'a pas suivie.

Le roi Baudemagu amène une seconde fois Lancelot auprès de

sa dame qui l'avait déjà pleuré comme mort et qui lui fait maintenant bel accueil :

« Lors ne leissa mie cheoir
 La reïne ses iauz vers terre,
 Ainz l'ala liéemant requerre,
 Si l'enora de son pooir,
 Et sel fist delez li seoir.
 Puis parlerent a grant leisir
 De quanque lor vint a pleisir,
 Ne matiere ne lor failloit,
 Qu'amors assez lor an bailloit,
 Et quant Lanceloz voit son eise,
 Qu'il ne dit rien qui mout ne pleise
 La reïne, lors a consoil
 Li dit : « Dame, mout me mervoil
 « Porquoi tel sanblant me feïstes,
 « Avant hier quant vos me veïstes,
 « N'onques un mot ne me sonastes ;
 « A po la mort ne me donastes,
 « Ne je n'oi tant de hardemant
 « Que tant com or vos an demant
 « Vos an osasse demander.
 « Dame, or sui prez de l'amander,
 « Mès que le forfet dit m'aiiez
 « Don j'ai esté mout esmaïiez. »
 Et la reïne li reconte :
 « Comant ? Don n'eüstes vous honte
 « De la charrete et si dotastes ?
 « Mout a grant anviz i montastes
 « Quant vos demorastes deus pas ¹.
 « Por ce, voir, ne vos vos je pas
 « Ne aresnier ne esgarder » ².

Le reproche que la reïne adresse à son ami paraît si étrange, pour ne pas dire plus, que le premier éditeur de la *Charrette* de Chrétien, Jonckbloet, n'y a rien compris ³ : il s'est imaginé que

1. Voy. aux vers 364-365 :

Tant solement deus pas demore
 Li chevaliers que il n'i monte ».

2. Vers 4477-4507, éd. W. Foerster, p. 159.

3. Le *Roman de la Charrette*, publié par W. J. A. Jonckbloet, La Haye, 1850, Préface, p. xxxix.

Guenièvre en voulait à Lancelot d'avoir forfait à l'honneur chevaleresque en montant sur la charrette, tandis qu'en réalité elle lui en veut de ne pas y avoir mis plus d'empressement. Gaston Paris a vu tout de suite l'erreur et a remis les choses au point ; il a même essayé de défendre l'attitude de la reine en prétendant que nous sommes en présence de la transgression d'une des règles du code d'amour dont Lancelot se serait rendu coupable. Pourtant il avait dit plus haut en parlant de la dame de Lancelot qu'elle se montre avec lui capricieuse, souvent injuste et dédaigneuse¹. Oui, c'est bel et bien un caprice de sa part, et un caprice d'autant plus déplacé qu'il vient tout de suite après la rude épreuve vaillamment supportée par le héros.

Dans le *Lancelot* en prose l'auteur prête de tout autres, de bien plus sérieux motifs de mécontentement à son héroïne. Comme chez Chrétien, encouragé par l'accueil gracieux qui lui est fait, il interroge la reine timidement sur la raison de son courroux :

Quant L. et la royne furent remés ensamble, lors le met la royne en paroles et li demande s'il est auques bleciés. Et il respont qu'il n'aura mal, s'il plect a Dieu. Et puis li requiert L. qu'ele li die pourcoi elle ne volt l'autre jor parler a lui. Et elle li dist : « dont ne vous en alastes vous de la grant cort de Londres sans mon congiét ? » Et il li dist que chi ot grant forfait. « Encore y a, fait elle, gregner. » Lors li demande son anel. Et il dist : « Dame, veés le chi » : si li monstre celui de son doit. « Menti m'avés, fait elle, ce n'est il mie ». — Et il jure quamque il puet que si est et il quide verité dire. Et elle li monstre celui qu'ele avoit en son doit tant que il connoist bien que ce est il. Si ot grant doel de che que il ot porté autrui aniel, et il le sache de son doit et puis le giete parmi une fenestre comme il puet loing. Après li conte la royne comment la damoiselle li avoit aporté le sien anel et la merveille que elle avoit dite, tant que il s'en connoist que Morgue la desloiaus l'a deceü².

Donc Guenièvre reproche à Lancelot deux choses : la première c'est qu'il l'a quittée à la cour de Londres sans prendre congé.

1. *Romania*, XII, année 1883, 518.

2. Sommer, IV, 209. Selon Jonckbloet (p. XL) « la comparaison de ce passage dans les deux versions suffirait à elle seule pour démontrer la priorité du récit en prose... ». Maintenant que nous savons que, au contraire, le « conte » en vers est antérieur au roman, des affirmations de ce genre nous paraissent plaisantes..

Cela nous oblige à remonter en arrière jusqu'aux incidents qui se déroulent peu après le retour du Sorelois de la reine accompagnée de Lancelot et Galehaut. Arthur tient cour plénière à Londres. Un jour quelques compagnons de la Table Ronde, dont Lancelot et Gauvain, chassent dans la forêt voisine. Apparaît tout à coup le géant Caradoc qui enlève Gauvain et l'emporte sur son cheval. Les chevaliers se décident aussitôt à entreprendre la quête du neveu d'Arthur et partent à l'improviste. Plus tard Galehaut prendra la défense de son ami devant la reine, tout en lui donnant secrètement tort. Le ressentiment de Guenièvre est très légitime, puisqu'elle se conforme aux usages féodaux qui considèrent comme injure grave de la part d'un vassal son départ sans congé. Et puis les absences de Lancelot sont toujours si longues, ses retours si incertains et les moments passés auprès de son amie si courts, qu'il n'a vraiment pas le droit de s'éloigner sans un mot d'adieu !

Toutefois ce n'est qu'un bien petit méfait, comparé au second, dont la reine le croit coupable et qu'elle mentionne naturellement en dernier. Revenons encore sur le passé.

Pendant un séjour dans la prison de la fée Morgain, Lancelot s'est laissé dérober par enchantement l'anneau que sa dame lui avait donné. Pour comble de perfidie, Morgain le plonge dans un rêve dont il ne sortira que fou de douleur, convaincu que la reine s'est détachée de lui ¹. Puis elle envoie entre temps une de ses demoiselles à la cour d'Arthur. Là, en présence de tous les chevaliers réunis, la messagère de la fée jette l'anneau dans le giron de Guenièvre et l'accable sous le poids d'une accusation outrageante. Elle l'humilie publiquement en déclarant que Lancelot repentí renie leurs folles amours et lui renvoie ses « drueries ». La réponse de Guenièvre est un chef-d'œuvre de ruse et de

1. Si s'endormi tantost et comença fort a songer : et li fu avis qu'il trovoit la roïne sa dame en j. pavillon en j. bele praerie, et oveques li gisoit uns chevaliers. Et quant il veoit ço si est angoissex que a poi qu'il n'issoit del sen, lors coroit a l'espée qui a l'estache del pavillon estoit pendue, si voloit occire lo chevalier ; et la roïne li disoit : « que est iço, Lancelot, que vulez fere ? lessez lo chevaler en pes car il est a moi et jo sui a lui et « gardez que vus ne soez si hardiz que vus jamès veingnoiz en leu ou jo « soie que a moi ne plect vostre compaignie des ores mès » (Sommer, IV, 151, l. 26-33).

sincérité féminines, un éloquent plaidoyer en faveur de son innocence, en même temps que de son amour qu'elle ne veut pas, qu'elle ne doit pas renier.

Et la royne se lieve de la ou elle seoit et dist : « Certes, l'anel con-
 « nois jou bien quar jou li donnai et mes drueries. Et bien le sacent
 « tout et un et autre si comme loial dame lez doit donner a loial cheva-
 « lier. Et tout en sachiés, sire, — fait elle au roy — et tout cil et toutes
 « celes qui chaiens sont que se jou ai donnée m'amor a L. com ceste
 « damoiselle dist, jou connois tant la grant hautesce de son cuer que
 « il ne le deïst ne a i. ne autre, ainçois se laissast la langue traire
 « hors de la bouche. Mais il est voirs que L. a tant fait por moi
 « que jou li ai donné de mon cuer quamque jou en porroie veer et
 « escondire a chevalier ne a autrui donner. Et s'il fust teuls qu'il
 « m'eust requise d'amors vilaine et force d'amors li feïst faire, ja par
 « moi n'en fust escondis. Et qui voldra si m'en blasme, quar chou est
 « blasmes sans confort. Et qui fust la dame se Lancelot ou autres che-
 « valiers eust tant fait pour li que Lancelot a fait por moi qui l'escon-
 « desist?... Lancelot estoit li nompers de tous lez chevaliers del monde.
 « Et Diex ne fist onques bone teche en chevalier qu'en L. ne fust toute
 « parfaite. Lancelot estoit biaux et boins. L. passast de biauté et de
 « bonté tous les chevaliers du monde s'il vesquist... Se jou parloie hui
 « mais de L. ne porroie jou mie dire lez grant bontés qui en lui estoient.
 « Ore sachent tout cil qui m'en mescroient que se jou l'ameïsse
 « d'amor vilaine et il en parlaissent a moi, ne men chausist, mais il
 « est mors ou perdus de cest ostel. Jou voudroie ore qu'il fust de
 « moi et de lui ensi comme ceste damoisele le dist por convent qu'il
 « fust sains et haitiés yci en droit ¹. »

Guenièvre dans ce joli discours, en vraie souveraine, témoigne d'une rare maîtrise de soi. Sa fierté pourtant est blessée et son cœur de femme saigne. A son fidèle confident Galehaut elle dira que si Lancelot est vivant « jamais mes cuers ne l'amera » et pourtant elle finit par pardonner avant même d'entendre la défense de son ami ! Car elle aime et ne se laisse pas seulement aimer de lui, comme l'héroïne altière de Chrétien, à laquelle elle ne ressemble qu'en apparence.

De même, dans une autre circonstance, l'auteur modifie légèrement la conduite de la reine pour la rendre plus sympathique. Nous voulons parler du tournoi de Pomeglay, où, par deux fois, elle ordonne au chevalier en qui elle croit reconnaître Lancelot de faire « au pis ». Dans notre roman la reine, prévenue par la

1. Sommer, IV, p. 141, l. 23-24 et p. 142, l. 3-7 et l. 10.

Dame du Lac, a la quasi certitude que l'inconnu est bien Lancelot. Si elle le soumet à une épreuve si dure pour son honneur c'est, nous dit expressément l'auteur, pour « décevoir » Gauvain qui déjà soupçonne la vérité, et avec lui tous les autres. Obligé ici encore à marcher sur les traces de son devancier, l'auteur de la *Charrette* en prose abrège toute cette scène et omet, à dessein sans aucun doute, la réponse que donne Lancelot à la pucelle qui enfin lui commande au nom de la reine de faire « au miaus » :

Or li diroiz

Qu'il n'est riens nule qui me griet
A feire dès que il li siet ;
Car quanque li plest m'atalante ¹.

A la place de ces humbles paroles nous avons simplement dans notre texte cette brève remarque de l'auteur : « et il en est moult liés. » Il n'est donc pas indifférent à son héros de faire « del bien come del mal », ainsi qu'il est dit dans Chrétien !

On le voit, l'interprétation n'est plus ici la même : la supériorité que Guenièvre garde vis-à-vis de Lancelot est adoucie, ses fantaisies et ses caprices ne sont plus la loi suprême, et dans son amour elle puise, comme toute nature noble, plus de devoirs que de droits. Sa vocation c'est d'exalter toutes les forces créatrices de celui qu'elle a élu pour son grand cœur plus encore que pour sa beauté. Pour que la reine conserve à Lancelot la flamme de son amour il doit sans cesse s'élever plus haut : elle ne l'aime, ne peut l'aimer que comme « la fleur de la chevalerie terrienne ». Tous deux ont atteint les limites de leur nature et ne peuvent les dépasser. Tel est est le cercle magique où ils tournent éternellement, immortels précurseurs du couple dantesque Paolo et Francesca qui succombèrent parce que : « noi leggevamo un giorno per diletto di Lancillotto come amor lo strinse... »

*
* *

Quelles sont maintenant nos conclusions ? La première qui se dégage de l'étude comparée de nos deux *Charrettes*, c'est la constatation de l'originalité de l'auteur du roman. Architecte habile à construire une œuvre bien ordonnée, il l'emporte au point de vue

1. Vers 5910-13, éd. W. Foerster, p. 209-210.

de la composition sur son modèle. D'ailleurs une œuvre soigneusement refaite n'a-t-elle pas, contrairement à l'opinion courante, plus de cohésion et de logique intérieure que celle qu'elle imite, ou plutôt, dont elle s'inspire?

L'indépendance et la richesse d'imagination de notre auteur sont attestées par les deux épisodes qu'il incorpore à son récit : l'*Épisode des tombes*, arrangé avec un art personnel et neuf, et celui de *Bohort sur la charrette*, inventé par lui de toutes pièces.

Dédaigneux de tous les artifices littéraires, déjà quelque peu défraîchis au XIII^e siècle, notre romancier évite, autant que possible, les clichés de l'écriture courtoise et le verbiage de la casuistique sentimentale. D'une main ferme il dessine les caractères de ses personnages ; il n'est pas, comme Chrétien de Troyes, un miniaturiste délicat, mais un peintre de fresque qui procède par larges touches.

Le sens du dramatique ne lui est pas étranger non plus, comme on le voit dans ce jeu de contrastes, de lumières et d'ombres, dont il possède le secret heureux. Et si nous élargissions le cadre trop étroit de notre étude, si nous embrassions d'un regard l'ensemble du *Lancelot* propre, notre jugement, loin d'être modifié, ne serait que confirmé, prendrait une base plus ample et plus solide. Et nous avons certainement le droit de le faire, car le chapitre de la *Charrette* ne peut pas, ne doit pas, être détaché de l'ensemble avec lequel il forme un tout homogène. Unité de plan, unité d'exécution. On prouverait sans peine que la *Charrette* ne se distingue en rien, ni comme style, ni comme psychologie, des parties qui l'encadrent, ni même des *Enfances de Lancelot*. Comment se représenter, en effet, un roman biographique du défenseur et de l'ami de la reine Guenièvre sans l'histoire de la délivrance de la femme d'Arthur du « pays dont nul ne revient », sans cette aventure centrale qui est peut-être la plus étincelante prouesse de notre héros ? Or cette histoire n'était connue au public lettré de l'époque que par l'intermédiaire du « conte » de Chrétien de Troyes, et c'est bien lui qui a fixé le premier les traits éternels de Lancelot parfait amant, « qui plus ama que Piramus ».

Qu'il nous soit permis d'avancer d'un pas encore dans cette « selva oscura ». C'est, ne l'oublions pas, dans la *Charrette* en prose que nous trouvons les premières allusions claires et pré-

cises, à la Quête du Graal, à la « luxure » de Lancelot, qui ne lui permet pas d'accomplir cette haute aventure, et au rédempteur-vierge Galaad qui naîtra de lui ; enfin dans cette même partie du roman apparaît aussi Bohort, le chaste précurseur du « bon chevalier » qui met fin au supplice de la charrette. Il n'est donc pas impossible d'admettre que l'auteur qui introduit tant d'idées nouvelles dans son œuvre, imitée du poète champenois, portait déjà en son âme la vision des mystères du Graal. Quoi qu'il en soit, une certitude nous paraît désormais acquise : la *Charrette* du grand roman en prose n'est pas un hors-d'œuvre, mais une partie organique du cycle *Lancelot-Graal*, de ce Janus à deux faces dont l'une porte le sourire rayonnant de l'amour profane et l'autre l'expression austère de l'amour divin

L'ÈVE PÉCHERESSE
ET LA RÉDEMPTION DE LA FEMME
DANS LA QUÊTE DU GRAAL¹

Comparée au merveilleux jardin d'amour du *Lancelot* propre, la *Quête du Graal*, qui en forme la suite et la contre-partie, nous apparaît comme un désert aride : rien qu'un grand ciel brûlant au-dessus d'une terre morte, où ne s'épanouissent ni le parfum des fleurs, ni le chant des oiseaux.

Une contradiction absolue, irréductible, semble exister entre ces deux œuvres qu'une main inconnue, d'une hardiesse presque sacrilège, a soudées en un seul bloc. Dans la première, la beauté de la dame est, conformément aux lois du canon courtois, la source même des vertus chevaleresques ; son sourire d'abord, puis le don de sa personne, le but et la récompense des plus hauts exploits. Dans la seconde, cette beauté n'est qu'un piège, une tentation diabolique, ainsi que l'enseigne la doctrine de l'Église, et la passion inspirée par la femme à l'homme devient l'insurmontable obstacle à sa perfection morale.

En réalité, la même antinomie, le même désaccord, bien qu'atténué, se fait déjà sentir au sein du *Lancelot* propre : l'idéal mondain s'y oppose par endroits à l'idéal ascétique, sans qu'il y ait encore conflit entre eux² ; les contrastes se juxtaposent, s'affirment côte à côte, mais ne se fondent jamais en une unité supérieure. Ce sont de brusques interruptions du récit, comme des nuées orageuses qui déchirent subitement l'horizon limpide

1. Cet appendice est dû au même auteur que le précédent.

2. Se rappeler l'épisode de la tombe de Siméon dans la *Charrette* et le *Songe de Galehaut*.

forlignast il durement Et lors respondi vne
 dame ala royne et dist Dame pour dieu soit il
 estre s'ibon ch'el come vous dites. nul set le royne
 Cav il est de toutes pures extraitz du plus bon
 ch'el du monde et du plus hault lignage que on
 sache Et tant despendirent les dames et alerent
 on vespres pour la haultesse du roy Et
 quant le roy fut issus du mouster et il vint
 au palais enhault si comanda q'les nappes
 fussent mises Et lors passerent seoir les com-
 paignons d'm en son lieu ainsi come il auo-
 rent fait au matin Et quant ils se furent to-
 asses. lors virent vng estoy deonnaire se
 quant et si meue illeuy qui leur fu adue q'

le palais deust fondre Et maintenant entre lez
 vng Roy desordel plus de cent doubles qui
 n'avoit devant Si furent tantost par lez
 cuissi come s'ils fussent enlummes par la grace
 du saint esprit Et comencierent a regarder
 l'un l'autre Cav ils ne sauroient dont telle clarte
 leur estoit venue Et ny ot celluy qui peust mar-
 ler ne dire mot tant furent meuz grants et
 petis Et quant demoures furent quant pierre en
 telle maniere que nul deulz n'avoit pouoir de
 parler sans regarder to' to' bestes mues



Comte le saint graal saprent auz ch'el de la
 table ronde couuert d'ny blanc samit a ny
 v'ic entra lez lez sang graal
 couuert d'm blanc samit Mais
 Il ny eust onques celluy qui
 peust veoir qui l'aportoit Si y
 entra parmy lez huy du palais

eust celluy qui p'ut app'oir de peort de
 Parla de toutes v'andes q' seient de v'ider
 Et maintenant qui y fut ent'es
 fut le palais r'amply de s' b'omes
 o'cure que se toutes les esp'ies
 du monde v'fessent entrees et
 es'pandues Et il ala tout et tou-



du roman d'amour, symptômes précurseurs des temps à venir. Néanmoins, ce n'est que dans l'*Agravain*, longue et laborieuse préparation à la *Quête*, que Lancelot, ce type parfait de la chevalerie « terrienne », perd quelque chose de son prestige unique ; c'est dans l'*Agravain* que nous voyons, pour la première fois, se profiler au loin la pâle silhouette de Galaad, le rédempteur. Avec son apparition au premier plan, dans la *Quête*, s'évanouit, comme un mirage, l'essaim brillant des vanités, des rêves, des ambitions mondaines ; l'air que nous respirions avant, tout imprégné d'effluves courtois, devient l'air pur et âpre des sommets. La *Quête du Graal*, c'est le haut chant de l'amour divin. Désormais l'amour profane ne s'appellera plus que « luxure », sera renié avec horreur comme le péché mortel, et la virginité, au contraire, considérée comme le bien le plus précieux, portant en lui-même, tel un talisman mystérieux, le salut du monde. En place de l'ancienne trinité chevaleresque — fidélité à sa dame, prouesse et point d'honneur — se dressent les trois vertus théologiques du Moyen âge : chasteté, charité et patience.

Dès le début, si l'on met à part le premier tableau, qui n'est qu'un simple prologue dans le ton courtois, la note mystique résonne gravement. Lorsque les épouses et amies des chevaliers d'Arthur expriment le désir de les accompagner dans leur quête, un vieillard « en robe de religion » intervient et déclare : « Que « nus ne maint en ceste queste dame ne damoisele qu'il n'en « chiece en pechié mortel ¹ ».

Cette défense, faite sur un ton de solennel avertissement, annonce l'avènement d'un nouveau monde, d'où les séductions féminines sont bannies à tout jamais. Pour le couple d'amants trop longtemps heureux, pour Lancelot du Lac et la reine Guenièvre, sonne le glas funèbre de leurs belles amours. C'est une courte et poignante scène que celle des adieux du héros et de la femme d'Arthur qui « lors commencha a faire si grant duel qu'il ne fust si durs cuers el monde, s'il le fust, que pitié n'en eust ».

« GUENIÈVRE. — Ha, Lancelot, traï m'avés et mise à la mort, « qui laissiés l'ostel monseignor le roi por aler en estraignes « terres dont ja ne revenrés se Nostre Sires ne vous ramaint.

1. Sommer, VI, 15, l. 40.

« LANCELOT. — Dame, se Dieu plaist, je revenrai plus tost que vous ne quidiés.

« GUENIÈVRE. — Certes, mes cuers ne le me dit pas, qui me met en toutes les paors et en toutes les mesaises où onques gentiex feme fu por chevalier.

« LANCELOT. — Dame, je m'en vois a vostre congié, s'il vous plaist.

« GUENIÈVRE. — Lancelot, vous n'i alés mie par mon congié ; mais, puis qu'il est ensi que aler vous i covient, alés en la garde Celui qui se laissa pener en croix por delivrer l'umain lignage de la mort pardurable ; qu'il vous conduise a salut en tous les liex où vous irés.

« LANCELOT. — Dame, Diex le face par la soie pitié¹. »

Les pressentiments auxquels s'abandonne la reine ne l'auront pas tout à fait trompée, bien que son ami lui revienne un jour — pour l'expiation finale de tous les deux — dans la *Mort d'Arthur*. Mais, si elle pouvait se douter de combien de souffrances, de quelles humiliations Lancelot devra payer leur coupable passion, peut-être se résoudrait-elle plus difficilement encore à le laisser partir. Dans l'histoire qui va suivre, il n'y a plus de place pour elle : la haute et noble dame, dispensatrice de tant de dons royaux, disparaît, seul son nom restera, nom qui brûle Lancelot tout le long de sa quête, comme le stigmaté du péché dont il s'est rendu complice.

La voie qui s'ouvre devant Lancelot le mène à travers des épreuves cruelles, jusqu'au repentir et au pardon. Après l'avoir comblé, le destin semble s'acharner après lui, sans lui laisser aucun répit ; dès son premier combat lui, l'invincible, est vaincu, vaincu sans le savoir, par son propre fils Galaad en qui, par opposition au père, s'incarne la chevalerie « celestienne² ». A partir de cette défaite, Lancelot du Lac, abandonné à lui-même, à sa propre force devenue une faiblesse, ne sera plus traité que comme un objet de pitié ou de dérision : jusqu'au jour où, devant les signes de plus en plus évidents et multiples de la colère divine,

1. VI, 49.

2. L'interprétation de ce combat malheureux, ainsi que des succès ultérieurs de L. lui est donnée à la fin de sa *Quête* par une recluse : tant que L. avait servi les causes terriennes, il était le meilleur chevalier du monde, mais la quête du Saint Graal est une chose spirituelle. De ce fait tout est changé pour lui (VI, 102-3).

ses yeux aveuglés par l'éclat du siècle s'ouvrent enfin à la lumière nouvelle. Lentement le vieil homme meurt en lui. Les étapes de son chemin de Damas sont nettement marquées dans la *Quête* et nous permettent de pénétrer au fond de cette âme, coulée dans le plus noble métal.

Le moment décisif, c'est sa vision du Graal. Lancelot, endormi au pied d'une croix, près d'une antique chapelle en ruines, voit le Saint Graal apparaître et guérir un chevalier malade, qui priaît à haute voix Dieu de lui accorder cette grâce. A son réveil, tout a disparu, et il ne sait s'il a rêvé ou non et essaye de pénétrer dans la chapelle où, la veille, il avait aperçu un chandelier en argent avec des cierges allumés, mais une voix se fait entendre au pécheur endurci : « Lancelot, plus durs que pierre, plus amer que
« fust et plus despris que figuiers, comment fus tu tant hardis
« que tu en lieu ou li saint graaus repairast osas entrer ? » Pour la première fois dans notre roman Lancelot, interpellé avec une si violente indignation, sent se réveiller en lui sa conscience chrétienne : il sait qu'il est maudit et en devine la raison qu'on ne lui découvre pas encore. Pour la première fois il bat sa coulpe :

« Or, voi je bien que ma chaitivetés m'a confondue plus que
« autre chose. Car quant je me deüsse amender lors me destruit
« li anemis qui m'a tolu la veue, si que je ne puis veoir chose
« qui de par Dieu soit... Car dès lors que je fui primes chevalier
« ne fu il onques eure que je ne fusse couvert de tenebres et de
« pechié mortel : car par tot ai habité en luxure et en la vilté de
« cest monde, plus que nus autre¹. »

C'est dans cet état de dépression que Lancelot arrive chez le premier ermite, lui demandant aide et conseil. Quand le vieillard apprend le nom illustre de son hôte, il ne peut cacher sa surprise de le voir, lui, si beau et si vaillant, dont on ne trouve le pareil nulle part, « mener si grand deuil ». Il l'exhorte alors à ne pas suivre l'exemple du mauvais serviteur des Écritures, qui avait enfoui son talent et le presse de lui faire sa confession : si maintenant il crie merci à Dieu, non seulement il sera pardonné, mais se relèvera plus fort et plus vigoureux qu'il ne fut jamais avant. Mais l'amant, délicat jusqu'au scrupule, qui n'avait

1. VI, 44-45.

encore révélé à personne « l'estre de lui et de la roïne », hésite, en proie à un trouble légitime : se confesser, avouer l'intime secret de son cœur, n'est-ce pas déjà trahir, renier ce passé, dont il a recueilli tant de gloire ? Une lutte intérieure des plus dures s'engage en lui. Il « jette un profond soupir et ne peut dire mot de sa bouche ». Enfin, mû par une volonté supérieure à la sienne, Lancelot se décide à cet aveu ; mais, par un retour suprême, il essaye encore de sauver — dernière épave au milieu du naufrage de sa vie — l'honneur de celle qui fut tout pour lui :

« Sire, dist Lancelot, il est ensi que je suis mort par le pechié
 « d'une dame que j'ai amé toute ma vie : ce est la roïne Gue-
 « nievre, la fame monseignor le roi Artu. C'est cele qui à plenté
 « m'a doné l'or et l'argent et les riches dons que j'ai aucunes
 « fois donnés as povres chevaliers. C'est cele qui m'a mis el
 « grant huban et a la grant hautece où je sui, c'est cele par qui
 « amor je ai fait tante proece dont tous li mondes parole. C'est
 « cele qui m'a mis de poverté en richece et [de] mesaises à toutes
 « boines eüretés terrienes. Mais je sai bien que par le pechié de
 « lui s'est Nostre Sires corechiés à moi ¹. »

Dans ce plaidoyer douloureux de l'amant, plaidoyer qui reprend sous une forme mal assurée, la thèse soutenue avec tant de conviction auparavant, éclate en plein la contradiction flagrante sur laquelle est fondée toute l'œuvre du *Lancelot-Graal*. Les deux conceptions : celle de l'*amour-virtu*, et celle de l'*amour-péché*, se trouvent tout à coup mises en présence, et se heurtent de front dans les paroles mêmes du héros. Passant par-dessus sa tête, le débat s'élargit, prend une portée plus générale excédant le cadre même de notre roman.

Comment concilier l'irréconciliable ? Ce problème a vivement préoccupé et passionné les imaginations du Moyen âge. Les poètes italiens du *duocento*, héritiers directs des troubadours, ont essayé de le résoudre : en épurant l'amour profane, ils l'ont transfiguré, et un Dante en a fait le portique de l'amour divin. Un esprit différent, plus rigoureusement ascétique et plus réaliste aussi, souffle dans les romans en prose du Graal. Leur solution du problème est autre ; développée dans la seconde partie de la

1. VI, 48.

Quête, elle est déjà impliquée dans la réponse que fait le premier ermite à son pénitent : c'est ailleurs que dans l'adoration de la beauté périssable qu'il faut chercher le principe inspirateur de la vie chevaleresque ; un chevalier chrétien doit tourner ses regards vers le ciel. Dieu, dit-il, avait prodigué ses dons les plus beaux à Lancelot, dans la fleur de sa jeunesse, mais lui, au lieu de le servir dignement, en bon « sergent », s'est laissé tenter et a passé, avec armes et bagages, à l'Ennemi ! L'allusion est des plus claires. Cependant, le prudhomme, en bon confesseur, ne procède qu'avec discrétion ; il n'insiste pas sur la pierre du scandale, sur l'adultère de Lancelot. Le voyant au commencement de sa contrition, il l'admoneste paternellement pendant trois jours et le laisse aller, réconcilié avec son Créateur, et absous, à la condition expresse de ne plus retomber dans le mal.

Une fois la conscience du pécheur éveillée, le remords ne le quittera plus et accomplira peu à peu son travail réparateur.

Ce travail est déjà si avancé que lorsque Lancelot rencontre dans la forêt voisine un « valet » inconnu, il se laisse sans mot répondre injurier par lui et ne relève même pas ces paroles odieuses, si blessantes pour lui et pour sa dame : « ... ele [Gue-
« nièvre] vous a si atorné que vous en avés perdu la joie des ciex
« et la compagnie des angeles et tote honor terriene et estes
« venus a totes hontes recevoir ! » Et le héros, outragé ainsi par le premier venu, s'en va « plorant et dementant et priant
« Nostre Signor qu'il le ramaint a tel voie qui profitable li soit à
« l'ame ¹ ».

Maintenant Lancelot paraît mûr pour la grande pénitence : il peut boire jusqu'à la lie la coupe, s'abreuver de son amertume, entendre, tête basse, jusqu'au bout, le terrible réquisitoire dressé contre lui, et surtout contre son idole, par le second ermite que la Providence lui envoie. Le langage de ce dernier est autrement plus rude, infiniment plus âpre, que celui du premier. Il n'épargne pas le malheureux sombré dans l'abîme, et appelle crûment les choses par leur nom. Et pourtant, lui aussi, commence par rendre hommage aux vertus qui fleurissaient l'adolescence du héros et qui l'avaient marqué du sceau de l'élection. Appelé à de hautes destinées, il a été, hélas, perdu par la

1. VI, 84-85.

« luxure ». Ici, le prudhomme retrace, en ascète impitoyable, l'histoire, si humainement belle, des relations de Lancelot et de la reine Guenièvre, en commençant par leur première et fatale rencontre, en remontant jusqu'aux Enfances. Humble, charitable, juste et pur, Lancelot-Galaad¹ entra dans l'ordre de la chevalerie, qui est une institution divine. Ne sachant comment s'attaquer à un être aussi parfait, le démon le tenta par le piège, presque infailible, de la femme.

Laissons la parole à l'ermite lui-même qui traduit certainement la pensée de l'auteur.

« Car li premiers péres avoit par feme esté decheüs, et Sale-
 « mons, li plus sages de tous les homes terriens, et Sanses, li
 « plus fors de tous homes, et Absalon, li fiex David, qui fu li
 « plus biax hons del siecle. Et puis fist li anemis que tot cil ont
 « esté honi et decheüs... Lors entra [le diable] en la roïne Gue-
 « nievre... et l'esmut a che qu'ele te regarda volentiers tant que
 « tu demoras en son ostel le jor que tu fus fais chevaliers. Quant
 « tu veïs qu'ele te regarda si i pensas, et maintenant te feri li
 « anemis d'un de ses dars a descouvert si durement qu'il te fist
 « cancheler². Canceleder te fist il si qu'il te fist guenchir hors de
 « droite voie et entrer en chele où tu n'avoies onques esté — ce
 « fu en la voie de luxure, ce fu en voie qui gaste cors et ame si
 « merveilleusement que nus ne le puet tres bien savoir qui essaie
 « ne l'ait. Dès lors te toli li anemies la veue : car, si tost comme
 « tu eus tes iex escaufer de l'ardor de luxure, maintenant encha-
 « cas humilité et atraisis orguel... et disoies en ton cuer que tu
 « ne te devroies riens proisier ne se priseroies jamais se tu
 « n'avoies la volenté de cele que tu veoies si bele³. »

Voilà comment, par l'entremise de la femme, le démon entra dans le jeune « sergent de Jésus-Christ » et en fit à tout jamais son vassal. Le feu de luxure qui brûle dans son cœur a consumé — et souvent transformé en leurs contraires — toutes les

1. N'oublions pas que tel est le nom de baptême de Lancelot (III, 3), nom qui lui est révélé pour la première fois par son ancêtre Siméon (IV, 176) et qu'il a perdu par son péché (V, 114).

2. Notons l'image choisie par l'ermite pour le coup de foudre qui fait chanceler le héros : elle est empruntée à la phraséologie courtoise, c'est le « dard de l'Amour », qu'on retrouve à chaque page dans les romans de l'époque.

3. VI, 89-90.

blanches vertus qui l'ornaient. Les dons de Dieu étaient pourtant si riches en Lancelot qu'il en conserva tout de même assez pour accomplir « les grandes prouesses par les estraignes terres et les lointains païs dont tout le monde parole ».

Nous avons là une interprétation tout à fait nouvelle et très particulière de la vie passée, de la gloire mondaine de notre héros : ce n'est pas grâce à son amour pour la reine Guenièvre, mais malgré lui qu'il est devenu le preux des preux.

Cette interprétation, qui contredit tout ce qu'on nous avait tant de fois répété et affirmé dans le *Lancelot*, peut-elle être due à la plume qui nous traça l'inoubliable portrait du « miaudre chevalier », amant parfait au service de sa dame ? Dans tous les cas, si peu satisfaisante qu'elle nous paraisse au point de vue psychologique, l'interprétation de l'ermite s'accorde on ne peut mieux avec la tendance de plus en plus accentuée de l'auteur à transposer toutes les valeurs morales. Ce qui est certain, c'est sa fervente sympathie, pour ne pas dire son admiration, pour ce magnifique type d'humanité que tour à tour, il glorifie ou abaisse. Lancelot reste toujours à ses yeux le premier dans l'ordre naturel, tout comme Galaad est le premier dans l'ordre mystique. Et la déduction s'impose : seul un tel père a pu engendrer un tel fils !

Lancelot, flétri par son péché, ne peut suivre les trois élus du Graal, — il a perdu son droit d'élection — mais il est quand même *appelé*. Seul parmi les nombreux quêteurs, compagnons de la Table Ronde ¹, il arrive, trois fois purifié par la confession et revêtu de la haire, jusqu'au seuil du sanctuaire ; seul il contemple de loin, comme dans une transe, « les merveilles inexprimables ² ».

1. Tous les quêteurs partis en même temps que L. subissent un sort piteux, même le brillant Gauvain, traité, comme on se le rappelle, avec une extrême dureté dans la *Quête* et déjà honni lors de sa visite à Corbenic (IV, 347). Par contre, L. recueilli dément par le roi Pellès et sa fille, la mère de Galaad, y recouvre merveilleusement l'esprit, grâce au saint Graal (V, 400).

2. Voici comment la *Quête* nous raconte cette dernière visite de Lancelot repentant à Corbenic. Une voix lui ordonne de quitter la nef qui l'avait amené (cf. plus haut) devant l'entrée d'un château, gardée par deux lions, et d'avancer ; il y trouvera « une partie de ce qu'il désire tant voir ». Il pénètre dans le château et, errant à travers des salles désertes, arrive à une porte fermée, derrière laquelle on entend chanter « moult doucement ». Sur sa

Il est vrai que, après sa vision du Graal, Lancelot retourne au mal ; mais cette chute n'est pas définitive, puisqu'il se repent une seconde fois et, dans la *Mort d'Arthur*, ce crépuscule des héros, expie sa faute et meurt en odeur de sainteté. Son péché lui est donc remis, sinon parce qu'il a beaucoup aimé, tout au moins parce qu'il a beaucoup souffert. D'ailleurs, ne doit-on pas invoquer pour lui l'éternelle excuse de l'homme, sa faiblesse vis-à-vis de la tentatrice ? La femme, voilà l'ennemie !

Toute la colère, toute la haine de l'auteur de l'*Estoire del Saint Graal* et de la *Quête* se retournent contre celle qui, de tout temps, s'est montrée l'instrument trop docile de l'Esprit du Mal. Il y revient avec insistance à maintes reprises. Dans le chapitre sur la nef de Salomon, tiré, comme on le sait, de l'*Estoire*, il explique, en ces termes, l'action néfaste de la femme, source de tous nos maux :

« ... Quant Eve la pecheresse, qui la premiere feme estoit, ot
« prins conseil a l'anemi mortel, ce fu al diable, qui dès lors com-
« mencha a engingnier l'umain lignage. Et tant l'ot enorté de
« pechié mortel, ce fu de convoitise, par coi ele fu jetée del
« paradis et le fist quellier del fruit mortel ¹. »

prière, la porte s'ouvre et il voit, inondé de lumière, un autel d'argent, avec dessus le Graal couvert d'un samit vermeil. Un prêtre entouré d'anges célèbre la messe. Lancelot fait un pas en avant, mais une voix l'avertit de ne pas entrer, car il s'en repentirait. Tristement il obéit et regarde, sans plus s'approcher, se dérouler le service divin. Au moment de l'élévation, Lancelot s'imagine tout à coup que l'officiant n'aura jamais la force de soulever le calice. Oubliant la défense divine, il s'élançe et tombe foudroyé. Pendant 14 ou 24 jours (selon les manuscrits) et autant de nuits, Lancelot reste inanimé (ce nombre symbolise les années qu'il a vécues dans le péché). Revenu enfin à lui, il apprend tout ce qui vient de lui arriver et le nom du château du Graal. Sa quête est terminée, il ne reverra jamais plus le « vaisseau » sacré, il n'en connaîtra pas les mystères réservés à d'autres, plus purs. Et dépouillé de sa haire, malgré ses protestations, par les gens de Corbenic, Lancelot reviendra au pays de Logres, à la cour d'Arthur, où il retrouve l'incurable passion, qui ne le quittera qu'avec la vie de la reine.

1. VI, 151. L'insistance avec laquelle notre auteur, d'accord avec son temps, accable la première femme, Ève, ne l'empêche pas ailleurs de répartir les responsabilités avec plus d'équité. Dans l'*Estoire*, où on nous refait toute l'histoire de la chute de nos premiers ancêtres, il est dit notamment que Dieu, après la faute, appela Adam le premier : « et il fu bien raison qu'il
« en fust plus occoisonneus que sa feme, car elle estoit de si foeble complec-
« tion comme cele qui estoit prinse de la coste al homme ne mie li hons de
« li » (I, 428). Malgré cela, le poids du péché originel retombe bien plus lourdement sur la femme que sur l'homme.

Nous remontons ici jusqu'à la racine du mal universel, jusqu'au péché originel dont la hantise marque d'une empreinte ineffaçable l'Église chrétienne. C'est bien de là que vient cette espèce d'anathème qui marque au fer rouge toutes les filles d'Ève, instinctivement perverses, naturellement prédisposées à asservir l'homme aux œuvres de la chair. Convoitise, concupiscence, luxure, trois noms différents pour une seule et même chose qui peut, qui doit devenir, ou qui est, le péché mortel. Toujours et toujours le philtre magique inspirant, avec le désir, l'oubli ou le mépris de la loi, est versé par la main qui cueillit et offrit à Adam, aux jours du paradis terrestre, le fruit défendu de l'arbre de vie !

Ce thème, foncièrement misogynne, est repris, mis en liaison étroite avec le motif populaire de l'astuce féminine, si souvent exploité dans les fabliaux et développé d'une façon magistrale dans l'histoire de la nef de Salomon. Selon la tradition littéraire de l'époque, Salomon est représenté — avec tant d'autres sages de l'antiquité — comme dupe et victime de l'« engin » des femmes :

« Et chil Salemons fu si sages qu'il fu garnis de boines sciences
 « que hons mortels pooit savoir... et nonpourquant ne pot
 « durer ses grans sens encontre l'engien sa feme qu'ele ne le
 « deçut assés souvent quant ele i voloit paine mettre. Et ce ne
 « doit on mie tenir a merveille, car puis que femme veut mettre
 « s'entente et son cuer en engien nul sens d'ome mortel ne s'i
 « poroit prendre : si ne commencha pas a nos, mais a nostre
 « premier pére ¹. »

Cet aveu d'impuissance résignée met en relief toute la force redoutable de la femme. Dans une telle appréciation, si malveillante qu'elle soit à son égard, il n'y a pas de mépris pour le sexe, réputé faible et léger : on ne dédaigne pas un adversaire de cette taille, on lui fait l'honneur, tout en le maudissant, de

1. VI, 157. C'est surtout la mésaventure tragique d'Hippocrate, longuement racontée dans l'*Estoire*, qui illustre, dans notre roman, la redoutable puissance de ce sexe. Se rappeler encore l'« enserrement » de Merlin par Niniane (la dame du Lac) au début du *Lancelot* propre. Cependant, il faut remarquer, qu'ici comme ailleurs (voir le lai d'Aristote), le sage n'est engigné » que parce qu'il se laisse trop facilement prendre au piège de sa propre concupiscence. La vraie morale de toutes ces histoires devrait donc être celle-ci : tous les hommes, même les plus sages — ou réputés tels — sont faibles devant la tentation.

compter avec lui ! Tel est en effet le sentiment profond du roi Salomon. Au-dessus de sa mâle et inconsolable douleur, plane une angoisse, pour ainsi dire métaphysique. L'une s'exhale en cette plainte :

« J'ai avironé le monde et alé parmi en tel maniere comme
« sens d'omme mortels le poroit encherquier, ne onques en cele
« circuite ne poi trover une boine feme ¹. » L'autre, fruit d'une
longue et solitaire méditation, se résume en cette question trou-
blante : « pourquoi feme faisoit si volentiers corous ² a home ? »
Et le mari trompé, le sage déçu, en vient à blasphémer contre
la compagne que Dieu a donnée à l'homme, disant que « feme
n'estoit pas cose espiriteus, mès drois anemis ³ ». A cause d'elle
les descendants d'Adam mangent encore leur pain trempé de
larmes !

Et voici que tout à coup une réponse imprévue, jaillissant
comme un rayon de lumière au milieu des ténèbres, se fait
entendre :

« Salemon, Salemon, se de feme vint tristece a home ne t'en
« esmerveille, car une feme sera encore, dont il venra a home
« grignor joie C. tans que ceste tristece n'est, et cele feme nestra
« de ton lignage sans doute ⁴. »

La voix du Saint-Esprit parle à Salomon dans la nuit noire, et
ces paroles n'apportent pas seulement un soulagement à sa
peine, mais contiennent aussi une promesse au genre humain, et
un espoir de rédemption pour la femme. C'est la première
Annonciation.

En attendant que se réalise cette espérance, nous voyons
apparaître devant nous, comme frappée en une médaille de
bronze, la vivante réincarnation d'Ève la pécheresse, la belle
épouse perfide et, quand même, tant aimée du grand roi. Sur
elle se concentrent tous les dons que la nature a généreusement
répandus sur ses filles. Malgré la répugnance qu'inspire à notre
auteur sa perversité, il l'appelle « viseuse » (voyante) et nous
montre que, sans sa rare subtilité, cette fois employée pour le
bien, jamais la nef de Salomon n'aurait vu le jour.

1. VI, 157.

2. Chagrin, tristesse.

3. I, 131, l. 24.

4. VI, 157; cf. I, 132.

En vain le grand sage auquel le Saint-Esprit a révélé la venue de la Vierge, mère du Sauveur, et celle du second rédempteur, tous deux appartenant à son lignage, en vain cherche-t-il le moyen de communiquer avec son dernier descendant. Heureusement sa femme est là : bien qu'infidèle, elle est attachée à la gloire de son royal époux, et, nous dit l'auteur, non sans quelque dépit, elle « l'aimoit assez ¹ ». Attentive à épier les ombres qui passent sur le front de Salomon, elle a deviné, avec la sûre intuition féminine, qu'il « songeoit à une chose dont il ne pouvoit venir à chef ». Trop fine pour l'interroger directement, elle guette le moment « qu'il estoit bien de lui » et le prie alors de lui accorder ce qu'elle demandera. Salomon, sans défiance, y consent et sa femme l'amène ainsi à lui livrer son secret tourment. Il le fait d'ailleurs assez volontiers, en se disant à lui-même que « se cuers mortels poroit metre conseil en ceste affaire, ele « li metroit, car il l'avoit trovée de si grant engin qu'il peüst « penser ». Et sa confiance se trouve pleinement justifiée.

Non seulement la reine suggère à son époux l'idée de bâtir un navire d'un bois qui puisse durer plus de deux mille ans, elle préside en personne, et dans tous les détails, à son exécution. C'est elle qui fait placer dans la nef, bâtie par les meilleurs charpentiers du royaume, un lit magnifique destiné au bon chevalier, et dépose sur ce lit, avec la couronne et l'épée de David, les trois « fuseaux », blanc, vert, rouge, coupés dans l'arbre de Vie « que notre première mère planta ». Les légendes qui s'attachent à ces fuseaux dans l'*Estoire* gravitent autour d'Ève. On nous y raconte comment, en cueillant le fruit défendu, elle l'arracha avec un « rainceau », ensuite comment, expulsée du Paradis, Ève l'emporta en souvenir de sa « grande perte », et l'auteur dit expressément : « car là où la feme le portoit senefioit il que por feme estoit vie perdue et por feme seroit restorée. »

Planté en terre, ce rameau devint un arbre blanc comme neige, signe de la pureté d'Ève encore vierge. Le jour où, sur l'ordre de Dieu, Adam « connut sa femme », l'arbre devint vert, et, désormais, porta le nom d'Arbre de Vie, « car plus i a de vie que de mort ». Sous cet arbre, qui se couvrit de fleurs et de fruits, fut conçu Abel, mais, sous lui également, fut commis le premier

1. Assez, entendez *beaucoup* en vieux français.

meurtre sur terre, celui d'Abel par son frère Caïn, préfiguration de la mort de Notre-Seigneur, trahi par Judas. Alors — une dernière fois — l'arbre changea de couleur et devint rouge en « remembrance du sanc qui estoit espendus », mais continua à croître et à embellir, sans que personne, jusqu'au règne de Salomon, eut osé y toucher. Les charpentiers auxquels la femme du roi commande d'en couper trois fuseaux se refusent d'abord à le faire : sous menace de mort, ils obéissent, mais avec une extrême répugnance ; et pendant que les charpentiers taillent dans l'arbre de vie, des gouttes de sang vermeil en sortent... Ainsi celle qui incarne Ève renoue la chaîne séculaire : depuis la première pécheresse jusqu'à la double Ève nouvelle qui doit « restaurer l'héritage perdu », l'œuvre de vie et de mort continue et l'espérance refleurit toujours.

De même une signification profondément symbolique s'attache à l'épée de David par laquelle doivent être mis à fin les derniers enchantements de Bretagne. Sur le conseil de la femme de Salomon, l'épée est retirée du Temple, ornée et ciselée selon ses indications précises¹. De ses propres mains elle noue à la poignée précieuse des « renges » (attaches) d'étoupe, « trop foibles pour la soutenir ». Elle sait ce qu'elle fait ou, du moins, elle le pressent. A la surprise indignée que manifeste Salomon devant cette « vile matière », elle répond par ces paroles pathétiques en même temps que prophétiques :

« Ja à vostre tans n'i aura autres, mais encore, se Dieu plaist,
 « venra une eure que une damoisele le cangera et i metera por
 « cestes renes autres, si beles et si riches que ce sera mer-
 « veilles a veoir. Si poés en ceste espée connoistre la samblance
 « de n. femes dont je vous ai oï parler. Car tout ausi come la
 « virge qui est a venir, si com vous me dites, doit amender de
 « ce que nostre premiere meire mesfist, tout ausi amendera ceste

1. Voici ce qu'elle recommande à Salomon : « Vous qui connoissiez les
 « forces des herbes et les vertus des pieres... faites .i. poin de pieres pre-
 « cieuses si soutilment [jointes] qu'il n'ait après vous regart d'omme ter-
 « rien qui puist connoistre l'une de l'autre, ains quide che chascuns qui le
 « verra que ce soit une misme piere ; après i faites une enheudure si mer-
 « veilleuse que nule ne soit si vertueuse ne si riche, et après i faitesle feure
 « si merveilleux en son endroit come l'espée sera endroit soi ; et quant vous
 « aurés toutes ces choses faites, si i meterei les renges teiles comme il me
 « plaira » (I, 133). Cf. VI, 159.

« pucele ce que je aurai mesfait en ceste espée, car ele i metera
 « autres renges beles et riches, et seront faites de la cose qu'ele
 « miex amera soîr soi¹. »

Rien de plus frappant que la comparaison faite avec tant de finesse — et d'humilité — par la reine, entre elle-même, créature de chair aux appétits sensuels, symbolisés par les renges d'étoupe, et la vierge inconnue dont elle prédit l'apparition et qui seule aura le droit de remplacer ces renges par d'autres vraiment dignes de l'épée rédemptrice ! Salomon s'étonne de cette prescience de l'avenir.

Le nef une fois achevée et mise en mer, le roi félicite et loue sa femme d'avoir accompli une œuvre si « merveilleuse », dont la signification dépasse l'entendement du monde entier ; mais il se demande, inquiet, comment son dernier descendant pourra connaître toutes ces choses et avoir un message de lui ? A quoi sa femme répond avec assurance : « Or le laissiés ensi, car vous orrez par tans autres noveles, si comme je quit. »

En effet, la nuit suivante, pendant que Salomon repose dans un pavillon au bord de la mer, il voit un homme, entouré d'anges, monter sur la nef et l'arroser avec ce qu'un ange lui apportait dans un « vaisscel » d'argent, en disant : « Ceste nef est senefiance de ma novele maison. » Ensuite, après avoir tracé des caractères sur l'épée de David et sur le bord de la nef, le divin visiteur disparaît. A son réveil, Salomon lit avec stupeur cette inscription : « O tu, hons qui dedens moi veus entrer, garde que
 • « tu n'i entres se tu n'és plains de foi. Car il n'a en moi se Foi
 « non et Creance... » Devant cet avertissement le roi recule, saisi de crainte, et voilà que la nef s'ébranle et « s'en ala si grant oire qu'il en ot perdu la veüe en poi d'eure ». Et une voix descend du ciel qui lui dit : « Salemons, tes desiriers est acomplis, car li
 « chevaliers qui sera de ton lignage entrera en cele neif et aura
 « cele espée que tu li as apareillie, et saura verité de toi². »

1. I, 134.

2. I, 136. La manière dont sont rapportés ces détails n'est pas tout à fait la même dans l'*Estoire* (I, 132-136) et dans la *Quête* (VI, 160-161). Il nous semble sans grand intérêt de relever ces légères divergences, exception faite d'une seule : dans l'*Estoire*, Salomon place dans la nef un « bref » où il met en garde le dernier descendant de sa race contre l'« engin des femmes ». La *Quête* n'en parle pas. Sans doute que l'auteur aura compris l'inutilité d'un avertissement de ce genre à l'adresse de Galaad (I, 146).

Heureux de cette promesse, Salomon fit savoir partout « comment sa femme avoit mené à chef ce où il ne savoit metre conseil ».

La nef de Salomon, qui joue un rôle si important dans les deux romans du Graal, est, ainsi qu'on nous l'explique dans l'*Estoire*, l'allégorie de l'Église : le lit sur lequel doit reposer un jour le bon chevalier, c'est l'autel du sacrifice eucharistique et c'est aussi la Croix du Calvaire. Mais que signifie l'épée de David posée avec sa couronne, l'une au pied et l'autre au chevet du lit? Nulle part on ne nous le dit, nous laissant libres de chercher et de trouver par nous-mêmes. Il semble qu'il faille voir dans cette arme sainte « la chose du monde que Galaad prise le plus après le graal », l'emblème de notre espérance, l'espoir, avec le souvenir du péché originel (les rengaes d'étoupes), de la rédemption du genre humain, rédemption qui doit commencer par celle de la femme. Cet espoir court en fil d'or à travers toute l'œuvre. Bien que le nom de Marie soit rarement prononcé, il y répand son parfum... Les fleurs de beauté terrestre, de prouesse et de courtoisie sont vite flétries; seule la fleur de sa virginité ne se fane jamais¹. Elle est la rose du rosier mystique², immaculée après comme avant la naissance du Seigneur, son fils. Des deux aspects de sa personne sacrée, — virginité, maternité — notre auteur a surtout exalté le premier. S'inspirant du modèle divin, mais le transposant, sous l'influence de son temps, il a conçu, en une vision audacieuse, la figure idéale de sa vierge rédemptrice.

De même que Galaad est un second Christ, le Christ-chevalier, la sœur de Perceval, fille de roi et de reine, est une réincarnation de la Vierge Marie.

Autour de son image rayonnante flotte un peu d'ombre et de mystère. D'où vient-elle, quel est son nom, comment sait-elle les choses qu'elle révèle aux élus eux-mêmes? Tout cela nous l'ignorons; mais son apparition sur la scène du roman marque l'avènement des merveilles, le début réel de la quête. Car c'est elle qui vient un soir chercher Galaad dans un ermitage près de

1. I, 146.

2. I, 223. Ce buisson de roses symbolisant Marie est issu, nous dit l'*Estoire*, d'un lys « qui signifie notre première mère ». Partout nous voyons donc le même parallélisme, la même antithèse : Ève et Marie.

Corbenic et l'invite à la suivre, en lui promettant « la plus haute « aventure que chevalier veüst onques ». Avec empressement il obéit, en lui disant : « Bele suer or alés ou il vous plaist et je « vous sievrai en quel lieu que vous irés. » Ils chevauchent toute la nuit, puis toute la journée suivante, sans manger ni boire, et, après vêpres, arrivent à un riche château « qui seoit en une vallée », entouré de grands murs et de profonds fossés. Les habitants du château saluent avec joie la demoiselle « come cele qui estoit leur dame », et elle leur dit de faire fête au chevalier « car il est li plus preudons qui onques portast armes ». Là tous deux se réconfortent et se reposent, mais, après le premier sommeil, la jeune fille fait réveiller et appareiller Galaad, toujours sans se faire connaître de lui : ils doivent quitter le château pour aller ensemble où, elle ne le dit pas. Avant de monter sur son palefroi, la demoiselle apporte du château un coffret « trop bel et trop riche » qu'elle place soigneusement devant elle. De nouveau ils se mettent en route et, après avoir erré longtemps, arrivent enfin au bord de la mer, où ils voient une nef blanche. Sur cette nef, Galaad retrouve ses fidèles compagnons, Perceval et Bohort, qui ont déjà subi mainte épreuve et mainte tentation avant d'être réunis¹. Les trois chevaliers se racontent leurs aventures, et Galaad avoue que sans la demoiselle inconnue il ne serait jamais parvenu jusque là. Mais le rôle de la jeune fille n'est nullement un rôle passif, comme celui de Kundrie dans le *Perzifal* germanique : elle ne se borne pas à être le premier guide du héros prédestiné et de ses compagnons, elle est l'intermédiaire entre les deux plans sur lesquels se meut l'action de la *Quête*, le plan mystique et le plan terrestre. Lorsque, arrivés dans une île déserte, tous les quatre voient tout à coup surgir derrière une roche le vaisseau fantôme, notre héroïne découvre son incognito ; elle révèle à Perceval, afin qu'il croie

1. Rappelons comment les deux héros arrivèrent sur cette nef. C'est d'abord à Perceval qu'elle est envoyée, toute couverte de blanc samit, avec le saint prudhomme « en semblance de prestre » qui le réconforte et le soutient au milieu de ses épreuves. Ensuite, quand il a gagné le bon combat, une voix lui ordonne de monter sur la nef et lui promet qu'il rencontrera un jour Galaad et Bohort. Ce dernier est à son tour tenté par le diable, mais lui non plus ne succombe pas à la tentation. Une voix se fait entendre à Bohort pour l'inviter à quitter secrètement l'abbaye où il passait la nuit et à se diriger vers la mer : du rivage il voit la nef blanche qui l'attend, il y monte et y trouve Perceval.

mieux ses paroles, qu'elle est sa sœur, fille de roi, et l'avertit gravement que s'il n'a pas la foi la plus parfaite en Jésus-Christ, il ne devra jamais poser le pied sur cette nef, qui « est si haute chose que nus entechiés de malice n'i puet durer sans peril ». Galaad y entre le premier en se signant, les autres le suivent. Maintenant ils parcourent et admirent ce navire, où les attend l'aventure « pourquoi Nostre Sires nous a mis ensemble ». Celle qui est la gardienne des secrets millénaires de la nef de Salomon leur en raconte l'histoire, ainsi que les diverses prophéties qui s'y rattachent et qui se sont en partie déjà réalisées au cours des siècles. La plus grande d'entre elles va s'accomplir dans un instant. Devant le lit, Galaad, dernier descendant du roi Salomon, saisit la poignée de l'épée de David, à moitié sortie du fourreau, et qui porte en lettres d'or et d'argent l'inscription suivante :

« Cil qui me portera doit estre plus preus que nus autres, se
 « il me porte saintement, comme il me doit porter, car je ne doi
 « entrer en lieu ou il ait ordure ne pechié et qui me metra pre-
 « miers s'en repentira. Mais s'il me garde netement il pora aler
 « partout seürement ; car li cors a qui costé je pendrai ne puet
 « estre honnis en place tant comme il soit chains des renges a
 « coi jou pendrai ; ne ja nus ne soit si hardis que ces renges
 « qui ci sont oste por riens, car il n'est mie otroiét a home qui
 « ore soit neis, ne qui a venir soit : car eles ne doivent pas
 « estre ostées se par main de feme non, et fille de roi et de reïne.
 « Si en fera tel eschange qu'ele i metera uns autres de la riens
 « desus li qu'ele plus amera, et si les i metra en lieu de cestes.
 « Et si covient que la damoisele soit tous les jors de sa vie
 « pucele en volenté et en oevre. Et cele damoisele apelera ceste
 « espée par son droit non et moi par le mien, ne ja devant
 « chou ne sera nus qui par mon droit non me sache noumer¹... »

Anxieux, Galaad et ses compagnons se demandent où aller chercher la fille de roi et de reine qui doit changer les renges de l'épée de David ? Alors la sœur de Perceval intervient : sortant du coffret précieux qu'elle portait tout le temps sur elle des renges de toute beauté faites avec ses cheveux, entremêlés de fils d'or, elle déclare : « Beau signor, veés ci les renges qui i doivent

1. VI, 147-148.

« estre, et saciés que je les fis de la riens el monde que je plus
 « amoie, ce fu de mes chevels, et se je les avoie chiers ce n'ere
 « mie merveille : car le jor de la Pentecouste que vous fustes
 « fais chevalier avoie je le plus biau chief que feme el monde eüst.
 « Mais si tost comme je soi que ceste aventure m'estoit appareillie
 « et k'il me convenoit furnir de mes caviaus, si me fist tondre
 « esraument et en fist ces renges teles comme vous les poét
 « veoir ¹. »

Et elle vient à l'épée : à la place des antiques renges d'étoupe attachées par celle qui incarnait l'Ève pécheresse, la vierge sans tache met les siennes faites avec « la chose au monde qu'elle aimoit le mieux », ses cheveux, parure royale de la femme, les fixant à la poignée avec deux boucles en or. Ce geste, profondément symbolique, est aussi en quelque sorte un geste rituel : en renonçant spontanément à ce qui lui fut le plus cher dans sa jeune beauté, notre héroïne renonce en même temps aux joies et aux douceurs du siècle, elle se retire de lui pour se vouer au service d'une cause divine ². Le représentant de cette cause étant Galaad, la sœur de Perceval doit l'adouber elle-même, le sacrer chevalier de Dieu. Si lui seul peut tirer du fourreau l'épée de son ancêtre, elle seule peut lui donner son vrai nom : « Épés aux étranges renges. » Après quoi de ses propres mains elle la ceint à Galaad, en s'écriant avec exaltation :

« Ore ne men chaut il mais quant je mure, car je me tieng a
 « la plus boineürée pucele del monde que j'ai fait le plus preu-
 « dome del siecle chevalier : car bien saciés que vous ne l'esties
 « mie a droit quant vous n'estiés garnis de ceste espée ki por vos
 « fu aportée en cest pais si merveilleusement. »

Et Galaad de lui répondre avec la même ferveur : « Damoisele,
 « vous en avés tant fait que je sui vostre chevaliers tous jors
 « mais ³. »

1. VI, 162.

2. Impossible de ne pas penser à une prise de voile, cérémonie où le premier geste est aussi de couper les cheveux de celle qui prononce ses vœux. Chez Malory, qui suit de près notre texte, la sœur de Perceval dit à propos du sacrifice de ses cheveux : « whiche I loved wel while I was a woman of the world. » Tennyson, s'inspirant du compilateur anglais du xv^e siècle, achève l'évolution : il fait d'elle une nonne (*Idylls of the King, the Holy Grail*). Sur la sœur de Perceval dans la littérature du Graal, voy. L.-G. Weston, *Sir Perceval*, vol. II, chap. v.

3. VI, p. 163.

Comment ne pas se rappeler une scène analogue dans la première partie du roman, celle où le jeune Lancelot, adoubé par le roi Arthur, demande à la reine Guenièvre d'être son chevalier et ne veut recevoir que d'elle seule son épée de chevalier¹. Quel contraste saisissant entre ces deux scènes ! L'une marque le prélude d'une passion toute humaine, la passion de deux cœurs trop faibles, l'autre scelle à jamais l'union spirituelle entre deux êtres vierges, accomplissant de concert une œuvre de rédemption ; et le lien mystique qui les unit ne sera pas même rompu dans la mort, puisqu'ils reposeront ensemble, côte à côte, dans la Jérusalem céleste.

Pour la blanche dame de Galaad, le terme de son court pèlerinage terrestre approche déjà. Sa mission une fois remplie, il ne lui reste plus qu'à disparaître, mais à disparaître en sainteté, couronnant sa vie si belle par une mort héroïque. En apparence cette mort est due à un cruel hasard, en réalité elle est parfaitement consciente, en harmonie avec sa nature, toute de pureté, de renoncement et de noblesse. C'est mieux qu'un sacrifice, c'est une offrande. Voici comment l'aventure nous est racontée dans la *Quête*. Les trois compagnons et la demoiselle arrivent devant un château dont la dame est atteinte de lèpre. Un sage ayant déclaré qu'elle pourrait être guérie par le sang d'une pucelle, fille de roi et de reine², la châtelaine oblige ses vassaux à exiger de chaque passante se trouvant dans les conditions requises une écuelle de son sang. Douze princesses sont déjà tombées victimes de cette sinistre coutume³, lorsque se présentent devant le château

1. Lancelot : « Dame se vous plaisoit je me tendroie en quelque lieu que jou alaisse à vostre chevalier.

Guenièvre : « Chertes che voel je moult bien. »

Lancelot : « Dame, des ore men irai a vostre congié. »

Guenièvre : « Adieu biax dous amis. »

Lancelot (entre ses dents) : « Grant merchis, dame, quant il vous plaist que je le soie ». — Tant le lieve la roïne par le main sus et il est moult a aise quant il sent à sa main touchier la soie toute nue » (III, 131).

2. Cette croyance, fort répandue au Moyen Age, paraît se rattacher à la foi en la vertu miraculeuse de la virginité, foi que partageait l'antiquité païenne, elle aussi. Une de ses expressions littéraires les plus célèbres se trouve dans le poème de Harmann von Aue, *Der arme Heinrich*, composé à l'extrême fin du XII^e siècle. Voy. Paul Piper, *Höfische Epik*, t. II, p. 85.

3. Par la suite, les trois compagnons visitent les tombes de ces vierges, toutes filles de roi et de reine, qui ont péri inutilement sans apporter la guérison à la lépreuse.

Galaad, Bohort et Perceval avec sa sœur. Aussitôt un chevalier saisit par le frein le palefroi de la jeune fille et exige qu'elle se soumette à la coutume, sans en expliquer la cause. En vain Perceval déclare-t-il que « les pucelles sont franches de toutes coutumes », en vain Galaad proteste-t-il contre la vilenie de celle-ci : force leur est de tirer leurs armes et de défendre la demoiselle contre dix assaillants à la fois. A cette occasion, Galaad se sert avec succès de l'« Épée aux étranges renges », et la bataille dure, acharnée, jusqu'à la tombée de la nuit. A l'instigation d'un vieux prudhomme une trêve est décidée et tout le monde rentre pour passer la nuit dans le château. Seulement après que le souper a été servi, un des chevaliers expose aux hôtes invités l'origine de la coutume, s'en remettant à eux de la décision à prendre. Dès que la sœur de Perceval apprend la vérité, elle appelle les trois compagnons et leur demande leur avis : « Signor, ceste dame est malade et je la puis garir se je « voeil, et se je [ne] voeil ele n'en puet escaper sans mort. Or « me dites que je ferai. » Et Galaad de lui répondre : « ... Se « vos le faites, a ce que vous estes vaine et tenre, vos n'en poés « escaper sans mort. »

Elle réplique : « Par foi, se je moroie por sa garison ce seroit « honors a moi et a tot mon parenté, et je le doi bien faire, partie « por vous et partie por aus : car se vous rassamblés les uns as « autres, il ne puet remanoir sans grant perte grignor que de « ma mort. Et por ce en ferai a lor volenté. Si vous proi por « Dieu que vous le m'otroiés ¹. »

Devant cette décision, annoncée avec une si digne simplicité, mais irrévocable, il n'y a qu'à s'incliner : « et il si font moult doucement. » Sans tarder, la jeune fille annonce aux gens du château sa soumission volontaire ; ils l'en remercient vivement et font fête à toute la compagnie. Le lendemain, après la messe, la sœur de Perceval fait venir la dame qui par son sang « doit avoir garison » et dont la figure, complètement abîmée par le mal, était affreuse à voir. Durement elle rappelle à la demoiselle sa promesse ; celle-ci lui dit qu'elle l'accomplirait « mout volontiers » et s'offre à l'épreuve.

A peine le sang de la vierge royale a-t-il coulé dans le plat

1. VI, 170.

d'argent qu'il remplit tout entier, qu'elle se sent défaillir, se signe et dit d'une voix faible à la lépreuse : « Dame, je suis à la mort venue por la vostre garison; por Dieu, proiés por m'ame... », puis tombe sans connaissance... Revenue à elle dans les bras de ses amis, la mourante adresse ses suprêmes recommandations à son frère :

« Biaux frères Perceval, je me mur por la garison de ceste
 « dame. Si vous pri que vous mon cors ne faciés enfouir en cest
 « pais, mais quant je serai desviée, metés moi en une nachele
 « al plus prochain port que vous troverés, dechi si m'en irai si
 « comme aventure me menra. Si vous di que ja si tost ne ven-
 « rois a la cort de Sarras ou vous irois après le saint Graal
 « que vous ne me troverois arrivée desous la tor. Si vous pri
 « que vous m'enterrés el palais espiritel. Et savés vous por-
 « quoi je le vous requier? por ce que Galaad i gerra et vos
 « avoec lui ¹. »

Enfin, après avoir invité les trois élus du graal à se séparer tout de suite jusqu'au jour où ils se trouveront réunis de nouveau chez le roi mehaigné, « car ensi le veut li haus metre », la sœur de Perceval reçoit dévotement les sacrements et exhale son dernier soupir. O miracle! dès que la lépreuse a été lavée avec le sang de la sainte pucelle, son corps, tombant en pourriture, reflurit plus beau que jamais ².

Quel est le sens caché de cet étrange épisode? Cette lèpre ne peut être autre chose que la souillure du péché qui depuis Ève flétrit la femme, un symbole de la faute première rachetée par le sang, versé en holocauste, de la vierge expiatrice. Son martyre est consommé, mais il semble qu'une force mystérieuse émane de cette créature angélique, l'entourant comme d'un halo de lumière et opérant des prodiges visibles et invisibles.

1. VI, 171.

2. On peut se demander pourquoi notre héroïne réussit mieux que les douze vierges, filles de roi et de reine comme elle, et qui avaient versé leur sang en vain? La réponse nous semble tout indiquée dans ce fait que seul son sacrifice à elle a été un sacrifice volontaire. Cette expiation est acceptée, puisque le miracle s'est produit, seulement il fallait, pour satisfaire au sentiment de justice, que les coupables fussent punis. En effet, le châtement ne se laisse pas attendre : à peine les trois compagnons ont-ils quitté le château maudit qu'une terrible tempête s'abat sur lui et le détruit avec tous ses habitants. Et une voix annonce à Perceval et à Galaad visitant ses ruines : « C'est la vengeance céfeste du « sang des bonnes pucelles répandu pour une déloyale pecheresse! »

Le corps de la défunte est embaumé « comme si ce fut corps d'empereur » par les soins pieux de ceux qui la pleurent et, selon ses vœux, il est couché sur un lit, recouvert d'un drap de soie, puis déposé dans une nacelle qui prend la mer.

Vers quel but ira-t-elle voguer avant d'atteindre son port lointain, Sarras ? La main de la Providence la conduit dans des eaux sombres et profondes, à l'endroit et à l'heure même où un pêcheur repentant, enfin touché par la grâce, n'attend son salut que de Dieu :

Lancelot est seul dans la forêt déserte, devant l' « aigue marquoise » qui coule entre deux énormes rochers ! Et voilà qu'un cavalier noir, sortant brusquement de l'onde, vient lui tuer son destrier d'un coup de glaive (lance), puis disparaît... Que peut faire le chevalier ainsi abandonné à son sort ? Prier. Sans perdre un instant confiance, il fait une oraison, se couche désarmé sur la terre nue « et s'endormit en tel maniere que ses cuers pensoit plus a nostre signor que as terriennes choses ». En son sommeil, Lancelot entend une voix lui commander : « Lève-toi, prends tes armes et entre dans la première nef que tu verras ! » Tout à coup, en pleine nuit, une grande clarté paraît ; ébloui, le chevalier voit s'approcher du rivage une nef — messagère divine — sans voile ni aviron. Des odeurs exquisés flottent autour d'elle, et dès que Lancelot a posé le pied dessus, il se sent pénétré d'une joie indicible « car ore a li, ce li est avis, ce dont il fu onques plus desiraus en sa vie ». Il ne sait plus s'il est sur terre ou au paradis. Au matin Lancelot, que la nef emporte au loin, aperçoit le corps bienheureux de la vierge martyre : elle repose sur son lit mortuaire, le visage découvert, avec sur sa tête le « bref » que son frère y avait placé « afin que celui qui la trouverait en étrange terre connaisse la vérité de son être et qu'il l'honore ainsi qu'elle le mérite, car jamais pucelle n'a fait ce que celle-ci a fait². »

1. Avant d'arriver là, L. a pris part à un tournoi où il a été battu. Humilié, stupéfait, il se lamente. Une recluse lui reproche d'avoir cédé au découragement ; désormais sa foi doit être ferme.

2. Cette mise en scène (VI, 175) ne rappelle-t-elle pas d'une manière frappante une autre nacelle avec une autre jeune fille, également couchée sur un lit magnifique, dormant son dernier sommeil, tenant dans ses mains le « bref qui révèle au monde l'aventure douloureuse de sa vie » ? Nous voulons parler de la demoiselle d'Escalot, « venue à sa fin por loialment amer »,

Par ce message Lancelot apprend que cette demoiselle, sœur de Perceval le Gallois, fut toujours « vierge en volonté et en œuvre », qu'elle changea les renges de l'Épée aux étranges renges, tirée du fourreau et portée aujourd'hui par Galaad, fils de Lancelot, et « toute la manière de sa vie et de sa mort ». Ces révélations le comblent de joie et exaltent en lui le désir de revoir son glorieux fils.

Pendant plus d'un mois Lancelot navigue seul avec la jeune morte, toujours en prières, sans boire ni manger, soutenu par la nourriture spirituelle que lui envoie le Saint Esprit. Dès le début de ce voyage surnaturel, il est averti que la bénédiction céleste est sur lui. Un vieil ermite, qui le voit passer devant son rocher solitaire, l'interpelle, lui demande son nom et comment il a pu venir sur cette nef. Émerveillé de l'histoire que Lancelot lui conte, le prudhomme le plaint et lui reproche d'avoir, par son péché, manqué la plus haute aventure du siècle. Non, il ne peut être l'égal des trois chevaliers parfaits, mais Dieu lui a quand même témoigné son infinie miséricorde, en lui donnant « la compagnie de si sainte pucele et de si haute ». Il doit veiller maintenant à ce que sa chasteté à lui s'accorde avec sa virginité à elle ; alors seulement pourra-t-il être admis « dans la maison qu'il désire tant voir », c'est-à-dire dans le château du Graal ¹. Ainsi en sera-t-il. La présence de ce corps presque immatériel, pur comme un lys, a le don d'apaiser l'âme de cet homme, trop longtemps battue par les tempêtes de la passion. Telle est sa victoire posthume, son dernier et bienfaisant miracle : après la rédemption d'Ève la pécheresse, la purification d'Adam-Lancelot. Grâce à cette blanche colombe qui intercède pour lui là-haut, il est devenu digne de voir — au moins une fois encore — son fils, élu entre tous. Cette rencontre providentielle, si ardemment souhaitée par le père, a également pour théâtre la nef trois fois bénie. Un soir qu'elle s'approchait d'un rivage désert, un chevalier armé sort de la forêt ; il descend de son cheval, se signe et saute dans la nef : c'est Galaad. Les deux héros se font connaître

dont l'histoire touchante nous est racontée dans la *Mort d'Arthur*. Il nous paraît évident que l'auteur de la *Mort d'Arthur*, en décrivant cette nef venue toute seule à la cour d'Arthur pour porter plainte contre Lancelot, avait dans l'esprit le souvenir de celle qui emportait en haute mer le corps de la sœur de Perceval. Voy. aussi Douglas Bruce, *Mort Artu*, notes, p. 279.

1. L'ermite annonce aussi à Lancelot qu'il retrouvera bientôt son fils.

l'un à l'autre et passent ensemble plus d'une demi-année, servant journellement le Créateur, jusqu'au jour où, sur l'ordre du « haut maître », Galaad est rappelé à terre pour achever les aventures du royaume de Logres. Une voix leur annonçant qu'ils ne se reverront plus ici-bas, le père et le fils se disent un dernier adieu¹ en face de la vierge qui les contemple avec les yeux de l'esprit.

Lancelot reste de nouveau seul en sa garde. A présent qu'il est absous par le repentir et la pénitence, régénéré par l'abstinence et la prière, sanctifié enfin au contact rédempteur de Galaad, elle l'amène au terme de sa quête, devant le château du Graal². Et puis la nef s'éloigne de Corbenic, sa mission purificatrice achevée... Longtemps encore elle sera bercée par les flots et les vents, mais, à l'heure dite, à l'heure où la sainte relique, portée par les trois élus sur la nef de Salomon, s'approchera de Sarras, la terre promise, elle viendra, fidèle à sa parole, au rendez-vous suprême. Là, au Palais Spirituel, premier et dernier asile du saint Graal, où Josephé, fils de Joseph d'Armathie, fut sacré évêque par Christ lui-même, la Vierge rédemptrice reposera dans la paix du Seigneur, entre son frère Perceval et son ami, son chevalier, son époux mystique, Galaad³.

*
* *

Si l'on compare cette apothéose finale de la femme, véritable « Couronnement de la Vierge », avec la dure réprobation du sexe formulée tant de fois avec emphase au cours des deux romans du Graal, on mesure d'un coup d'œil l'étendue du chemin parcouru. Cette courbe ascendante correspond, semble-t-il, dans la pensée de l'auteur, à une évolution idéale de l'humanité féminine. D'une part nous voyons la femme à l'état naturel, ou plutôt la femme déjà

1. VI, 478.

2. Voir plus haut, p. 425, note 2.

3. Il est tout à fait significatif, à notre avis, que la sœur de Perceval remplace ici Bohort, se substitue en quelque sorte à ce dernier membre de la triade élue. Après la fin édifiante de ses compagnons, Bohort rentre dans le siècle, revient à la cour d'Arthur pour lui apprendre les merveilleuses aventures du Graal. Seuls demeurent à Sarras, unis dans la mort, les trois êtres vierges, également purs, diversement parfaits : deux hommes et une femme.

pervertie par la force corruptrice du mal, par la concupiscence, la pécheresse et la tentatrice, réunies en la seule personne de notre première mère. Les incarnations successives d'Ève dans la *Quête* sont : d'abord la reine Guenièvre, la tentatrice, symbole vivant de luxure, mais relégué dans l'ombre ; puis, au premier plan, en pleine lumière, la femme de Salomon, cette expression synthétique de la puissance féminine, de la richesse de ses dons naturels, dont les plus brillants sont la subtilité d'esprit et l'imagination, le plus merveilleux, l'intuition quasi divinatrice. Mais à quoi lui servent tous ces dons, tous ces trésors, quand son âme, enfermée dans la prison charnelle, ne peut s'évader, prendre son essor vers le Bien ? Esclave et victime du péché dont elle est issue, cette reine, à la fois orgueilleuse et humble, en attachant à l'épée de David les « renges » d'étoupe, emblème de sa faiblesse et de sa honte, exprime hautement son espoir en une rédemption nécessaire. Car non seulement la compagne de l'homme, créée comme lui par le souffle de Dieu et à son image, ne peut rester en dehors de l'œuvre du salut, mais elle doit faire reflourir elle-même la vie flétrie par sa faute : Ève déchue doit renaître. Ainsi la femme de Salomon devient, par l'effet de sa volonté intelligente, par sa foi surtout en un avenir meilleur, le trait d'union entre l'Ancienne et la Nouvelle Loi, entre Ève et Marie.

Celle à qui échoit dans notre roman l'honneur insigne d'effacer — une seconde fois après Marie — la tache ancestrale, la sœur de Perceval, l'amie de Galaad le Rédempteur, c'est la femme à l'état de grâce. Elle est première dans l'ordre mystique, tout comme l'autre est première dans l'ordre naturel. Victorieuse dans la vie par la vertu de sa virginité, elle brise sans effort la gangue où était enfermée l'âme immortelle de la femme, libérant par ce geste toutes les possibilités latentes qui sommeillaient en cette âme. Triomphante dans la mort par la vertu du sacrifice, la palme du martyr à la main, elle ouvre toutes grandes ses ailes et monte, pure entre les pures, jusqu'au séjour des bienheureux qui chantent la gloire de la Reine des cieux :

*Ave virgo virginum,
ave lumen luminum,
ave stella praevia !*

nul ny entvast sil nestoit fermement rual
 en thūoist Commēt galaad et ses deus cō
 ractiōns miret a fin la queste du saint



graal et emporterent auerques eus la
 table d'argent ou estoit le s^t graal dessus

Quant Hz sont venus dedans si regar
 tent sine lelt Et voient aussi la
 table d'argent quils auoient lusse thes
 lezoy mebaigne et le saint graal estoit par

LES DEUX CONQUÉRANTS DU GRAAL

PERCEVAL ET GALAAD

La première question qui se pose devant tout lecteur averti de la *Quête du Graal* est celle-ci : pourquoi l'auteur a-t-il substitué à Perceval le Gallois, consacré par la légende, un autre héros tout à fait neuf, sans attaches avec le passé ? Sans doute il n'a pas éliminé complètement Perceval de la quête du saint vaisseau dont il reste un des élus, mais il se sent gêné par la tradition, vieille de près d'un demi-siècle. Il a beau retoucher la physionomie trop connue du héros pour le faire entrer à sa place — qui est la seconde — dans le cadre de son épopée mystique : bien des traits du type primitif s'imposeront à lui, quoi qu'il fasse. En continuant l'évolution, déjà bien avancée, du Perceval « nice » dans le sens d'une morale de plus en plus austère, notre auteur a fini par en faire un ermite, un moine, voire un saint ; jamais Perceval ne deviendra, ne peut devenir, dans une œuvre médiévale un être surhumain, un messager de Dieu, le Verbe devenu chair une deuxième fois. Or, tel était bien le rêve du maître inconnu, rêve qui s'épanouit au sein de sa *Quête*. Voilà pourquoi il a créé un autre protagoniste du drame sacré, Galaad le Rédempteur, et en Galaad il a incarné l'idéal religieux de tout le moyen âge : le Christ-chevalier.

Toutes les sympathies des critiques modernes vont à Perceval, le simple, le pur, à Perceval d'avant la *Quête*, plus accessible et plus vivant ; ils ne voient en Galaad qu'une froide figure allégorique, « un saint de vitrail », comme figé dans son inhumaine perfection. Libre à eux de choisir entre les deux conceptions en présence, de préférer la catharsis du héros à l'épiphanie du dieu. N'oublions pas cependant, en les étudiant de près

l'une après l'autre, que la dernière, tard venue, est unique en son genre, et porte, à travers le génie d'un seul homme, l'empreinte de toute une époque.

I

PERCEVAL LE GALLOIS

PERCEVAL DANS LA LITTÉRATURE DU GRAAL ANTÉRIEURE
AU LANCELOT ¹

C'est Chrétien de Troyes qui fixa le premier dans son *Conte du Graal* le type littéraire du valet sauvage vivant dans la « gaste forêt » avec sa mère, la veuve-dame, et attiré, par le hasard d'une rencontre, vers la chevalerie dont il devient peu à peu le représentant le plus brillant. L'aventure suprême, la conquête du Graal, qui n'a certainement pas encore toute sa signification spirituelle, lui est réservée, après un dur échec et de longues épreuves, comme la récompense de sa haute valeur.

Quelles que soient les sources de Chrétien, inconnues de nous aujourd'hui comme hier, on ne peut douter qu'en poète courtois il n'ait assez librement interprété son thème ; surtout il a dû modifier, en l'adoptant, ce type populaire de l'« innocent » que l'on retrouve sous des formes diverses dans le folklore de tous les peuples². Figure pleine de vie et charmante,

1. S'il est difficile de croire au « livre » latin invoqué par Chrétien comme source de son conte, ce genre d'artifice n'étant que trop répandu de son temps, on doit admettre, par contre, une tradition orale certaine sur le Graal, énigme encore troublante, peut-être souvenir déjà brouillé d'un rite d'initiation à un ancien culte végétal d'origine païenne. Voir à ce sujet les travaux si méritoires de Miss J. L. Weston : *Sir Perceval* (1909) et *From Ritual to Romance* (1920).

2. Le plus intéressant de ces contes à notre point de vue est celui de *Peronnik* (Basse-Bretagne) qui ressemble par certains côtés à notre Perceval. Consulter — mais avec prudence — l'étude que lui a consacrée M. Victor Junk dans les *Comptes rendus de l'Académie des sciences de Vienne*, 1912. On ne peut pas, d'autre part, ne pas rapprocher de *Peronnik-Pierrot* les contes russes si répandus d'*Ivanouchka-Douratchok* (Jeannot le petit nigaud), qui célèbrent le triomphe ou la chance de l'innocent au cœur pur, le *Dimmeling* des *Märchen* allemands.

notre Perceval garde dans tout le conte un parfum de fraîcheur et de naïveté qui le distingue des autres héros plus conventionnels. En même temps on trouve déjà dans le développement de son caractère une courbe d'évolution intérieure, marquée d'une main sûre ¹.

Cette évolution comprend trois étapes auxquelles correspondent les trois « chastoiements » (enseignements moraux) reçus par le jeune Perceval. D'abord, c'est la mère qui, au moment où son fils en la quittant va lui briser le cœur, lui donne la première leçon de piété et de morale :

Biaus filz, un san vos vuel aprandre
 Ou il vos fet molt bien antandre,
 E s'il vos plect a retenir,
 Granz biens vos an porra venir :
 Chevaliers seroiz jusqu'a po,
 Filz, se Deu pleust et je le lo,
 Se vos trovez ne pres ne loing
 Dame qui d'aïe ait besoing,
 Ne pucele desconselliee,
 La vostre aïe aparelliee
 Lor soit, s'eles vos an requierent,
 Que totes enors i afierent :
 Qui as dames enor ne porte
 La soe enors doit estre morte (v. 506-518).

 Sor tote rien vos vuel proier
 Que en yglise e an moustier
 Alez proier nostre Seignor,
 Que il vos doint joie et enor,
 Et si vous i doint contenir
 Qu'a bone fin puissiez venir (v. 536-52) ².

L'enfant, malgré son impatience de partir, écoute attentivement ces conseils. Il les retient et les suit même trop à la lettre,

1. Nous nous permettons de renvoyer pour plus de détails sur l'évolution de Perceval à notre ouvrage *La Femme et l'amour dans les poèmes de Chrétien de Troyes*, Paris, 1909 (cf. *Romania*, XXXIX, 377).

2. Édition Baist (non mise dans le commerce), p. 8 et 9; éd. Potvin, *Perceval le Gallois*, t. II, p. 58.

au moins en ce qui concerne l'attitude envers les demoiselles. Son premier geste est d'embrasser de force l'amie de l'Orgueilleux de la Lande et de lui ravir un anneau, malgré ses protestations et ses pleurs. Toutes les fautes que commet Perceval pendant cette première période de sa vie indépendante — depuis son départ jusqu'à l'adoubement — sont imputables à son manque de tact, de discernement et de jugement ¹. Il est tout entier à sa joie de vivre, à son instinct brutal et primesautier en même temps. En arrivant à la cour d'Arthur, le vallet gallois, accoutré selon la coutume de son pays, ignorant tout des bienséances, pénètre à cheval dans la salle; sans prendre garde à l'air soucieux et irrité du roi, dont il fait sauter le « chapel », à la stupeur de toute l'assistance : « Faites moi chevalier. . sire roi, lui dit-il, car aler m'en voel. »

Et le poète ajoute :

Cler et riant furent li oel
 An la teste au vaslet salvaige ;
 Nus qui le voit nel tient à saige,
 Mès trestuit cil qui le veoient
 Por bel e por gent le tenoient (v. 952-956).

Dans son désir juvénile d'être adoubé, Perceval réclame les armes vermeilles du chevalier qui vient de quitter la cour en emportant la coupe d'or du roi. L'incorrigible sénéchal Keu, le voyant « nice », se moque de lui et l'encourage dans son dessein : il n'a, dit-il, qu'à aller « tolir » à l'étranger ses armes qui alors seront siennes. Et voilà notre héros parti au grand galop de sa monture pour suivre ce conseil ironique, le voilà accomplissant son premier exploit, en tuant d'un trait de javelot le fier chevalier vermeil dont il revêt les armes tant convoitées. C'est, comme on le voit, un être tout à fait fruste, naïvement égoïste, ne songeant encore qu'à sa vengeance ou à son plaisir immédiats. Heureusement la Providence veille sur lui, car son cœur est pur et généreux, le fond de sa nature vraiment noble.

1. Quand, beaucoup plus tard, Perceval rencontrera la malheureuse pucelle cruellement humiliée par son ami jaloux, auquel il infligera une juste punition, notre héros comprendra les conséquences funestes qui découlent parfois de nos actions inconsidérées; c'est pour lui une leçon excellente.

Mais quel long chemin il lui faudra parcourir avant d'arriver à être formé complètement, âme et corps !

L'adolescence inculte de Perceval prend fin et sa jeunesse, plus consciente et réfléchie, commence avec son adoubement par le prud'homme Gornemanz de Gahors. Le vieux vavasseur ne se contente pas de l'armer et de lui conférer

La plus haute ordre avec l'espee
Que Dex a faite e comandee,

c'est-à-dire l'ordre de chevalerie ; il y joint tout un enseignement du code chevaleresque :

... biau frere, or vos sovaingne,
Se il avient qu'il vos covaingne
Combatre a aucun chevalier,
Ice vos voel dire et proier,
Se vos an venez audesus
Que vers vos ne se puisse plus
Desfandre ne contretenir,
Einz l'estuisse a merci venir,
Qu'a esciant ne l'ociez.
Et gardez que vos ne soiez.
Trop parlanz ne trop noveliers (v. 1615-25).

.....
Por ce, biau frere, vos chasti
De trop parler, e si vos pri
Se vos trovez pucele ou fame
Ou soit ou dameisele ou dame
Desconseilliee soit de rien,
Conselliez la si feroiz bien... (v. 1631-36).
Une autre chose vos apraing
E nel tenez mie a desdaing
Que ne fet mie a desdaignier :
Volantiers alez au mostier
Proier celui qui tot a fait
Que de vostre ame merci ait
Et qu'an cest siegle terrien
Vos gart come son crestien (v. 1639-46).

« Ce chastoïement » ne s'écarte, on le voit, de celui plus général de la mère, que sur deux points importants : une idée

nouvelle de l'honneur qui exige la clémence envers l'adversaire vaincu, et le conseil raisonnable en lui-même, de n'être ni curieux, ni bavard, car, « qui trop parole, pechié fait »¹. Or cette leçon de discrétion qu'il vient de recevoir de son « maistre » le jeune chevalier, ne la retiendra encore une fois que trop : dans son esprit simple, tout d'une pièce et sans nuances, les notions reçues se figent aussitôt en règles absolues, immuables. Et c'est ce qui va faire son malheur, ainsi que celui des autres. Non seulement Perceval obligera par son indifférence apparente la belle jeune fille Blancheflor à lui faire des avances pour implorer son aide contre l'ennemi qui assiège Beaurepaire, mais, chose infiniment plus grave, le jour où il entrera au château du riche roi Pêcheur, il s'enfermera dans le même mutisme en face des merveilles qui se déroulent sous ses yeux :

Uns varlès d'une cambre vint
 Qui une blanche lance tint
 Enpoignie par emmi leu ;
 Si passa par entre le feu.
 Et cil ki sor le lit seoient,
 Et tout cil ki laiens² estoient
 Virent la lance et le fer blanc :
 S'en ist une goutte de sanc
 Del fer de la lance el somet
 Et jusqu'à la main au varlet
 Couloit cele goutte vermelle.
 Li varlès voit cele mervelle,
 Qui laiens ert noviaus venus ;
 Si s'est del demander tenus
 Coment celle chose avenoit,
 Que del casti³ li souvenoit
 Celui ki chevalier le fist,
 Ki li enseigna et aprist
 Que de trop parler se gardast.

1. Si Gornemans recommande expressément à Perceval de ne plus répéter à tout propos les paroles de sa mère, c'est pour bien marquer la fin de son enfance, déjà trop prolongée ; à l'autorité maternelle succède dans la société féodale celle du maître à qui l'on confie de bonne heure l'éducation du futur chevalier.

2. En ce lieu (en la salle du château).

3. Recommandation.

Et crient se il le demandast
 C'on le tenist a vilounie :
 Pour çou ne le demanda mie.
 Atant dui varlet a lui vinrent,
 Qui candelers en lor mains tinrent
 De fin or ouvrét a chisiel ¹.
 Li varlet estoient moult biel
 Qui les candelers apportoient ;
 En cascun candelles ardoient,
 .x. candeles a tout le mains.
 Un graal entre ses .ii. mains
 Une damoisiele tenoit
 Qui avoec les varlès venoit,
 Biele, gente et acesmee.
 Quant ele fu laiens entree
 Atout le graal qu'ele tint,
 Une si grans clartés i vint
 Que si pierdirent les candoiles
 Lor clarté, com font les estoiles
 Quant li solaus lieve ou la lune.
 Après içou en revient une
 Qui tint .i. tailleoir d'argent ².
 Içou vos dirai veraïement,
 De fin or esmeree estoit.
 Pieres pressieuses avoit
 El graal, de maintes manieres,
 Des plus rices et des plus cieres
 Qui el mont u en tiere soient ;
 Totes autres pieres passoient
 Celes dou graal, sans dotance.
 Ensi come passa la lance
 Par devant le lit s'en paserent
 Et d'une cambre en l'autre entrerent.
 Et li varlès le vit passer
 Et n'osa mie demander
 Del graal cui on en servoit ³,

1. Les autres mss. ont *de fin or ovrez a neel*, c'est-à-dire d'or niellé.

2. Il faut corriger ainsi ce vers à l'aide des vers 4465 et 4743 et des leçons des autres mss. Le « tailleoir » est ici un couteau tranchant.

3. C'est-à-dire « à qui on servait le contenu du graal ». Le *graal* est, en effet, une écuelle assez profonde et généralement de métal précieux où l'on servait les morceaux de choix. Voy. le texte d'Hélinant reproduit dans F. Lot, *Étude sur le Lancelot en prose*, p. 136-137.

Que tous jors en son cuer avoit
 La parole au preudome sage ;
 Si crient que il n'i ait damage
 Pour çou que il a oï retraire
 C'ausi bien se puet on trop taire
 Com trop parler a la foie ;
 U biens l'en vient, u mar l'en guie ;
 Ne lor enquiert ne ne demande ¹.

Perceval émerveillé, ébloui, voit tout et ne dit mot, omettant par un excès de discrétion de poser cette triple question qui doit rompre le charme magique : 1) de quel mal souffre son hôte qui le reçoit à sa table sans se lever ; 2) pourquoi la lance saigne-t-elle ; 3) qui « sert » le vaisseau mystérieux devant lequel tous s'inclinent ? La « haute aventure » dont dépend le salut de tout le pays frappé de stérilité, le jeune « nice » l'a manquée une première fois ! Et l'épée que le roi Pêcheur lui avait donnée se brise en deux tronçons dès qu'il veut s'en servir, emblème de sa faiblesse et de l'indignité de celui qui l'a ceinte trop hâtivement . . .

La vraie raison, la raison morale de la cruelle mésaventure de Perceval, il va l'apprendre, à peine aura-t-il quitté le château-fantôme, par la bouche d'une pucelle, sa cousine. Le rencontrant dans la forêt déserte au grand matin, elle l'interroge surprise : où donc a-t-il passé la nuit ? A sa réponse, elle devine la vérité et quand il lui avoue ne rien avoir demandé au sujet de la lance et du graal, et lui dit son nom ², la jeune fille éclate en imprécations :

— Ha Percevox maleüreus,
 Com fus or mesaventureus
 Quant du tot n'a demandé ! (v. 3545-7).

1. Chrétien de Troyes, *Li Contes del Graal*, éd. Potvin, vers 4369 à 4431 (t. II, p. 146-148) ; éd. G. Baist, vers 3153 à 3215.

2. Ici se place un fait bizarre, relevé par tous les critiques : Perceval qui ne connaît pas encore son nom, ayant toujours été appelé par sa mère veuve « beau-fils », *le devine* ; il y a certainement quelque erreur — ou un simple lapsus — chez Chrétien qui ne comprend pas toujours ses sources. Wolfram d'Eschenbach l'évitera adroitement ; chez lui, c'est la cousine de Perceval qui lui apprend son nom.

Mes or saches bien que enui
 En avandra toi et autrui
 Por le pechié, ce saches tu,
 De ta mere t'est avenu
 Qu'ele est morte du duel de toi (v. 3553-7).

Voilà donc le péché de Perceval, péché qu'il lui faudra expier par des années d'épreuves : il a tué sa mère par son égoïsme aveugle et inconscient. Sur le moment notre héros, bien qu'en proie à une vive douleur, ne comprend encore ni le sens profond de sa mésaventure, ni les rapports secrets qui la rattachent à son crime filial et il n'est pas mûr encore pour le remords durable. Cela viendra plus tard. Il s'agit d'abord d'achever l'éducation mondaine, à peine ébauchée, de Perceval, grâce au représentant de la société courtoise, Gauvain, neveu d'Arthur, et aussi grâce aux autres compagnons de la Table Ronde ; il s'agit ensuite de rehausser l'éclat et de consacrer la gloire du jeune « chevalier vermeil ». Enfin l'amour, qui affine et adoucit les mœurs selon les poètes du temps, l'amour, éclos dans le cœur de Perceval pour Blancheflor, doit, lui aussi, gagner en profondeur et en délicatesse, idéalisé par l'absence, par le souvenir¹. Toutes ces préoccupations passent au premier plan et remplissent la scène du roman en attendant que retentisse avec force l'appel du graal.

Lorsque la « demoiselle hideuse », en présence de la cour d'Arthur, reproche avec véhémence à Perceval son échec au château du roi Pêcheur, abîmé dans la douleur, le jeune chevalier se cabre sous l'injure et fait le serment

Qu'il ne girra en un ostel
 Deus nuiz an trestot son aage
 Ne n'orra d'estrange passage
 Noveles que passer n'i aille
 Ne de chevalier qui mialz vaille
 Qu'altres chevaliers ne que dui

1. C'est à ce moment du récit que se place la scène idyllique où Perceval contemple fasciné les trois gouttes de sang sur la neige qui lui rappellent la figure blanche et rose de son amie. Seul Gauvain réussit à l'arracher à cette contemplation et le ramène avec lui à la cour d'Arthur, où on lui fait fête à cause de ses belles prouesses.

Qu'il ne s'aille conbatre a lui,
 Tant que il del graal savra
 Cui l'an an sert, e qu'il avra
 La lance qui sainne trovee,
 Si que la veritez provee
 Li ert dite por qu'ele sainne,
 Ja nel leira por nule painne (v. 4690-702).

On le voit, ce qui pousse Perceval, ce qui lui arrache son vœu, c'est bel et bien l'orgueil blessé, le désir de prendre une revanche éclatante, en même temps que la soif d'accomplir de nouvelles prouesses, de conquérir « los et renom ». Aucun sentiment d'un ordre plus élevé ne l'anime encore.

Nous ne sommes donc pas surpris d'apprendre, après une longue parenthèse ouverte par l'auteur et consacrée aux aventures de Gauvain, que notre héros « a si perdu la mémoire » que depuis cinq ans il n'est pas entré dans une église. Oublieux de ses devoirs de chrétien, il chevauche un Vendredi Saint tout armé et rencontre dans la forêt une troupe de chevaliers et de dames qui « lor penitance a pié faisoient ». Ému par leurs reproches, Perceval se décide à aller trouver l'ermite dont ils lui indiquent la demeure. En pénétrant dans la petite chapelle il verse des larmes, le repentir ayant déjà touché son cœur endurci. Le saint homme qui le voit « simple et plorant » l'invite avec douceur à se confesser. Quand Perceval a tout avoué, l'ermite qui se trouve être son oncle maternel, le réconforte de son mieux¹ ; il lui parle d'abord du roi Pêcheur qui est un cousin germain de Perceval et lui explique combien le Graal est une « sainte chose » : il nourrit avec une seule « ostie » le vieux père du roi Pêcheur². Encore une fois le vieillard lui reproche son péché et lui dit que, sans les prières de sa mère

1. Voici donc les liens de famille de Perceval d'après Chrétien : sa mère est la sœur en même temps de l'ermite et du père de celui qu'on nomme, sans nous dire encore pourquoi, le riche roi Pêcheur. L'explication qu'en donne la cousine de Perceval (blessé dans une bataille le roi va à la pêche par délassement) ne peut être considérée comme satisfaisante.

2. L'auteur ne nous dit pas s'il s'agit d'une hostie consacrée, et laisse, comme, on le voit, dans l'ombre l'interprétation du Graal. Même incertitude au sujet de la lance.

morte à cause de lui, il n'aurait pas été épargné ainsi. Enfin avant de le laisser partir, absous par le sacrement, le vieillard fait à son neveu ce sermon, tout empreint du plus pur esprit chrétien :

Se tu es an leu ou il ait
 Mostier, chapele ne barroche,
 Va la quant sonera la cloche
 Ou einçois se tu es levez
 Ja de ce ne seras grevez,
 Einz an sera t'ame avanciee ;
 E se la messe est comanciee
 Tant i fera il meillor estre,
 Tant i demore que li prestre
 Avra tot dit e tot chanté ;
 Se il te vient a volanté
 Ancor porras antrer an pris
 E avoir leu an paradis.
 Deu croi, Deu aime, Deu aore.
 Prodome e boene fame enore,
 Contre le provoire te lieve,
 C'est uns servises qui po grieve
 Et Dex l'aimme par verité
 Por ce qu'il vient d'umilité.
 Se pucele aïe te quiert
 Aïe li que mielz t'en iert
 Ou veve dame ou orfenine,
 Icele aumosne iert anterine.
 Aïe lor, si feras bien,
 Garde ja nel laissier por rien.
 Ce voel que por tes pechiez faces,
 Se tu viax avoir de Deu graces (v. 6408-434).

Ce programme de conduite que l'ermite trace à Perceval, repris dans un esprit plus spécialement ecclésiastique, bien qu'adapté à la vie dans le monde, élargit et complète le double enseignement de la mère et du maître Gornemanz. Tout ici s'appuie sur les trois vertus de l'Église : la piété, la charité et l'humilité du chrétien ; tout se résume en cette recommandation suprême : « Dieu croi, Dieu aime, Dieu aore. » Car c'est par la foi qu'on croit en Dieu, c'est par la charité qu'on l'aime dans ses créatures et dans ses œuvres, c'est enfin en accomplis-

sant sa volonté, en obéissant à sa loi qu'on l'adore en cette vie terrestre.

Avec cette « pénitence » du pécheur repentant qui marque l'éveil de sa conscience, une nouvelle période — la troisième et dernière — commence pour Perceval, celle qui doit le conduire, toujours par la voie de l'épreuve douloureuse, droit au but, au château du Graal. Là, plus heureux cette fois, parce que purifié de son péché, régénéré par une vie meilleure, il saura mettre fin à l'enchantement mystérieux et assurer ainsi son propre triomphe. Malheureusement, si nous devinons que telles étaient bien les intentions de Chrétien, nous ne pouvons l'affirmer, puisque son œuvre, interrompue par la mort sans doute, reste inachevée. Elle a été reprise, refaite même et terminée par d'autres ¹, par combien d'autres ! Les uns continueront le récit à partir de l'endroit où il s'arrête, en le compliquant à souhait (Wauchier de Denain, Manessier, Gerbert), les autres reprendront toute l'histoire, la raconteront à leur manière, de plus en plus librement (Wolfram von Eschenbach, Robert de Boron, l'auteur du *Perlesvaus*, celui de la *Quête*). Pendant cinquante ans au moins, la littérature du Graal ne fera que s'enrichir, s'amplifier, gravitant toujours cependant, à l'exception du *Lancelot*, autour de la figure centrale de Perceval le Gallois.

Chez le premier des continuateurs de Chrétien — le seul qui compte pour nous — chez Wauchier de Denain, apparaît déjà l'esprit mystique et allégorique, inconnu du maître champenois ; mais il est perdu, comme noyé, dans un enchevêtrement d'épisodes, trop souvent fastidieux ou décevants. Ce qui nuit en général, comme d'ailleurs chez Chrétien lui-même, à l'unité de l'ensemble, c'est le parallélisme des deux quêtes simultanées : celle de Perceval et celle de Gauvain. Nous n'avons naturellement ici à nous occuper que de la première.

Wauchier fait revenir son héros, après dix ans d'absence au pays natal, sans qu'il le reconnaisse d'abord ; là il trouve sa

1. Disons en passant que le conte gallois de *Peredur* que l'on avait considéré auparavant comme une source de notre *Perceval* n'en est qu'une imitation sans intérêt pour nous, car il y manque entièrement le thème de la quête du Graal. Citons dans la littérature étrangère sur Perceval, à côté de *Parzival* de Wolfram le *Sir Perceval* anglais du XIV^e siècle.

sœur que Chrétien ne mentionne nulle part et qui est destinée à jouer un rôle très important dans les versions ultérieures de notre légende. Ensemble, tous deux se rendent auprès de leur oncle, l'ermite, et celui-ci ayant écouté les confidences et aveux de Perceval, lui tient de nouveau un long discours édifiant : il lui rappelle ses devoirs de chrétien et lui retrace le plan du salut du monde par la Passion de Notre-Seigneur.

Du Graal, il n'est pas encore question. Perceval quitte dès le lendemain sa sœur, malgré ses pleurs, afin de poursuivre sans trêve ni répit son interminable quête.

Maintenant nous entrons de plain-pied dans le mystère.

Après avoir subi mainte aventure, Perceval aperçoit au loin une clarté merveilleuse embrasant tout à coup la forêt sombre. Une pucelle dont la beauté resplendit comme si elle était descendue du paradis lui explique que cette lumière vient du Graal

Qui tant est biaux et presious
 U est li clers sans glorious ;
 Del Roi des rois fu-reçeüs
 Quant il en la crois fu pendus » ¹ (v. 28072-75).

A cette nouvelle, le chevalier, hors de lui, supplie la demoiselle de lui révéler le secret du roi Pêcheur. Elle, prudemment, se dérobe en déclarant que « c'est chose trop secrée » pour être divulguée par qui que ce soit : seul un homme de sainte vie pourrait parler, en connaissance de cause, du « Greal ». Cependant la pucelle consent à montrer à Perceval le chemin qui mène au château mystérieux, chemin qu'il suivra encore pendant de longs jours avant d'atteindre son but. A chaque instant le fil conducteur se rompt ou s'égare, mais, à mesure que nous avançons avec notre héros, de nouvelles merveilles surgissent sous nos pas. Perceval aperçoit tout à coup un enfant de cinq ans à peine, perché très haut dans les branches d'un arbre, et qui

1. Potvin, t. IV, p. 262. C'est la première fois que nous trouvons dans le *Conte du Graal* (continuation de Wauchier) la définition du Graal comme l'écuelle où fut recueilli le sang du Seigneur sur le Calvaire. On peut craindre pourtant que ce ne soit là une interpolation tardive. De toute façon il n'est pas encore question ici de mettre en rapport le Graal avec le calice de la sainte Cène, rapport établi seulement dans l'œuvre de Robert de Boron.

tient une pomme à la main. Il l'interpelle, mais l'autre le défie et lui échappe en grim pant de plus en plus haut, non sans lui avoir annoncé toutefois qu'il arriverait dès le lendemain au Mont Douloureux,

Û vous orés, je crois, novele
Qui vous sera plaisans et bele (v. 33821-2).

En effet, Perceval apprend au Mont Douloureux, de la bouche d'une belle demoiselle, qu'il est « le miaudre chevalier du monde », parce qu'il a pu, sans qu'il lui arrive malheur, attacher son cheval à l'anneau du haut pilier. La même pucelle qui lui raconte toute l'histoire de ce mont, édifié « par l'art de nigremance » de l'enchanteur Merlin, sur la demande d'Uter Pendragon, frère du roi Arthur, indique à Perceval le sentier qui le mènera tout droit à la cour du roi Pêcheur. De nouveau seul, le héros chevauche au clair de lune dans la « grande forêt ramée » ; dans la nuit au loin il voit un arbre, garni de mille cierges allumés qui brillent comme des étoiles. Mais, dès qu'il s'en approche, voilà que la clarté diminue, et, l'une après l'autre les lumières pâlis sent et s'éteignent. Ensuite apparaît aux yeux de Perceval une chapelle, où gît sur l'autel le corps d'un chevalier avec, à ses côtés, un cierge ardent ; un violent coup de tonnerre retentit, et une main noire vient éteindre ce cierge. . . . Nous sommes au seuil du royaume mystérieux. Toutes ces choses étranges et troublantes auxquelles nous venons d'assister « çou est senefiance de Saint Greal et de la lance ». Leur secret va être enfin révélé à Perceval par son hôte royal, en partie seulement, car hélas ! il ne le reconnaîtra pas digne, cette fois encore, de la récompense suprême. L'enfant sur la branche était « une chose divine » ; cet ange qui monte de l'arbre amont

Vos monstre par senefiance
Que haut el ciel, sans atendance,
Devés penser au Creator
Que le vostre ame, al cief del cor,
Mece dedens son paradis. . (v. 34821-25).

Or Perceval au lieu de regarder vers le ciel, ainsi que le veut le Créateur qui donna aux hommes, à l'inverse des bêtes,

le « viaire haut », n'a jusqu'ici songé qu'aux choses terriennes : pour conquérir la gloire mondaine il a oublié le souci de son âme et a perdu ainsi « le los et le bien » que Dieu a promis à ses féaux. C'est pour cette raison que l'enfant divin lui a témoigné sa haine en le fuyant, et c'est pour cela également que les cierges sur l'arbre s'éteignirent à son approche ¹.

Une épreuve décisive est réservée à Perceval : il lui faut ressouder une épée brisée en deux que lui présente son oncle ; si l'épreuve réussit, celui-ci promet de lui expliquer tout ce qu'il désire connaître. Cette épreuve, notre héros ne peut l'accomplir qu'à moitié, car entre les deux tronçons de l'épée ajustés par lui il reste une petite fente, emblème de son imperfection ². Bien qu'il soit le premier « en estour et en bataille », dit le roi Pêcheur, Dieu ne lui a pas encore accordé tous les dons spirituels qui en feraient le meilleur de tous.

Ici Wauchier s'interrompt à son tour. La plume ne sera reprise par le second continuateur de notre *Conte*, Manessier, que beaucoup plus tard.

Ce qu'il y a de plus intéressant dans la partie que nous venons d'étudier rapidement c'est, avec l'introduction de l'élément allégorique inconnu de Chrétien, la décision de renvoyer une seconde fois Perceval du château du Graal ; la pensée de Wauchier semble dominée ici par le nombre mystique *trois* ³ : la première visite, celle contée par Chrétien, est une

1. La signification de l'arbre aux cierges allumés n'est expliquée à Perceval que dans la continuation de Manessier, où il est désigné comme « li arbres d'encantement : ilueques les fées s'asambent ». Elles reçoivent ceux qui n'ont pas assez de créance en Dieu. C'est une pauvre invention.

2. L'histoire de cette épée nous sera longuement racontée par Manessier qui en fait l'arme avec laquelle fut navré parmi les cuisses le roi Pêcheur.

3. Il est curieux que même dans l'aventure amoureuse de Perceval ce nombre joue un rôle : en effet, le héros revient une seconde fois à Beaurepaire, d'où il repartira comme la première, non plus pour rentrer auprès de sa mère qu'il sait morte maintenant, mais pour continuer sa quête. Sûrement il devait y revenir une troisième fois pour les épousailles, à moins que notre auteur eut renoncé à le ramener à Beaurepaire sous l'empire d'une idée religieuse, ce qui ne paraît pas encore probable. Le seul épisode qui mériterait d'être mentionné, c'est le mariage de Perceval avec Blancheflor. Gerbert réunit les amis et fait célébrer en grande pompe leurs noces à Beaurepaire. Mais, la nuit

visite manquée à cause de la sottise du jeune Perceval et surtout à cause de son impiété filiale ; la deuxième visite marque un progrès sensible, puisque le héros assagi et mûri, proclamé le meilleur chevalier du monde, a failli ressouder l'épée symbolique. Il pose d'ailleurs cette fois toutes les questions qu'il faut, et même beaucoup d'autres, au roi Pêcheur. Mais il est encore trop attaché aux vanités du siècle, trop mondain pour réussir pleinement. Ce n'est qu'à une troisième visite, ayant acquis non seulement prouesse et courtoisie, mais aussi, mais surtout, les vertus nécessaires de sagesse et de piété, que Perceval pourra conquérir le royaume supraterrrestre du Graal.

Par une espèce de fatalité qui s'attache à notre œuvre, Wauchier de Denain n'a pu l'achever, lui non plus. Son successeur Manessier poursuit le *Conte* sous l'influence trop évidente de la *Quête* en prose et n'a vraiment rien d'original à nous offrir. Il en va de même de l'interpolation extrêmement confuse attribuée à Gerbert de Montreuil, dont nous n'avons que faire ici ¹.

L'incohérence, le manque d'unité dans le caractère de Perceval qui de plus en plus tend à devenir une ombre errante, tel est le principal défaut de tous les continuateurs de Chrétien, y compris même Wauchier. Au point de vue psychologique un seul a réussi : l'émule du maître champenois, le poète allemand du XIII^e siècle Wolfram von Eschenbach. Il a sur Chrétien de Troyes, qu'il imite, un avantage incontestable, celui d'avoir mené

même, les époux, pris de scrupules pieux, décident tous deux de rester chastes. Une voix d'en haut se fait alors entendre qui loue leur résolution, tout en précisant qu'il naîtra d'eux trois fils

Qui Jerusalem conquerront,
Le sepulcre et la vraie crois.

Ces contradictions si étranges nous montrent le travail d'adaptation du vieux fond de la légende à de nouvelles tendances ascétiques.

1. Disons seulement que le *Conte du Graal* s'y termine enfin d'une façon un peu imprévue : Perceval à la cour d'Arthur reçoit une lettre où on lui apprend que son oncle, le roi Pêcheur, est trépassé et qu'on l'attend pour être couronné à sa place. Le héros obéit à ce commandement, après quoi il se retire du siècle et meurt en odeur de sainteté. Sur sa tombe on met cette inscription :

« Ci gist Percheval li Galois, qi del Saint Gral les aventures acheva. »

son roman à bonne fin ¹. Son *Parzival* est un type vivant, accompli dans son genre, le type du simple au cœur pur. Grâce à cette innocence d'une âme étrangère au mal, Parzival est désigné pour devenir le maître du Graal. D'autre part, Wolfram, esprit rationaliste et prosaïque, prédicateur protestant avant la lettre, d'une platitude trop souvent désolante, traite son sujet en moraliste et non en mystique. Il n'a à aucun degré le sens du mystère et ne fait que du prêche. La merveilleuse aventure, il la ramène aux proportions humaines, et son héros couronné roi de Montsalvat, en même temps qu'époux fidèle et père de famille heureux, ne peut être le héros d'un drame de rédemption. Pour l'amener jusque là, il a fallu toute l'intuition géniale de Wagner, retrempée aux sources de l'inspiration catholique. Enfin, chez Wolfram non plus, l'énigme du Graal n'est pas résolue ².

Dans la littérature française de l'époque ce fut un laïque, un chevalier, Robert de Boron, qui essaya de renouveler le vieux thème en le rattachant à la légende chrétienne. Il composa une trilogie : *Joseph d'Arimathie*, *Merlin*, *Perceval* (avec un embryon de *Mort d'Arthur*) qui nous est parvenue tout entière sous sa forme en prose ; mais de la première forme, certainement en vers, nous n'avons que la première partie et le début de la deuxième.

Joseph d'Arimathie nous raconte la préhistoire du saint graal. Il en fait un double symbole chrétien : c'est le calice de la Cène évangélique dans la maison de Simon, et c'est en même temps l'écuelle où Joseph d'Arimathie recueillit le sang précieux de

1. Wolfram termine l'aventure sentimentale de Perceval et de Blanche-fleur dans l'esprit même de Chrétien de Troyes, par un mariage, et un mariage tout profane ; au moment où Perceval conquiert le Graal, il a déjà son fils Lohengrin, le futur chevalier au cygne.

2. A ce point de vue il faut avouer que le poète allemand n'a fait que tout embrouiller : chez lui le Graal est une *Pierre*, non un vase, et nourrit miraculeusement quiconque le sert. Le seul détail vraiment poétique et beau ajouté par Wolfram est celui de la colombe qui descend tous les ans le Vendredi Saint du ciel avec une hostie pour renforcer la vertu surnaturelle du Graal. Le mélange de superstitions, de pratiques magiques d'origine orientale avec les mystères chrétiens, mélange d'un goût très douteux, est ce qui frappe le plus désagréablement tout lecteur non prévenu du *Parzival*.

Notre-Seigneur; la lance enfin c'est celle de Longus qui perça le flanc du Christ sur le Calvaire. Le vase sacré transmis par le Sauveur lui-même à Joseph, enfermé dans une prison à Jérusalem, conserve celui-ci miraculeusement en vie jusqu'à ce qu'il soit relâché par l'empereur Vespasien. Suit le récit de la fondation de la Table du Graal, faite sur l'ordre du Christ en souvenir de celle où il s'assit avec ses douze apôtres le Jeudi Saint; un siège doit rester vacant, sous peine de terrible châtement¹. Et le roman dont l'action s'écoule en Orient s'achève par l'annonce de l'évangélisation prochaine de la Grande-Bretagne. La suite du *Joseph d'Armathie*, le *Merlin*, faisait jouer un rôle prépondérant à cet être hybride, né de l'union d'un démon avec une vierge. Sur les indications de l'enchanteur le père du roi Arthur, Uter Pendragon, fait une troisième table, la Table Ronde qui rappelle les deux premières: on y a laissé également un siège vacant, le fameux « siège périlleux » dans lequel, prédit Merlin, viendra un jour s'asseoir le chevalier élu qui achèvera les aventures de la Grande-Bretagne. Cet élu est Perceval, le héros de la dernière partie de notre trilogie, celle qui nous intéresse le plus. Naturellement il appartient à la race des rois Pêcheurs, dont la trop courte lignée² est ainsi constituée: Joseph d'Armathie, le mari de sa sœur Bron, appelé roi Pêcheur à cause du poisson pêché par lui sur le commandement de Dieu; son douzième fils Alain le Gros, qui, bien que décidé à rester vierge, finit par prendre femme et devient par la suite le père de Perceval. Notre auteur passe sous silence les premières années de son héros, dépeintes

1. Dans le *Joseph* de Robert de Boron le Christ explique lui-même la « signifiante » de ce siège qui symbolise celui du traître Judas. On verra plus loin que l'auteur du *Lancelot-Graal* a modifié cela fort heureusement: le siège vide chez lui sera celui de Notre-Seigneur. A la Table Ronde il est réservé au « bon chevalier » qui réincarne le Christ-Sauveur.

2. Robert de Boron n'a pas l'air de se douter qu'il faut plus d'une ou deux générations pour remplir l'espace entre l'époque de Joseph d'Armathie et celle où se passe la quête du Graal. Tout souci de chronologie, comme de géographie, lui demeure étranger et sa trilogie n'est qu'une esquisse. Sur ce point encore l'auteur du *Lancelot*, plus soucieux de vraisemblance historique, apportera des changements considérables à la version de Robert: trois siècles séparent chez lui l'arrivée des missionnaires en Grande-Bretagne de l'achèvement des aventures de la quête.

avec tant de charme par le poète Chrétien. Il modifie même son modèle sur un point essentiel : Perceval n'est plus chez lui, dès le début de l'histoire, un orphelin élevé seul par sa mère dans l'ignorance complète du monde ; c'est au contraire son père Alain qui le pousse à devenir un compagnon de la Table Ronde et, avant de mourir, celui-ci entend la voix du Saint-Esprit lui annoncer la future gloire de son fils. Perceval est donc, dans le roman de Robert, élu, prédestiné à la conquête du Graal, ce qu'il n'était pas encore nulle part ailleurs. Tout en restant « nice » et innocent selon la tradition — ce trait est d'ailleurs estompé — Perceval, adoubé par Arthur en personne, devient rapidement un chevalier accompli. Ses brillants succès lui tournent tellement la tête qu'il demande au roi — outrecuidance folle — et obtient non sans peine le droit d'occuper le siège périlleux ! Mal lui en prend : dès qu'il y touche, la pierre se fend sous lui et une voix proclame que Perceval mériterait de mourir de la douloureuse mort, comme naguère le faux disciple Moïse qui osa s'asseoir dans le siège vacant à la table du Graal : s'il a été préservé de ce châtement, c'est uniquement pour les mérites de son père et de son oncle le roi Pêcheur, aujourd'hui gravement malade. Ce dernier (Bron), gardien du saint vaisseau de Joseph, n'aura la guérison que le jour où un chevalier aura tant fait d'armes et de bontés et de prouesses qu'il mérite le prix de chevalerie ; alors Dieu le conduira dans la maison du roi Pêcheur et il mettra fin aux enchantements de la Grande Bretagne, afin que s'accomplisse la prophétie de Merlin.

Immédiatement Perceval qui vient d'entendre le premier appel du Graal, sans se douter encore des liens qui l'y rattachent, entre dans sa quête. Les principaux épisodes de cette quête sont empruntés au texte de Chrétien et de Wauchier. Il y a cependant quelques divergences dont nous relèverons les plus importantes. D'abord tout ce qui concerne les premières armes du chevalier vermeil et son apprentissage chez Gornemant est supprimé. Pareillement est omise la grande aventure sentimentale des amours de Perceval et de Blancheflor. On trouve, il est vrai, au commencement une mention d'une nièce de Gauvain, Elaine, qui s'éprend du jeune homme qui était le plus beau chevalier du monde, mais cette intrigue à peine ébauchée est sans lendemain. Il faut même relever que si Perceval est toujours

le noble défenseur des demoiselles persécutées, s'il porte quelquefois aux joutes la manche d'une belle pucelle il se refuse à aller plus loin. Une seule fois dans notre roman il répond en termes empressés à une demoiselle — l'héroïne au brachet — qui lui offre son cœur avec sa main s'il obéit à son caprice. Mais lorsque plus tard Perceval lui rapporte ce trophée et qu'elle l'invite à être le seigneur de son château, il oppose à ses avances un refus courtois mais ferme; notre chevalier ne consent pas même à passer chez elle une seule nuit pour ne pas transgresser son vœu de ne dormir dans un « ostel » avant d'achever sa quête, seul but de sa vie errante. A la fin il déclarera lui-même, écartant de lui tout autre amour : « jamais je ne prendrai de femme ni faire ne le dois ¹. »

Autre divergence avec le *Conte du Graal*. Quand Perceval le Gallois retourne dans son pays et y retrouve sa sœur, celle-ci lui parle elle-même du Saint Graal, ce qu'elle ne fait pas chez Wau-chier. Elle lui demande s'il a déjà été dans la maison du riche roi Pêcheur et, sur sa réponse négative, l'emmène auprès de leur oncle l'ermite qui dit-elle à son frère, peut l'aider peut-être par ses prières ². Et l'oncle révèle en effet à Perceval que c'est lui le héros désigné par le Saint-Esprit, l'héritier du Graal qu'attend le roi Pêcheur malade pour être soulagé de ses maux. Au moment d'arriver Perceval rencontre dans la forêt, non pas un seul, mais deux enfants mystérieux, courant nus de branche en branche; ils lui déclarent vivre au paradis terrestre d'où fut chassé Adam, et lui annoncent qu'il verra et entendra bientôt telle chose « por quoi tu finiras ton travail, se tu es ceax qui venir y doies ».

Les voies sont préparées et l'on n'est que plus étonné de voir Perceval, une fois au château du Graal, ne pas poser la fameuse question, dont dépendent et la guérison de son « taion » Bron, et son propre triomphe. La raison qu'en donne notre auteur

1. Chez Chrétien Perceval avait fait le serment de ne jamais dormir deux nuits dans le même endroit. Il ne fait exception que pour son oncle l'ermite avec qui il séjourne plusieurs jours.

2. Chez Robert de Boron l'ermite est ou oncle paternel de Perceval (comme chez Wolfram), ou frère d'Alain le Gros et du roi Pêcheur Bron. En général l'importance attribuée à la mère de Perceval, dont il n'apprend ici le décès que par l'ermite, est très atténuée en comparaison avec Chrétien.

est la même que Chrétien, c'est la défense qui avait été faite à Perceval d'être trop bavard. Mais si l'explication, d'ailleurs renforcée par le souvenir du péché commis envers sa mère, paraît suffisante chez le poète, elle ne l'est plus du tout chez son émule, puisque, à deux reprises, le héros avait été prévenu et préparé à une haute aventure qui lui est réservée ! Robert de Boron, qui semble plutôt désireux d'atténuer le caractère « nice » de Perceval, le rend bien plus sot en cette occasion ; la maladresse de l'auteur est due sans aucun doute à la nécessité où il se trouve de faire revenir son héros encore une fois auprès du roi Pêcheur, pour ne pas être trop en désaccord avec son modèle. Quant à la troisième visite, que Wauchier laissait simplement deviner, il l'a supprimée, très logiquement, comme inutile.

Le dénouement du roman est assez déconcertant : c'est sur les prières de l'oncle ermite que Dieu, ayant pardonné à Perceval, lui commande de revenir à la maison de son « taion », le riche roi Pêcheur. Et ce commandement divin lui est transmis par l'intermédiaire de l'enchanteur Merlin qui apparaît brusquement déguisé en paysan faucheur au moment où notre héros, tout à ses exploits chevaleresques, s'y attend le moins. Il ne faut pas être trop scandalisé par le fait qu'une telle mission soit confiée à Merlin, considéré par Robert comme le prophète et le bon génie du pays. Ce que nous regrettons davantage c'est de voir l'idée du mérite personnel remplacée par celle de l'intercession d'un saint parent du héros¹. Elle est pourtant conforme à la tendance de plus en plus marquée de notre auteur à christianiser son sujet, à lui donner un caractère « spirituel ». En faisant intervenir le Saint-Esprit à chaque instant dans son roman, en mêlant pour la première fois en un seul courant la légende populaire et la légende ecclésiastique, Robert de Boron a fait entrer l'histoire de la quête du Saint Graal dans un stade de développement nouveau et très fécond. En dépit de ses incon-

1. Remarquons que, à deux reprises déjà, le Perceval de Boron avait été préservé, ou aidé, par les bontés et les prières, soit de son père décédé, soit de son pieux oncle. Au contraire, chez Chrétien, c'est grâce à la mère, ainsi dit l'ermite lui-même, que le jeune Perceval n'a pas été puni de son impiété au début de la quête. Ce sont des nuances dont l'intérêt psychologique n'échappera pas.

séquences, de ses gaucheries, de ses défauts de composition, trop évidents, en dépit de son manque de talent, la trilogie de Robert a une importance capitale. Elle a certainement inspiré l'œuvre maîtresse du genre, la tétralogie du *Lancelot-Graal* qui, achevant la transformation du héros de la quête en un personnage purement chrétien, a dépossédé Perceval au profit d'un nouveau venu auréolé de grâce divine. A son tour le *Lancelot* en prose fit naître, par une réaction toute naturelle, le *Perlesvaux*, dernier mot de la quête de Perceval avant sa résurrection romantique dans le *Parsifal* de Richard Wagner.

PERCEVAL DANS LE LANCELOT-GRAAL

C'est dans l'*Agravain*, cette partie du roman qui précède immédiatement la *Quête*, que nous rencontrons pour la première fois le jeune Perceval, âgé de quinze ans à peine. L'auteur tout en retouchant certains détails de l'histoire traditionnelle, en garde toutes les grandes lignes. Ainsi Perceval le Gallois, de la race des rois Pêcheurs, est élevé par sa mère veuve loin du monde, mais il n'est pas son fils unique ; non seulement il a une sœur (comme dans toutes les suites du *Conte de Chrétien*), mais aussi des frères. L'un d'eux, Agloval, plus âgé que Perceval est déjà un chevalier du roi Arthur. Et ce frère, selon une invention peu heureuse de l'auteur, l'emmène à la cour, tout à fait à l'insu de la pauvre mère ; sachant à l'avance que celle-ci ne le laisserait jamais partir, Perceval la trompe sciemment en lui faisant croire qu'il va simplement accompagner quelques instants son frère. Ainsi sa faute se trouve considérablement aggravée par le fait d'un mensonge. Et pourtant lorsque plus tard Perceval apprend la mort de sa mère, causée par sa fuite, il n'en éprouve qu'un regret fugitif, comparé à la vive douleur qu'il ressent dans le *Conte de Chrétien*. Il est vrai que déjà à ce moment il est tout entier à sa quête : la morale mystique du salut écrasé de tout son poids la morale plus humaine du devoir et de l'amour filial.

Au début, Perceval ne songe encore qu'à sa prochaine chevalerie. A la cour du roi Arthur il est reçu avec tous les honneurs, et sur l'invitation d'une demoiselle, muette jusqu'alors,

occupe le siège à la droite du siège périlleux, réservé au bon chevalier, celui de gauche étant pour Bohort, le troisième quêteur, apparu dès la *Charrette* sur la scène de notre roman :

Quar cele qui onques n'avoit parlé dist à Perceval : « Chevaliers Jhesu Crist, vien asseoir el haut siege de la table roonde ». Et cils fu tous esbahis. Et cele le prist par le main et puis l'enmaine jusques au Siege Perilleus, a destre partie, puis li dist : « En cel siege serra li bons chevaliers et tu dalès lui a destre, pour chou que tu le resambles en virginité. Et a senestre serra Bohors »... Et quant elle l'i ot assis si li dist : « Souviengne toi de moi quant tu seras devant le saint graal, et si prie pour moi car jou trespasserai prochainement »¹.

Voilà donc Perceval marqué dès son apparition dans le monde pour une haute destinée, mais, du même coup, réduit à demeurer au second rang, à n'être que l'un des précurseurs du véritable élu. L'appel irrésistible du Graal retentit aux oreilles de Perceval pour la première fois dans une heure tragique. Pour gagner l'estime de ses compagnons il a entrepris, à peine adoubé par le roi Arthur, la quête de Lancelot disparu depuis longtemps de la cour. Blessé mortellement dans un combat singulier avec Hector², ainsi que son adversaire, Perceval voit apparaître le saint « vaisseau » dans un halo de lumière ; aussitôt les deux chevaliers se lèvent, miraculeusement guéris. L'aîné, interrogé par le plus jeune, lui explique ce qu'est le Graal dont ils viennent d'avoir la vision : le vase sacré dans lequel « Nostre Sires Jhesu Crist mangea l'agnel le jour de Pâques avec ses disciples » et celui où coula son sang sur le Calvaire. Et Hector raconte comment Joseph d'Arimathie et son fils Josephé apportèrent l'« escuelle » au royaume de Logres³

1. *The Vulgate version of the Arthurian romances* ed. by Oskar Sommer, vol. V (*Le livre de Lancelot del Lac*, part. III), 1912, p. 385.

2. Cet Hector est un frère de Lancelot, fils bâtard du roi Ban de Benoïc.

3. Toute la préhistoire du Graal remise ici en mémoire est longuement racontée dans l'*Estoire* et nous y reviendrons au chapitre de Galaad. Notons tout de suite qu'elle est en grande partie imitée du *Joseph d'Arimathie* de Robert de Boron avec cette différence que celui-ci ne fait pas transporter son « écuelle » en Grande-Bretagne dans le récit même. Il ne consacre d'ailleurs que quelques pages aux merveilleuses aventures du Graal en Orient, tandis que son émule en fait un roman touffu et compliqué à souhait.

(Grande-Bretagne) où il sert encore le roi Pellès et sa maisnie au château de Corbenic ¹.

A peine notre héros a-t-il entendu parler de ces merveilles que sa vocation éclate : il décide sur-le-champ de s'enrôler dans la chevalerie « celestienne » pour retrouver la relique dérobée aux gens humains dans son sanctuaire inconnu. Et il déclare à Hector :

Et por la grant vertu et le grant pooir que jou ai veü qu'il a fait en nous dirai jou que jou ne serai jamais granment a aise devant que jou l'aurai veü apertement, s'il est otroiés à nul homme mortel à veoir ².

Mais, avant qu'il puisse vraiment entreprendre sa quête, Perceval devra encore être soumis à diverses épreuves et aussi être mieux instruit des mystères auxquels il désire participer. Sa valeur chevaleresque s'affirme dès le premier tournoi auquel il prend part et où il l'emporte sur tous les preux d'Arthur. Elle ne fait que croître par la suite : seuls Lancelot et Galaad lui seront supérieurs à cet égard. Pourtant il n'a pas le goût des batailles, la soif d'une gloire purement mondaine ; on s'en rend compte à la cour et le sénéchal Keu remarque, avec sa malveillance habituelle, que le nouveau chevalier semble mieux aimer la paix que la guerre. Perceval donne, dès son apparition à la Table Ronde, l'impression d'un équilibre intérieur, d'une force calme et sûre d'elle-même qu'il ne possède à aucun degré dans les autres œuvres dont il est le héros. L'auteur ne le représente ni sous les traits d'un jeune sauvage, d'un « fol »,

1. Lancelot, à la recherche duquel Perceval est parti, se cache dans une île précisément aux environs de ce château de Corbenic. Fou de douleur à la suite de la disgrâce qu'il avait encourue de la reine Guenièvre, il avait été recueilli et soigné par la fille du roi Pellès, mère de Galaad, son fils. Guéri par l'apparition du Saint Graal, Lancelot ne retourne à la cour, avec son frère Hector et Perceval, qu'après avoir combattu ce dernier sans le reconnaître : ce combat, dont aucun des deux chevaliers ne sort ni vainqueur ni vaincu, les unira, au contraire, par les liens de la plus sincère amitié. C'est ici la scène finale de l'*Agravain*. Il est seulement fâcheux que Perceval se trouve ainsi à Corbenic, à deux pas du sanctuaire considéré comme introuvable. Nous avons là une des fréquentes maladresses et inconséquences de notre auteur.

2. T. V, p. 393.

comme Chrétien ou Wolfram, ni sous ceux d'un adolescent impétueux, outrecuidant, d'humeur inégale comme Robert de Boron ; il a le souci de lui donner plus de dignité, et aussi plus de modestie, sinon une plus grande sagesse, et le conduit doucement par la main jusqu'au grand portail de la *Quête* où il entrera à la suite de son « maistre ».

Témoin des merveilles du Graal à la cour d'Arthur, Perceval quitte Camaalot après avoir juré, ainsi que les autres chevaliers, de ne jamais revenir sans savoir la vérité du saint Graal¹. Même quand il saura cette vérité, jamais plus il ne reviendra vers la Table Ronde : c'est qu'il aura trouvé une autre « table » plus haute qu'il servira pieusement. Séparé, dès son départ, de Galaad dont les premières aventures lui demeurent inconnues longtemps, Perceval ne le retrouvera que beaucoup plus tard lorsqu'il en sera réellement digne ; en attendant il faut qu'il suive seul son chemin, éclairé par la lumière toujours grandissante de sa conscience religieuse. Le premier secours d'En Haut lui est envoyé par l'intermédiaire d'une recluse, sa tante, ancienne reine de la « Terre gaste », qui joue ici le rôle attribué ailleurs à l'oncle-ermite. Elle apprend à son neveu, ignorant tout de la préhistoire du Graal, l'existence des trois tables symboliques : celle de la Cène, celle de la commémoration établie par Joseph d'Arimatee et apportée avec lui et ses compagnons en Grande-Bretagne, celle enfin de la Table Ronde, représentation de l'univers exerçant un attrait irrésistible sur toute la jeunesse des terres chrétiennes ou païennes. A la table du Graal, un siège sacré et béni par Christ lui-même, en souvenir de celui qu'il occupa à la Cène au milieu de ses apôtres², devait rester vide ; de même le Siège Périlleux de la Table Ronde où ne pourrait s'asseoir un jour que le « bon chevalier ». Frère et compagnon de Galaad, Perceval — dit la recluse — ne peut pas le combattre, mais, au contraire, doit essayer de lui ressembler en étant vierge comme lui, « car seul,

1. Perceval commence sa quête en compagnie de Lancelot ; tous deux sont un peu plus loin désarçonnés par Galaad qu'ils ne reconnaissent pas tout d'abord à cause de l'écu blanc qu'il porte.

2. Ici notre auteur corrige fort heureusement Robert de Boron qui déclare que le siège vacant à la table du Graal est celui du traître Judas, conception peu heureuse, ce siège devant avoir visiblement un caractère sacré.

« celui qui n'aura ni tache ni luxure » pourra contempler le Saint Vaisseau dans sa demeure. Cette condition de chasteté absolue est tout à fait nouvelle pour nous. Sur cet article la *Quête* ne transige jamais : pour être admis au banquet mystique, les convives devront être purs et abstinents, exigence que jusqu'alors personne encore n'avait réclamé d'eux avec une telle rigueur ¹. Il y a là un travail d'épuration, d'ascétisme toujours croissant qui se poursuit avec une logique intérieure parfaite.

En quittant sa tante, Perceval dûment édifié se rend dans une abbaye et entre à l'église pour ouïr la messe. Derrière une grille, au fond, il voit sur un lit magnifique un vieillard plus que centenaire, une couronne royale sur la tête, qui supplie à voix haute le Seigneur de ne pas l'oublier et reçoit dévotement le sacrement des mains de l'officiant. Perceval est ému de pitié à la vue du vieillard paralysé et aveugle qui ne semble pouvoir trouver de repos. Un frère de l'abbaye lui raconte l'histoire de ce vieux roi Mordrain victime, il y a près de trois siècles, d'une vengeance céleste, mais à qui il a été promis qu'il mourra guéri par la venue du rédempteur. Ici encore Perceval nous apparaît comme le précurseur du « bon chevalier » Galaad.

Maintenant notre héros semble prêt à affronter le combat décisif, combat inévitable, car il a beau posséder en germe toutes les vertus chrétiennes, être pieux, charitable et chaste, c'est tout de même un homme de chair et de sang. Or la chair est toujours faible. L'ennemi le guette et va lui tendre des pièges, toujours les mêmes, lui faire subir des tentations d'autant plus redoutables que l'enjeu — une âme d'élite — est plus précieux ². L'auteur nous déclare que Perceval « estoit li hons

1. Dans le *Perceval* de Robert (éd. Hucher), l'ermite, son oncle, lui interdit, il est vrai, tout commerce avec les femmes, mais cette défense ne se retrouve pas dans le texte, très supérieur, du manuscrit de Modène (édité par miss Weston dans son ouvrage *Sir Perceval*), et on peut la croire une interpolation ultérieure.

2. Dans l'ensemble toutes les tentations que nous trouvons dans notre œuvre se ressemblent, seuls les détails varient. Il s'agit toujours de tentations de « luxure », car c'est là le péché irrémissible selon notre auteur. Ainsi le troisième élu, Bohort, subit dans la *Quête* les mêmes épreuves que Perceval, mais se montre inébranlable dans sa foi et dans sa vertu.

del monde qui plus creoit parfaitement en Dieu ». Sur cette pierre angulaire de la foi l'humble chrétien fonde toute sa résistance aux forces du Mal déchainées contre lui.

Une première fois Perceval, déçu par le démon qui se présente à lui sous une forme féminine, monte sur le destrier noir qu'il lui offre pour essayer d'atteindre Galaad ; il serait sûrement perdu s'il ne faisait à temps le signe de la croix. Ce n'est là que le prélude des épreuves qui vont l'assaillir. Seul dans une île déserte, pleine de bêtes sauvages, privé de toute nourriture, Perceval met toute sa confiance en Celui qui préserva Daniel dans la fosse aux lions et garda Jonas dans le ventre de la baleine, « car il voit bien que par proece de chevalerie ne peut il escaper ni autrement se Diex n'i met conseil ».

Il tue un serpent qu'il voit s'attaquer à un lion et la noble bête ne le quitte plus, lui témoignant par toutes sortes de signes de sa gratitude ; c'est là un compagnon qui lui est envoyé du ciel dans sa solitude et sa détresse. Alors Perceval prie Dieu de le garder comme le bon pasteur garde ses brebis et de le ramener, s'il s'égarait, au troupeau, c'est-à-dire au giron de l'Église. Le soir venu il s'endort à côté de son ami et a une étrange vision. Deux femmes lui apparaissent, l'une, la plus jeune montée sur un lion, l'autre, plus âgée, sur un serpent. La première le prévient « au nom de son seigneur » qu'il aura à combattre « le champion du monde », puis disparaît. L'autre lui reproche avec véhémence d'avoir occis son serpent et exige qu'il la dédommage de cette perte. Sur le refus de Perceval, elle lui déclare que naguère il lui appartenait et menace de le remettre en son pouvoir. Au matin du jour suivant, notre héros voit une nef, toute drapée de blanc, accourir vers le rivage ; un homme « en semblance de prestre », avec, sur le front, un bandeau de samit (velours) blanc, s'y tient. Répondant au salut empressé de Perceval l'étranger l'interroge d'abord, ensuite l'avertit qu'il est mis à l'épreuve par le Seigneur « por savoir et conoistre se vous estes ses fieus serjans ». Sur la demande de Perceval il interprète la vision que celui-ci vient d'avoir : la première femme — la jeune — symbolise la Nouvelle Loi, le rocher de la foi sur lequel le lion qu'elle monte, Christ, établit son royaume ; la femme âgée, montée sur le serpent symbolique des Écritures, celui qui tenta

Adam et Ève au paradis terrestre, c'est l'incarnation du péché mortel, et avant qu'il ne fût baptisé, Perceval était en effet dans son pouvoir. Maintenant qu'il est averti, il sait de quelle bataille il s'agit pour lui.

Peu après le départ de la nef blanche, voici qu'une autre, toute en noir, précédée d'un ouragan, aborde à l'île. Une très belle demoiselle richement vêtue se trouve dans cette nef ; elle salue courtoisement Perceval et lui annonce que jamais il ne pourra sortir de cette montagne déserte, condamné à y mourir de faim et de soif. Avec sérénité le chrétien répond qu'il ne craint rien étant au service de Celui qui a dit : « Frappez et il vous sera ouvert. » Changeant adroitement de conversation, la demoiselle apprend à Perceval, qu'elle appelle, à sa grande surprise, par son nom, qu'elle vient de la « gaste forêt », où elle a vu la plus merveilleuse aventure qui soit, celle du chevalier à l'écu blanc avec la croix vermeille. Vivement intéressé cette fois, Perceval la presse de questions et consent étourdiement à faire la volonté de l'inconnue, si elle lui parle de ce chevalier qu'il devine être Galaad. Alors la demoiselle, triomphant déjà de ce premier succès, lui débite une histoire mensongère dont l'unique but est d'ébranler la confiance en Dieu du jeune chevalier. Enfin elle le met en garde contre le prudhomme, qui vient de le visiter et qui ne serait qu'un méchant enchanteur : il a trompé Perceval, l'abandonnant à son sort, comme il avait jadis banni et déshérité la belle demoiselle elle-même. Et elle demande au chevalier crédule, après avoir éveillé sa sympathie par le récit de ses malheurs, de lui venir en aide, lui rappelant que tel est le devoir de tout compagnon de la Table Ronde. Notre héros, reconnaissant bien à la légère la justesse de cette obligation, lui promet sans hésiter son secours. Et cet engagement si imprudent l'entraîne, sans qu'il s'en rende compte, de défaillance en défaillance. Acceptant de s'abriter du brûlant soleil de midi sous une tente ou « pavillon », sorti du sol comme par enchantement, Perceval s'y endort, épuisé par le jeûne et la fatigue. A son réveil il éprouve, pour la première fois depuis qu'il est dans l'île, les affres de la faim et réclame de la nourriture. On lui sert aussitôt un succulent repas, arrosé d'un vin exquis, boisson presque inconnue dans le pays. Il mange avec avidité, mais surtout il

boit en très grande quantité et, enivré, s'aperçoit tout à coup de la beauté de son hôtesse : il la désire et le lui dit. Elle, cependant, convaincue maintenant que l'homme, « échauffé par la luxure », ne lui échappera plus, veut une victoire plus complète ; elle veut le soumettre, en faire son esclave, non pas seulement par les sens, mais aussi par la volonté. Perceval donc doit jurer, « comme loyal chevalier », d'être à elle désormais et de faire tout ce qu'elle lui commande. Toujours sous l'empire du charme, Perceval promet tout à la tentatrice qui l'entraîne vers un lit, préparé exprès pour eux. Voilà notre héros, sur le bord de l'abîme ; seul un hasard providentiel le sauve de la chute : au moment de se coucher il jette un regard sur son épée, voit sur le pommeau une croix et, machinalement, se signe. Violent coup de tonnerre, le « pavillon » s'effondre, enveloppé d'une épaisse fumée noire. Dégrisé, Perceval s'écrie à haute voix : « Biax dous peres Jhesu Crist, ne me laissiés mie ci perir, mais secorés moi par vostre grâce ! » A peine a-t-il proféré ces paroles, qu'il se retrouve de nouveau nu sur la rive, d'où la nef noire s'éloigne dans un tourbillon de flammes. La voyant disparaître au loin, le pécheur, enfin conscient de sa honteuse faiblesse, s'abandonne au désespoir. Non content de gémir et de s'accuser d'avoir failli perdre la fleur de sa virginité qui ne peut jamais être recouvrée, Perceval saisit son épée pour se châtier lui-même : « il se fiert si durement en sa senestre cuisse que li sans en issoit de toutes parts ». Pendant vingt-quatre heures, en proie à un profond repentir, le chevalier reste seul couché sur le rocher, perdant en abondance le sang de sa blessure ; il prie ardemment le Dieu de miséricorde de soulager sa peine cruelle. Et Dieu, qui veille sur son fils faible et affligé, l'entend et le prend en pitié. Les épreuves de Perceval touchent à leur fin. Le vénérable prudhomme en habits sacerdotaux, qui était déjà venu le reconforter, apparaît une seconde fois. Il écoute l'aveu de Perceval, lui reproche avec tristesse d'être toujours « nice »¹ : la demoi-

1. Deux fois seulement dans le *Lancelot-Graal*, il est question de la naïveté de Perceval : à l'endroit de la *Quête*, que nous venons de citer et dans l'*Agravain* où il est appelé « une simple créature ». On peut regretter que, dans cette circonstance décisive, Perceval ne doive pas le salut à lui-même, mais l'auteur a voulu montrer combien l'homme est faible sans le concours de la

selle dont il parle n'est autre que « li plus haus maistre d'enfer, cil qui a poesté sur tous les autres », c'est Satan en personne, précipité du ciel jadis à cause de sa révolte contre le Tout-Puisant. Ce qu'il voulait, c'est la perdition éternelle du chevalier à l'ombre de la nuit propice qui n'est autre que la mort, car la lumière du soleil — Christ — réchauffe le cœur des pécheurs. Sans la grâce du Saint-Esprit le malheureux aurait succombé dans son combat contre « le champion du monde ». A l'avenir il doit se garder mieux. Conseil désormais superflu : Perceval, assagi par sa cruelle expérience, arrêté à temps au seuil du péché mortel, n'a plus rien à craindre, sa force morale est désormais invincible et il le sent ; depuis que le « prudhomme » est avec lui, il ne souffre plus de sa blessure et, au contraire, éprouve, ainsi qu'il le dit « une si grant douchor et si grant assouagement en mes membres que je ne croi pas que vous soiés homs terriens, mais esperiteus ». Et la certitude jaillit comme un éclair : oui, ce doux et grave conseiller, ce consolateur mystérieux n'est autre que « le Pain de la vie », Christ lui-même ! A ce cri de Perceval l'apparition s'évanouit et une voix se fait entendre :

Perceval, tu as vencu et es gari ; entre en la neif et va où aventure te menra... car te conduira Diex et de tout t'est il bien avenus que tu verras par tans tes .ii. compaignons Bohort et Galaad.

Depuis ce moment Perceval devient véritablement le chevalier du Christ. Une dernière et profonde transformation s'opère dans l'âme de notre héros naissant à la vie spirituelle. Sur la nef blanche, la nef de Salomon, il rencontrera bientôt avec ses amis élus, sa sœur, devenue la vierge sainte, vouée au martyre. Pendant des années il accompagnera partout Galaad, dont il sera le bras droit, l'aidant à abolir les « mauvaises coutumes » du royaume de Logres, à en achever les hautes aventures. Il ceindra l'épée merveilleuse que le « bon chevalier » a

grâce. La même aventure à peu près arrive à Bohort, tenté comme Perceval par le démon de la concupiscence ; s'il se montre plus rebelle à la tentation, c'est sans doute qu'ayant succombé une fois dans sa prime jeunesse Bohort est plus expérimenté et aussi d'une nature moins impulsive : comparé à lui, Perceval reste un naïf.

retiré du perron flottant le jour de la Pentecôte à Camaalot et que ce dernier lui cède, une fois armé lui-même de l'épée du roi David. Ensemble — Bohort toujours troisième — ils entreront au château de Corbenic, ensemble ils participeront au banquet de la Cène ; ensemble ils emporteront le Graal et la lance qui saigne dans la Jérusalem céleste, à Sarras. Là Perceval, témoin fidèle de la disparition des reliques ravies au ciel avec l'âme de Galaad, meurt ermite, en odeur de sainteté, pour reposer aux côtés de sa sœur et du Rédempteur au Palais spirituel.

On ne peut, semble-t-il, aller plus loin dans l'ordre de l'austère morale ecclésiastique ; ce n'est qu'avec peine que nous reconnaissons dans cette figure émaciée et sévère d'ascète chrétien son lointain prototype, le valet « nice », et impétueux, au cœur simple, « le pur fol » de Wolfram, ou même le brillant chevalier d'humeur inégale, si éloigné encore de la perfection que nous avons rencontré chez Robert de Boron. Nous touchons ici au terme de l'évolution littéraire du Perceval médiéval. Le *Perlesvaux*, certainement postérieur au *Lancelot*¹, reproduit fidèlement les traits austères du chevalier-moine, en lui restituant, selon la tradition rétablie de nouveau, la royauté spi-

1. Malgré l'opinion contraire du distingué romaniste américain, M. Nitze, nous ne pouvons considérer le *Perlesvaux* que comme une compilation tardive, où sont utilisés pêle-mêle tous les matériaux, tous les thèmes ayant déjà servi ailleurs. C'est l'œuvre d'un épigone sans génie, mais non sans personnalité : l'idée à laquelle est soumis l'ensemble de son ouvrage est celle d'une Église militante où domine implacablement l'esprit de conquête. L'auteur est sans pitié, sans tendresse, et n'aime que les bons combats dans lesquels volent d'innombrables têtes païennes. Non sans raison M. Nitze découvre l'influence des croisades dans cette véhémence glorification des missionnaires chrétiens plus féroces que charitables. Miss J. L. Weston défend encore l'antériorité du *Perlesvaux* dans un mémoire publiée dans la *Romania* (t. XLVI, p. 314-329) au cours de la rédaction de notre étude. Son argumentation ne nous a pas paru convaincante.

Signalons que, sur un point important, le *Perlesvaux* se sépare de tous les autres romans du genre : ici le roi Pêcheur ne commence à languir qu'à partir du jour où le jeune Perceval, son neveu, en visitant le château du Graal, ne s'est pas informé de la signification de ces merveilles. Et notre héros ne retourne au château mystérieux qu'après la mort de son oncle pour prendre de force, en l'arrachant aux mains des mécréants, son héritage sacré.

rituelle que notre auteur lui avait ravie. Dans l'œuvre de ce dernier, plus mystique encore qu'ascète, bien au-dessus de l'homme héroïque qui a lutté, qui a souffert et qui s'est dompté enfin, plane l'image éthérée, translucide du saint né, du rédempteur : Galaad n'est plus comme Perceval le chevalier du Christ, c'est Christ-chevalier lui-même.

II

GALAAD LE RÉDEMPTEUR

PRÉHISTOIRE DU « BON CHEVALIER »

Bien que l'héritier du Graal n'apparaisse en personne qu'au seuil de la *Quête*, sa présence invisible plane sur presque tout le *Lancelot*, et plus particulièrement, sur la première partie de cette tétralogie, sur l'*Estoire del Saint Graal*¹. Dans la pensée de l'auteur, l'*Estoire*, par rapport à la *Quête*, doit être ce que, d'après l'exégèse chrétienne, l'Ancien Testament est au Nouveau : une longue préparation à l'avènement du Messie. D'abord elle nous raconte toute l'histoire de la « sainte écuelle » qui figure, comme chez Robert de Boron, le calice de la Cène, et le vase ayant servi à recueillir le sang du Christ sur le Calvaire. Tout le début se rattache étroitement au *Joseph d'Arimathie* de Robert, dont il répète les données principales. Ce prologue terminé, l'*Estoire* se sépare de son modèle et commence un récit, tout à fait différent et très détaillé, de la vie errante et des aventures merveilleuses de Joseph, de son fils Josephé et de leurs compagnons chrétiens. Ce récit affecte par endroits un caractère biblique : les pérégrinations de la petite troupe des fidèles rappellent l'*Exode* des Juifs, leurs tribulations dans le désert. Sur l'ordre du Saint-Esprit, qui parle aux deux chefs spirituels comme Jéhovah aux patriarches et aux prophètes, une arche portative est construite où l'on enferme le Saint Graal : elle s'inspire de l'Arche d'Alliance du peuple

1. Dans l'édition Hucher, l'*Estoire* est appelée le *Grand Saint Graal*, par opposition au *Petit Saint Graal*, qui est le *Joseph d'Arimathie* de Robert de Boron publié par le même éditeur.

juif. Sacré premier évêque de l'Église nouvelle par Jésus-Christ lui-même qui lui enseigne, à cette occasion, les deux plus grands sacrements, celui de l'Eucharistie et celui du baptême ¹, Josephé est comparé à Moïse :

Et tout aussi comme mes serjans Moises estoit meneres et conduisieres des fiex Israel par le poesté que jou li avoie donée, tout autresi seras tu garderes de cest mien pueple ².

L'atmosphère qui nous enveloppe dans toute l'*Estoire* est une atmosphère lourde et orageuse ; le dieu qui envoie Joseph et Josephé évangéliser le monde, et plus spécialement la Grande-Bretagne, est un maître jaloux et redoutable qui n'a rien de l'infinie mansuétude du Crucifié. La moindre infraction à une loi, parfois ignorée de celui qui la transgresse, entraîne de terribles représailles, même pour le juste. Ainsi Josephé, après avoir converti dans la cité de Sarras les rois païens et brisé avec eux l'assaut de leurs ennemis, essaye d'empêcher le massacre des vaincus : voyant le diable qui les poursuit « au nom de Jésus-Christ », il tente en vain de le lier. Immédiatement un ange au visage brillant comme l'éclair paraît et blesse à la cuisse droite le saint évêque avec une lance dont le fer reste dans la plaie. C'est le châtiment de Josephé, châtiment mérité pour avoir secouru « les despiseours de ma loy », c'est-à-dire les infidèles, au lieu de continuer à baptiser ceux qui se repentent.

Les exemples de l'implacable sévérité de Dieu foisonnent dans notre œuvre, mais nous ne pouvons que les mentionner en passant. En même temps, « l'esprit souffle où il veut » et les effets de la grâce sont aussi imprévus que foudroyants. Lorsque le frère de la reine Sarracinthe, secrètement chrétienne depuis nombre d'années, le vaillant et noble Seraphe, est baptisé sous le nom de Nascien ³, le Saint-Esprit descend sur sa tête en

1. La scène du sacre et de la communion de Josephé est d'une haute inspiration religieuse, comparable aux plus belles pages de la *Quête*.

2. *Estoire*, éd. Sommer, t. I, p. 35.

3. Douglas Bruce, l'éminent critique américain, dans un bel article des *Modern Language Notes* (Baltimore, mars 1918) rapproche ce nom de « Naason » qui figure parmi les ancêtres de J.-C. (saint Mathieu, I, 4, et saint Luc III, 32). C'est là sans doute que notre auteur est allé le chercher.

forme de flamme visible à tous « moult espoentablement », cependant qu'une voix d'en haut proclame : « li daarain ont as premerains tolu par lor isnelté de venir a droite creance. » — A Nascien est réservé l'honneur suprême de devenir l'ancêtre du futur rédempteur ¹. Mais auparavant l'attendent bien des épreuves, bien des souffrances avec de nouvelles marques, plus éclatantes encore, de la faveur céleste. Admis en compagnie de son beau-frère Evalac-Mordain (nom qui, selon notre auteur, veut dire en chaldéen « tard venu en croyance ») à visiter l'arche sainte où se trouvent le siège épiscopal, les vêtements sacerdotaux de Josephé et le Graal lui-même, Nascien, mû par un sentiment irrésistible, soulève la patène qui recouvre le vase sacré et jette un regard à l'intérieur. Il y voit la merveille des merveilles, « ce est Diex li tous poissans » ; mais le téméraire devra payer cher cette révélation d'un mystère ineffable : ses yeux se ferment à la lumière du jour — pas pour longtemps, il est vrai. Un ange tout blanc descend du ciel, tenant dans sa main la lance avec laquelle fut blessé Josephé ² et dont s'écoulaient des gouttes de sang vermeil qui tombent dans une « boîte ». Avec ce sang le messager céleste oint d'abord la plaie de l'évêque, après en avoir retiré le bout de la lance, et la plaie se ferme. Ensuite il s'approche de Nascien et du même sang lui oint les yeux : aussitôt l'aveugle recouvre la vue. Solennellement l'ange annonce à Josephé et à l'ancêtre de la glorieuse lignée Lancelot-Galaad que la sainte lance ne saignera plus jusqu'au jour où commenceront les « hautes aventures » en Grande-Bretagne ; désormais les merveilles du Graal ne seront vues

par nul homme mortel fors par 1 seul, et cil sera plains de toutes bontés

1. Une chose nous frappe dans l'*Estoire* : c'est la tolérance vis-à-vis de Sarrasins, dont il fait les ancêtres mêmes du « bon chevalier ». L'auteur s'attache même avec plus de sympathie à ses héros à peine christianisés qu'à Josephé et à ses compagnons.

2. Il est à remarquer que la lance sainte, qui est ici, comme dans Robert de Boron, la lance de Longus, joue en même temps le rôle d'une arme de vengeance céleste ; ce caractère est attribué aussi à l'épée de David qui symbolise sans aucun doute l'espoir de la rédemption du genre humain. Vóy. notre étude sur l'*Ève pécheresse*.

que cors puisse avoir. Car il ert boins au siecle et a Dieu comme cil qui sera plains de toutes iceles bontés et de hardement et de proece, et si sera boins a Dieu, car il sera adès plains de carité et de grant religion, si sera souvrains de toute bonté et de virginité ¹. . . »

La bénédiction qui, pour des raisons mystérieuses, repose sur la descendance de Nascien sera confirmée, à diverses reprises, dans notre récit, toujours sous une forme allégorique. Une nuit, le roi Mordrain voit en songe sortir du corps d'un sien neveu un lac dont s'écoulent neuf fleuves. Ce n'est que beaucoup plus tard qu'un vénérable saint, envoyé à Mordrain pour l'encourager au milieu de ses épreuves, lui donne l'interprétation de ce songe. Le lac signifie un fils (Célidoine) qui naîtra à Nascien et les fleuves sont les neuf descendants de ce fils. Or le dernier, le neuvième « sera de grignor hautece et de grignor merite et por chou qu'il vaintera les autres de bonté, se baignera JhesuCrist en lui tous nus, se despoillera devant lui en tel maniere qu'il lui descouverra les secrès, ce qu'il ne descovri onques a homme mortel ² ».

Cette même prophétie, plus développée encore et plus précise, est faite à Nascien lui-même dans les circonstances suivantes. Il se trouve transporté, après avoir subi mainte aventure, sur la nef de Salomon, où il s'endort. En rêve Nascien voit un homme, vêtu d'une robe rouge, qui le réconforte par de bonnes paroles. Entre autres choses il lui prédit que jamais il ne reverra sa ville natale, mais que, dans trois cents ans, le dernier de son lignage y reviendra avec le Graal. Sur ce le prudhomme disparaît, laissant dans la main de Nascien un « bref » où il trouve à son réveil, écrite en hébreu et en latin, l'énumération des neuf générations de ses descendants. Suit un autre rêve d'un caractère analogue : Nascien voit son fils Célidoine introduire auprès de lui neuf personnes âgées dont les sept premières paraissaient être des rois, le huitième avait l'aspect d'un chien et le neuvième celui d'un lion. Tous, sauf le dernier s'agenouillèrent devant lui. Un vieillard inconnu, cédant aux prières de Nascien, lui révélera plus tard le sens de sa vision : le huitième de ces descendants de

1. *Estoire*, t. I, p. 81.

2. *Ibid.*, p. 107.

Célidoine (Lancelot du Lac) lui est apparu sous la forme d'un chien parce qu'il sera un vil pécheur ; le neuvième, au contraire, est pareil au lion, à cause de sa supériorité éclatante sur tous les autres animaux.

C'est lui le neuvième fleuve, vu en songe par Mordrain, qui apparaîtra

au commencement troubles et espès comme boe... pour che qu'il ne sera pas engendrés de mere moullier ne selonc la loy de Sainte Église, mès envi comme en fornication et en autre pechiet mortel... Mès el milieu de son aage, quant il commenchera à regner, lors ert il si roides et si bruians, c'est à dire qu'il sera plains de chevalerie et de proeche, qu'il passera tous les pers de proece terrienne et de bonté de cors, car il sera vierges tous les jours de sa vie et en la fin de lui si sera si merveilleuse que de chevalier mortel qui a son tamps soit n'i aura nul qui a lui soit samblables ¹.

A partir de ce moment les prophéties concernant le « bon chevalier » se multiplient. Son avènement annoncé, appelé par tous les vœux, se trouve intimement mêlé au récit, et comme tissé dans sa trame :

Quand l'impie et orgueilleux Moïse essaye de s'asseoir dans le siège vacant de la sainte table, il est saisi et emporté par les suppôts de l'enfer ; un ermite lui déclare qu'il y restera jusqu'à ce que vienne le chevalier qui mènera à fin les aventures de la Grande-Bretagne ².

De même le père de Moïse, Siméon, enterré vivant dans une tombe brûlante pour avoir tenté d'assassiner son pieux cousin Pierre, ne verra le terme de son supplice que le jour où Galaad passera près de sa tombe ; lui seul pourra éteindre les flammes « en senefiance de ce quil n'avra en lui point de feu ne d'escaufement de luxure ³ ». Pareillement la fontaine bouillante à côté de laquelle furent enterrés les restes du grand-père dont Lancelot porte le nom, cessera de bouillonner à l'arrivée du fils de Lancelot, Galaad. Déjà le portrait de ce dernier, son rôle providentiel sont esquissés à grands traits : il

1. *Estoire*, t. I, p. 207.

2. Cet épisode, avec le nom même du faux disciple, se retrouve dans Robert de Boron. Mais là Moïse est puni aussitôt d'une terrible mort.

3. A propos de la mésaventure de Lancelot sur la tombe de Siméon voy. notre étude sur la *Charrette*.



sera premier par la prouesse et premier par la vertu, plus que chaste, vierge. Enfin son nom même, jusque là inconnu et ignoré de tous, est révélé, nom tiré de la Bible et qui sera porté déjà par un de ses glorieux ancêtres paternels par le dernier fils de Joseph d'Armathie, le pieux roi Galaad le fort « qui avoit conquis Galles au temps où le Graal fu portés en Bretagne ». Pour la première fois, chose étrange, il est prononcé, ce nom de l'élus, par un impie, par Moïse englouti qui, du fond de l'abîme, annonce à son père Siméon que son tourment cessera à la venue du « bon chevalier » *Galaad*. Cependant, jusqu'à la fin de l'*Estoire*, le surnom d'espérance du héros prédestiné se retrouve sur toutes les lèvres. Lorsque Mordrain, en voulant voir de trop près le Graal, « perdit la vue des yeux et le pouvoir du corps », il pria humblement Dieu de ne pas le laisser mourir sans avoir vu le bon chevalier. Et, répondant à sa prière, une voix se fit entendre : « Roi, ta volonté sera faite, tu vivras jusqu'au jour où le bon chevalier viendra te voir et à ce moment — mais pas avant — toutes les plaies se refermeront. »

Mordrain attendra donc, nouveau Siméon, pendant plus de deux siècles l'arrivée sur terre du Messie. Avant de se retirer loin du monde, au fond d'une abbaye de frères blancs, il remet à son beau-frère Nascien, en souvenir de leur glorieux passé, son écu blanc dont il prédit que nul homme ne le portera en bataille sans en recueillir honneur et victoire et qu'il sera la cause de maint miracle. A la veille de sa mort Josephé, le saint évêque qui vient faire ses adieux au vieux roi Mordrain, trace avec son sang une croix sur l'écu blanc ; et il déclare que cette croix ne s'effacera jamais, qu'elle restera toujours aussi vermeille jusqu'à ce que « Galaad li tres boins chevaliers vendra qui le prendra et le pendera à son col ». Josephé ajoute, complétant sa prophétie, que celui-ci viendra chercher son écu à l'abbaye où il le laisse le cinquième jour après son adoubement et que « comme cis escus est plus mervelleus que autres, ainsi verra on que en cil Galaad aura plus haute chevalerie que en nul autre chevalier ¹ ».

Ainsi les deux pièces les plus importantes de l'armement du

1. *Estoire*, t. I, p. 285.

Christ-chevalier lui sont léguées à travers les âges, l'écu par Mordrain et Josephé, l'épée par son ancêtre le plus lointain, le roi David, épée dont on trouve la description détaillée dans la nef de Salomon ¹. L'invention de la nef de Salomon, allégorie magnifique de l'Église dont nous avons parlé ailleurs ², n'a qu'un but : rattacher par une chaîne mystérieuse à travers les siècles d'attente le passé le plus reculé à l'avenir forgé dans la nuit des temps. Cette floraison de symboles ne fait que rehausser le prestige, augmenter l'éclat du dernier rejeton de toutes ces races royales, étroitement mêlées, de toutes ces gloires, aussi bien spirituelles que mondaines. Rien qu'à ce double caractère prononcé dans notre œuvre, on reconnaît l'esprit chevaleresque et fièrement aristocratique du moyen âge : l'*avatar* au XIII^e siècle du Christ-Sauveur ne peut être que du sang le plus noble !

Il s'agit maintenant d'établir la généalogie de Galaad du côté maternel. Par sa mère, fille du roi Pellès de Listenois et petite-fille de Pellinor, le « roi mehaigné », gardien du Graal à Corbenic, capitale de la « Terre Foraine », il appartient à la famille des rois Pêcheurs, famille qui remonte à Joseph d'Arimathie ³. Le vieux « roi mehaigné » dont Galaad devra

1. Nous résumons ici l'aventure de l'épée qui forme le nerf du récit dans tout le roman : le Sarrasin Varlan avait saisi cette épée dans la nef de Salomon et en avait tué le roi Lambor, un des gardiens du Graal de la famille de Joseph d'Arimathie. Il paye ce sacrilège de sa vie, mais le coup qu'il porta eut pour immédiat effet de rendre stérile, « gaste », et la « terre foraine », pays de la victime et celle de l'assassin lui-même dont le corps reste au bord de la nef jusqu'à ce qu'une pucelle le jette dehors.

« Provoquées par le coup de l'épée, les merveilles ne céderont qu'à la vertu de la même épée. » F. Lot, *op. cit.*, p. 235 ss. Dans la *Quête* on nous dira expressément qu'avec cette épée que lui ceint la sœur de Perceval, Galaad accomplit tous ses exploits.

2. Dans une étude sur l'*Eve pécheresse*.

3. Pour notre auteur le premier roi Pêcheur n'est pas, comme pour Robert de Boron, le beau-frère de Joseph d'Arimathie, Bron, mais son deuxième fils Alain, vierge comme Josephé lui-même. Dans le *Perceval* on ne concevait pas comment Alain, qui avait déclaré sa répugnance pour le mariage finissait tout de même par faire souche. C'est Alain le Gros qui accomplit, avec le concours de l'Esprit Saint, la multiplication du poisson pêché par lui, répétition d'un des miracles évangéliques les plus connus. Après sa mort, la garde du Saint Vaisseau passe à un de ses frères Josué, qui deviendra

accomplir la guérison est donc son aïeul maternel. A la fin de l'*Estoire* on nous dit simplement que ce roi a été « navré » dans une bataille, mais plus tard la *Quête* nous apprend par la bouche de la sœur de Perceval comment et pour quelle cause cette blessure fut d'un caractère nullement profane : un jour le roi Pellinor, bon chrétien et vaillant chevalier, se trouvait au bord de la mer devant la nef de Salomon ; plein de foi, il n'hésita pas à y monter et, en voyant l'épée merveilleuse de David, il la tira à demi hors du fourreau : « Au même moment une lance le ferit... parmi les cuisses si durement ...qu'il en remeist mehaigniés si comme il peirt encore ». Ainsi se trouve réalisée la prophétie de l'ange dans l'*Estoire* : « Et de ceste lance dont tu [Josephé] as esté ferus ne sera jamais touchiés que uns seus hom, et sera uns roi qui descendra de ton lignage, si sera li daarains des boins ¹. »

Quant au château de Corbenic, cet asile du Graal au royaume de Logres, il a été élevé par le roi païen Alphasem, guéri de la lèpre avant sa conversion au christianisme par la vertu du vase sacré, grâce à Alain le Gros ; le roi Pêcheur qui l'a converti et baptisé laisse, à la suite de ce miracle, son frère Josué (un des douze fils de Bron le parent de Josephé) épouser la fille d'Alphasem.

Sur une des portes du château, dès qu'il est bâti, apparaît l'inscription « Corbenic », ce qui veut dire, dans le chaldéen de fantaisie de notre auteur, « le saint vaisseau ». Et le nom restera attaché à la nouvelle demeure du Graal, déposé au « maistre palais » dans une chambre tout en haut. Or peu après les noces du jeune couple sur l'ordre de Dieu, ce palais, appelé désormais le « Palais Aventureus », est interdit comme séjour à toute la maison royale, « car li lieus i est si boins pour le repaire del saint vaissel que nus sans le congié du haut maistre ne s'i doit reposer ». Seuls y seront hébergés les quelques hôtes

par la suite le premier roi de la « terre foraine » au château de Corbenic. D. Bruce avec sa finesse habituelle fait remarquer que, d'après l'*Estoire*, qui continue le travail commencé par Robert de Boron, on peut considérer les gardiens du Graal comme des personnifications de l'Esprit-Saint. Il est donc permis de dire que dans un certain sens Galaad est également un fils du Saint-Esprit.

1. *Estoire*, t. I, p. 81.

de marque soumis sur un commandement spécial à de redoutables épreuves dont nul avant Bohort ne se tirera à son honneur ¹.

Un voile épais enveloppe Corbenic tant que dure l'attente des merveilles du Graal. La scène du roman, qui évolue dans une ambiance purement courtoise tout le long du *Lancelot* proprement dit, est occupée par d'autres personnages, par d'autres événements dont le héros est celui de la « Joyeuse Garde » et de la « Charrette », l'invincible Lancelot du Lac, amant de la reine Guenièvre. Mais ce n'est pas lui, et il le sait, qui achèvera les aventures de la Grande-Bretagne, car son péché d'amour l'en empêche ². Le mystère du Graal demeure lointain et voilé, jamais oublié, jamais renié.

A trois reprises dans les parties profanes de l'œuvre qui encadrent la *Quête*, le voile se déchire et comme un frémissement d'ailes invisibles se fait sentir. La première fois c'est dans la partie connue sous le nom de *Galehaut* que l'on trouve une allusion directe à la fois au péché de Lancelot et à la venue du chevalier meilleur que lui, qui achèvera de « désenchanter » la Grande-Bretagne. Maître Elie de Toulouse, le savant clerc, en interprétant le songe de Galehaut, lui dit : « Jou sai bien que cil qui achevera les aventures de Bretagne sera li mielres chevaliers de tot le monde et emplira le deerrain siege de la Table Ronde et cil a en escripture la senefiance de lion. » Et il ajoute que ce chevalier possédera la vertu qui manque au léopard (Lancelot) : il sera vierge jusqu'à sa mort. Ni son nom, ni ses rapports avec Lancelot ne semblent encore connus du sage clerc qui ne fait, dit-il que répéter la prédiction de Merlin : « De la chambre al roi mehengnié, de la gaste forest aventureuse en la fin del roialme de Lices (*sic*) vendra la merveilleuse beste... ³ » Dans la *Charrette*, Siméon de sa tombe brûlante, déclare à Lancelot que celui qui mettra fin aux aventures du Saint Graal sera aussi proche de lui charnelle-

1. Les mésaventures décrites avec le plus de détails, sont celles de Gauvain que sa vie licencieuse rend tout à fait indigne du succès.

2. A notre avis la scène la plus belle de tout le *Lancelot* propre est celle où la reine Guenièvre pleure sur son ami qui ne pourra, à cause de son péché, achever la Quête du Graal et où Lancelot prend la défense de leur amour et déclare ne rien regretter du passé (t. V, p. 122).

3. *Arthurian romances*, éd. Sommer, t. IV, p. 26 et 27.

ment qu'on peut l'être et s'appellera Galaad ; tel était le nom de baptême de Lancelot lui-même mais il l'a perdu par sa luxure. A la fin de la même *Charrette*, la dame du Lac, apparue brusquement, à la suite de Bohort le précurseur, à la cour d'Arthur fait à ce dernier cette remarque énigmatique avant de prendre congé : « Jou m'en yrai, mais avant voel que tu saces que li affaires aproce par coi ta cort sera delivrée et dont les aventures prendront fin.¹ »

Enfin dans tout l'*Agravain*, long et confus prologue de la *Quête*, les allusions au Graal et à son conquérant futur se multiplient. C'est là qu'à lieu, à deux pas du sanctuaire de Corbenic, sorti de l'ombre où il sommeillait, la rencontre providentielle de la vierge, élue pour devenir la mère du rédempteur, et de celui qui doit être, sans le vouloir, presque sans le savoir, son époux éphémère.

La conception de Galaad nous est racontée avec mille précautions, destinées à atténuer à nos yeux l'irrégularité de sa naissance en « avoutire », en dehors du sacrement du mariage. Comme il fallait à tout prix que le héros prédestiné fût engendré par « le miaudre chevalier du monde », esclave de son amour pour Guenièvre, l'auteur a essayé de tourner la difficulté : d'une part Lancelot ne s'unit à la fille du roi Pellès que par l'effet d'une ruse ; d'autre part ce dernier et sa complice, la nourrice Brisane, qui offre à Lancelot le « boire », agissent sous l'empire d'une inéluctable nécessité. La fin justifie ici les moyens, plus que douteux. En ce qui concerne le fruit de cette union, il sera autant que possible préservé de toute souillure. Déjà l'*Estoire* nous avertit à l'avance : « Et por ce s'il fu engendrés en péchié n'i esgarda pas Nostre Sires, ains garda à la haute brance dont il estoit descendus et à la boine vie et al boin proposement qu'il avoit. » Et après nous avoir dit comment « li mielres chevaliers qui en ce temps fust et la plus bele pucele du plus haut lignage » se sont connus, l'auteur ajoute avec emphase :

Et por ce que li Sires en qui toute pitié habite et qui ne juge mi tout selonc les mesfais as pecheors regarda cele assemblée... si lor dona tel fruit a engendrer et à concevoir que por la flor de virginité qui illuec fu

1. *Arthurian romances*, éd. Sommer, t. IV, p, 217.

corrompue fu restaurée une autre fleur dont grans biens vint al pais... Et tout ausi comme li nons de Galaad avoit esté perdu en Lancelot por escaufement de luxure, tout aussi fu il recouvrés par cestui par abstinence de char ¹.

L'antithèse de Lancelot-Adam et de Galaad-Christ se trouve déjà indiquée dans ces dernières paroles, antithèse qui forme la trame même du roman, en même temps qu'est rappelée brièvement la mission du futur rédempteur, qui apparaît en pleine lumière dans la première partie de notre tétralogie, dans l'*Estoire*.

A la naissance de Galaad, de saints ermites et des prudhommes, qui se transmettent une tradition séculaire, ont affirmé à sa famille qu'il « mettra à fin les aventures del Saint Graal ». L'enfant est élevé d'abord auprès de sa pieuse mère, de son grand-père et de son aïeul, habitants du « saint hôtel » dont l'influence ne peut être qu'heureuse et bienfaisante sur l'âme à peine sortie des limbes. Il a deux ans, lorsque le cousin de son père, Bohort, visite Corbenic ; déjà il ressemble d'une façon troublante à Lancelot. En apprenant de Pellès le secret de ses origines, Bohort embrasse tendrement « le bel enfant » et salue en lui « le chiés et li estandart de son lignage ». A l'âge de cinq ans, Galaad, qui vient de faire connaissance de son père et qui exprime le désir de ne pas vivre trop éloigné de lui, est envoyé près de Camaalot dans une abbaye de nonnains, dont la supérieure est la sœur du roi Pellès. Il y restera jusqu'à quinze ans. A ce moment, nous dit-on, « si fu si biaux et si preus et si legiers que l'on ne puet mie son pareil trover el monde ». Sous cette formule quelque peu conventionnelle se cache tout un trésor de sagesse et de pureté juvéniles qui n'attendent qu'un signe pour se révéler à nous. Un ermite, instruit de la volonté de Dieu, apprend à Galaad dans une de ses fréquentes visites à l'abbaye qu'à la Pentecôte prochaine il sera adoubé ; et il l'invite à entrer chaste dans l'ordre sacré de la chevalerie. Avec une douce sérénité, celui qui toujours restera vierge, sans qu'il lui en coûte le moindre effort, celui en qui rayonne déjà la plénitude de la grâce, fait la

1. *Arthurian romances*, t. I, p. 290-1.

promesse attendue de lui ; une première et une dernière fois dans sa vie, Galaad, l'être parfait, est exhorté au bien par autrui. Demain ce sera vers lui que se tourneront fascinés tous les regards, c'est lui qui sera le pasteur du troupeau béni : nous sommes au seuil de la *Quête du Saint Graal*.

VIE ET MORT DE GALAAD DANS LA QUÊTE DU
SAINT GRAAL.

Les temps sont révolus, le Christ-chevalier va paraître. Mais, avant de nous le montrer au grand jour, dans tout l'éclat de son premier triomphe au milieu des compagnons de la Table Ronde, l'auteur de la *Quête* nous fait assister à l'adoubement de Galaad accompli à l'ombre de l'abbaye où il a vécu adolescent. Une demoiselle vient quérir Lancelot à la cour d'Arthur la veille de la Pentecôte et le conduit, à travers la forêt voisine, dans un couvent de nonnains où l'attendent, arrivés on ne sait d'où ni comment, ses deux jeunes cousins, Bohort et Lionel, ignorant, eux aussi, pourquoi on les a fait venir dans cet endroit isolé. Pendant qu'ils devisent entre eux, trois religieuses apparaissent, conduisant devant elles « Galaad, le bel enfant ». Celle qui le tient par la main dit en pleurant à Lancelot :

Sire, je vous amaine nostre norechon, tant de joie que nous avons ; nostre confort et nostre espoir est. Si vous proions que vous le fachiés chevalier, car de plus preudome, a nostre quidier, ne poroit il recevoir l'ordre de chevalerie ¹.

Lancelot regarde son fils sans le reconnaître « et le voit garni de toutes biautés si merveilleusement qu'il ne cuide mie que onques veist en son eage si bele forme d'ome ». Et il consent de grand cœur à faire chevalier ce bel enfant.

Selon la coutume, le « valet » veille toute la nuit dans la chapelle du couvent ; au lendemain, « à l'heure de prime », Lancelot du Lac adoube Galaad, toujours sans savoir qu'il est sa chair : il lui chausse l'éperon dextre — et Bohort le senestre, — il lui ceint l'épée et lui donne la colée.

1. *Arthurian romances*, t. VI, p. 4.

Invité courtoisement par son père à l'accompagner auprès du roi Arthur, le jeune chevalier refuse et la mère abbesse, à qui Lancelot répète, en insistant, son offre, répond qu'elle l'enverra « quand le moment sera venu ». Là-dessus les trois compagnons prennent congé et s'en retournent à la cour. Ils n'y trouvent personne : tout le monde est à la grande messe. Bohort et Lionel se communiquent leurs impressions au sujet du nouvel adoubé, dont ils ont deviné l'étroite parenté avec leur cousin. Lui seul garde un silence énigmatique. « Et quant il orent laissié parler de ceste chose », les voilà qui voient sur le « Siège Perilleux de la Table Ronde » des « lettres » toutes fraîches : 454 ans sont passées depuis la Passion de Jésus-Christ et « al jour de Pentecoste doit chis siege trover son maistre ». Profondément troublé par cette prédiction qui tombe si juste, Lancelot propose de recouvrir le siège d'un drap de soie, afin qu'on ne soupçonne rien de l'aventure merveilleuse avant qu'elle s'accomplisse. Le moment est proche. Jamais le roi Arthur n'a tenu une cour plénière aussi brillante. Entouré de ses barons, il est assis « en son haut dais el palais ». Le banquet richement servi va commencer et tous les sièges — sauf un seul — sont occupés à la Table Ronde. Tout à coup les portes et les fenêtres de la salle se ferment d'elles-mêmes ; un majestueux vieillard en robe blanche paraît, menant par la main un chevalier, vêtu d'armes vermeilles, sans épée ni bouclier. « Paix soit avec vous », dit-il à l'assemblée saisie de stupeur ; puis, s'adressant à Arthur, il lui annonce que voici le chevalier désiré extrait du haut lignage du roi David. Saluant avec joie le jeune étranger, Arthur le fait désarmer et revêtir un surcot de « samit » vermeil, fourré d'hermine. Alors le vieux prudhomme conduit le chevalier vermeil droit au Siège Périlleux et soulève le drap de soie dont celui-ci est recouvert ; on y lit maintenant l'inscription : « c'est le siège de Galaad ». Sans hésiter, Galaad prend sa place et donne congé en ces termes à son vénérable compagnon : « Sire, or vous en ralés, car bien avez fait ce qu'on vous commanda ; et salués moi tous ceaus del saint ostel. . . et mon aiol le riche roi Pescheor et li dites dé par moi que jou l'irai veoir al plus tost que je porrai ¹. »

1. *Arthurian romances*, t. VI, p. 8.

Cette scène, comme soulevée d'un souffle d'en haut, pourquoi faut-il qu'on nous la gâte par l'aventure banale de l'épée fichée dans le perron flottant, épée que Galaad seul réussit à arracher du marbre ? C'est qu'il était nécessaire de nous donner une preuve de l'incomparable vigueur du jeune Galaad ¹. De même, dans le tournoi organisé en l'honneur de la fête, il l'emporte sans peine, désarçonnant tous les preux, l'un après l'autre, à l'exception de Lancelot et de Perceval. Galaad doit nous apparaître avant toute chose comme un chevalier, comme le meilleur des chevaliers, supérieur même à son père qu'il surpasse autant que le lion surpasse le léopard.

Le soir, à vêpres, nouvelle merveille : une grande clarté illumine la salle où les compagnons de la Table Ronde sont réunis, « et lors entre laiens li Saint Graals covert d'un samit blanc », répandant autour de lui de suaves odeurs. Après avoir servi tous les convives, muets de saisissement, le Graal « disparaît » ². Alors les langues se délient et tous, le roi en tête, remercient hautement Dieu de ne pas les avoir oubliés. C'est là le signal attendu ³ : la quête du Graal va commencer, cercle magique dans lequel sont attirés les meilleurs chevaliers. Le plus grand nombre échouera, car s'il y a beaucoup d'appelés, peu sont élus ; trois seulement achèveront l'aventure — Galaad, Perceval, Bohort — dont les trois quêtes s'uniront à la fin en une seule. Entre ces trois élus mêmes il y a une hiérarchie

1. Galaad dit tout de suite avec simplicité que l'aventure est sienne ; il savait si bien que cette épée l'attendait, qu'il n'en avait pas apportée avec lui. Plus tard il passera l'épée du perron flottant à Perceval, car l'arme sacrée qui l'attend depuis mille ans, c'est l'épée du roi David, son lointain ancêtre.

2. Une demoiselle avait déjà prévenu ce même jour Arthur de l'apparition prochaine du Graal en son hôtel. C'est elle qui, pour la première fois ouvertement, reproche à Lancelot de ne plus être le meilleur chevalier du monde, puisqu'il a manqué l'aventure de l'épée dans le perron flottant. Il semble donc que celle-ci ait un double but : affirmer la force incomparable de Galaad, abaisser le prestige de son père, désormais condamné à tous les déboires.

3. Remarquer combien bref est le séjour de Galaad à la cour d'Arthur, milieu insuffisamment digne de sa haute vertu. S'il baisse la tête et ne répond rien aux questions de la reine, qui devine en lui le fils de Lancelot, c'est que Galaad a honte, non de ce qu'il est bâtard, mais du péché de son père et de Guenièvre, l'épouse adultère.

spirituelle : à l'échelon inférieur celui qui a succombé une fois en sa prime jeunesse ; plus haut celui qui résista, mais non sans de durs combats, à une tentation du même ordre ; enfin, tout en haut, celui qui ne peut pas même être tenté, homme seulement par le corps, émanation pure de l'Esprit-Saint. Partout dans notre roman il sera comparé, identifié même, au Sauveur. Ce parallélisme hardi, qui peut sembler sacrilège aux timorés, est mainte fois indiqué, mis en relief. Tout d'abord dans le long discours de la recluse, tante de Perceval, qui l'exhorte à suivre la trace de Galaad :

Or vous dirai je par quel raison le chevalier vint à cort en armes vermeilles. Vous savez bien que Jhesu Crist fu entre ses apostles maistres et paistres à la table de la caine (cène) ; après fu senefiés par Josephe a la table del saint graal, et après a la table roonde par cel chevalier qui doit estre maistre deseure tous qui i seront... Nostre Sires promist à ses apostres devant sa passion qu'il les vendroit visiter et veoir et il s'atendirent à cette promesse triste et morne. Dont il avint le jor de la Pentecoste que quant il estoient tot en une maison et li huis estoient clos que li Saint Esperis descendit entr'eus en guise de fu et les reconforta. Si me semble que en ceste maniere vous vint reconforter li chevaliers que vous devés tenir por maistre et pastour de vous tous. Car tot aussi comme Nostre Sires vint en semblance de fu, aussi vint li chevaliers en armes vermeilles qui furent samblans à la color de fu, et aussi comme li huis où li apostle furent erent clos à la venue Nostre Seignor, aussi furent les portes del palais closes quant li chevaliers entra en la sale, si vint si soutieusement entre vous qu'il n'i ot si sage qui seust dont il vint ¹ ».

Ailleurs l'identification de Galaad avec le Christ est plus complète encore, s'il est possible. Le cinquième jour après son adoubement, Galaad sort de l'abbaye des pères blancs, emportant l'écu de Mordrain ², ainsi que l'avait prédit Josephé mourant, et trouve une aventure : dans le cimetière voisin une voix horrible sort d'une des tombes ; il soulève la lame qui la recouvre et y trouve le corps d'un chevalier armé ; en même temps le diable s'échappe, au milieu des flammes, en criant :

1. T. VI, p. 56-57.

2. L'aventure de l'écu dont plusieurs personnages tentent de se saisir, pour leur malheur, est longuement racontée dans la *Quête* et on y rappelle naturellement les prophéties de l'*Estoire*.

« Sergent du Christ, ne m'approche pas. » Un vieux moine qui avait accompagné le héros lui explique la « senefiance » de cette aventure. La tombe signifie la grande dureté de cœur que Notre-Seigneur trouva à sa venue sur la terre, et c'est justement pour l'adoucir que Dieu y envoya son fils :

Cele similitude qui li Peres envoya son fil en terre por delivrer son pueple est ore renouvelée. Car tot aussi comme l'error et la folie s'enfuient à l'avenement Nostre Seignor et la verité fu lors manifestee, aussi vous a Diex esleu sor tous autres chevaliers por vos envoyer par les estraignes terres por abatre les malvaises costumes et por faire savoir comment eles sont avenues ¹.

Enfin Galaad, victorieux dans le tournoi au « château des Pucelles » — allégorie de l'enfer où les justes souffraient, avant la Passion, ensemble avec les impies —, délivre les bonnes pucelles, c'est-à-dire les bonnes âmes, pures comme des lis, pareil, encore une fois, au Christ envoyé pour le salut des bons et jusque dans l'Enfer.

Si Galaad est un second Christ, il est un Christ médiéval, un Christ-chevalier. Tel il nous apparaît dans la première partie de la *Quête*, ce Nouveau Testament de notre épopée réalisant les prophéties de l'Ancien, de l'*Estoire*. Armé du glaive de David, arme redoutable et symbolique, pour la lutte contre les puissances du mal, sacré chevalier de la chevalerie « célestinienne » par sa blanche dame, la sœur de Perceval, Galaad se présente à nous tout de suite comme le Justicier et comme le Rédempteur ². Sur son front brille le sceau de l'élection. Devant lui fuient les ténèbres, tombent tous les obstacles, cessent les tourments séculaires. La chasteté immaculée étant l'emblème

1. T. VI, p. 28.

2. Il importe de relever que Galaad est adoubé deux fois, adoubement séculier et adoubement spirituel, de même qu'il a deux épées : l'une mondaine et aventureuse, celle du perron flottant, l'autre mystique, symbolique, celle de David qu'il prise sur toute chose. Quant à la troisième, réminiscence sans doute de l'épée brisée du *Conte du Graal*, on la retrouvera à la fin de la *Quête* où elle ne peut être ressoudée que par Galaad. Ces épées, pour ainsi dire surnuméraires, il les distribue à ses compagnons de quête, la première à Perceval et la dernière à Bohort, bien qu'à ce moment ce dernier n'en ait plus grand besoin.

de la victoire, difficile entre toutes à une époque de passions violentes, de l'esprit sur la chair, la virginité de Galaad est exaltée d'un bout à l'autre de notre œuvre. Elle est ici un véritable talisman, en même temps qu'un gage de sa réussite certaine, par opposition absolue à la luxure, péché mortel qui est le ressort de toute l'action du *Lancelot* propre. Chez le fils, le désir, fatale folie du père, est comme aboli, parce qu'un autre désir, une soif inextinguible, elle aussi, le possède jusqu'au fond de son être : la soif de Dieu.

Galaad n'est pas un type de sainteté statique, il y a en lui non pas cristallisation d'une vertu à jamais immuable, mais au contraire mouvement intérieur, progrès. Seulement il commence à monter à partir du degré élevé où d'autres, moins riches en dons spirituels, s'arrêtent à bout de forces. Rappelons-nous dans l'*Estoire* la parabole du neuvième fleuve, trouble au commencement (à cause de la tare de sa naissance) et « el milieu cler et net, mais en la fin sera il encore a cent doubles plus nès et plus clers que el milieu, et sera si douls et si delitables à boire que à peine s'en porroit nuls saoler ; en celui se baignera Jhesu Crist tous nus ». N'est-ce pas vraiment, en un raccourci saisissant, la préfiguration de toute la destinée humaine de Galaad ? Deux phases successives de son pèlerinage terrestre marquent dans la *Quête* les deux étapes de son ascension. D'abord c'est la période active et publique de sa vie qui comprend, à proprement parler, l'œuvre de rédemption, à lui commandée. Cette œuvre commence à l'heure où, ayant achevé l'apaisement, la purification de son père Lancelot sur la nef qui emporte au loin le corps de la vierge-martyre, Galaad reçoit cet ordre de Dieu, transmis par un blanc chevalier : « Sire, assez avés esté avoec vostre pere ; issiés de cele neif et si alés là où aventure menra, querant les aventures du roialme de Logres et menant a chief ¹ ».

L'esprit qui domine dans la *Quête* est, comparé à celui de l'*Estoire*, un esprit de clémence et de douceur ; la miséricorde divine se répand en manne céleste sur la tête des pécheurs repentants, sur les victimes de la colère du Très-Haut : nous ne sommes plus dans le royaume de la Loi, mais dans celui de la Grâce.

1. T. VI, p. 178.

La promesse, faite trois cents ans auparavant, au roi Mordrain, aveugle et paralysé, qu'il mourrait guéri à l'arrivée du « bon chevalier » est prête à s'accomplir. Galaad entre en une abbaye de Frères blancs, est mis en présence du vieillard qui s'écrie, transporté d'allégresse : « Serjans Dieu, vrais chevaliers, de qui j'ai si longement atendue la venue, embrache moi et me laesse reposer sur ton pis ¹. » Puis ce nouveau Siméon expire dans les bras du rédempteur... Pitié également pour l'ancêtre criminel, le père de Moïse ², qui brûle depuis 354 ans dans sa tombe : au contact de Galaad les flammes s'éteignent, car il n'y a en lui aucun feu de luxure. De même la fontaine de l'ancêtre, Lancelot I^{er} cesse de bouillir à son approche. En compagnie de Perceval qu'il trouve sur son chemin, Galaad erre cinq ans durant pour abolir les mauvaises coutumes et les maléfices de toutes sortes ; ce sont ses années de service : le fleuve nourricier coule, calme et clair, abreuvant de ses eaux limpides tous ceux qui sont altérés de pardon et de justice. La mission de Galaad touche à sa fin ; il ne lui reste plus qu'à rendre à la « terre gaste » sa prospérité, sa fécondité ancienne, ravies par le coup d'épée d'un traître depuis la mort de Lambor, le père du « roi mehai-gnié ».

Une voie nouvelle s'ouvre devant Galaad le jour où, sa quête terminée, il touche enfin le sol béni de Corbenic. Pour mieux dire il n'y a pas eu même de quête pour lui ; s'il n'entre pas tout de suite en héritier, plus encore qu'en conquérant, au château du Graal, c'est qu'il a dû d'abord accomplir son service. Et cette rédemption d'un monde trop vieux et trop corrompu n'est au fond qu'illusoire, puisqu'il faudra, quand même, qu'il croule plus tard, la coupe d'iniquité étant pleine jusqu'aux bords, dans la *Mort d'Arthur*, ce « Crépuscule des héros ». La

1. T. VI, p. 185.

2. Galaad ne délivre pas dans la *Quête* le fils de Siméon, Moïse, ainsi qu'on nous l'avait annoncé dans l'*Estoire*. Cette omission est regrettable, car l'impie étant englouti sous terre, « fondu en abîme », nous aurions eu là une véritable descente aux enfers du chevalier rédempteur. Est-ce pour cela que l'auteur l'a abandonnée comme une entreprise difficile ? Ou bien est-ce l'indice que la *Quête* n'est pas de la même main que *Estoire* ? Nous ne le croyons pas : deux auteurs différents auraient pris soin de se mettre d'accord, le second tenant scrupuleusement les engagements pris par le premier.

bonté du fils ne rachète pas même la faute du père qui, d'ailleurs, retombe dans le péché mortel. Aussi, malgré tous les efforts d'imagination de notre auteur, malgré l'importance qu'il semble attacher au « désenchantement » de la Grande-Bretagne, on sent bien vite que là n'est pas l'intérêt principal de son œuvre maîtresse. Il est dans les pages finales, pages brûlantes et uniques où se parfait la béatification d'une âme née pour l'amour divin, sa fusion intime avec la source de toute beauté. C'est la seconde phase de la vie de Galaad : après l'action, la contemplation, période toute de recueillement et de rayonnement intérieur, qui a son début à Corbenic, terre promise, et son dénouement à Sarras, Jérusalem céleste.

Contrairement aux autres versions de notre légende, le héros du Graal ne pose aucune question, car il n'y a pas de charme à rompre, et la guérison du « roi mehaigné », son aïeul, qui se fait avec l'onction du sang qui coule à nouveau de la lance sainte ¹, n'est qu'un épisode, et non le cœur du récit. Ce centre, ce foyer dans lequel convergent tous les rayons épars, c'est la répétition merveilleuse de la cène de Jésus et des apôtres ². L'inspiration de notre auteur, visionnaire et mystique, atteint là son apogée, et ce tableau, baigné d'une lumière immatérielle, est inoubliable :

Au milieu de la salle, la table d'argent du Graal ; tout autour les douze compagnons de la quête, seuls admis à la célébration du mystère. Quatre anges apportent un siège, où est assis Josephé « le premier evesque des crestiens que Nostre Sires

1. C'est sur l'ordre exprès de Christ que Galaad a oint les plaies de Pellinor avec le sang du Sauveur, après la fin du banquet mystique auquel, en qualité de gardien du Graal, le « roi mehaigné » assiste en compagnie des douze élus.

2. Les folk-loristes (notamment miss J. L. Weston), choqués de son apparente pauvreté d'action, ont déclaré la *Quête* très insuffisante en tant que roman du Graal. Mais c'est précisément cette épuration et cette simplification du thème qui font de notre roman le chef-d'œuvre du genre. Il ne reste au centre du tableau que le plus haut mystère chrétien, sans mélange aucun avec des éléments hétérogènes de provenance suspecte. L'auteur, emporté par l'élan, écarte avec une indifférence visible tout ce qui ne touche pas directement à son sujet, qui est l'union avec Dieu. Ainsi il n'est même plus question d'exorciser les fantômes qui rôdent dans les bas fonds du Palais Aventureux, tel par exemple l'enchanteur Orphée, apparu à Bohort lors de sa première visite à Corbenic (dans l'*Agravain*).

mesmes sacra en la cité de Sarras el Palais Spirituel ». — Au ciel, dit-il, aux quêteurs émerveillés je suis, comme je l'étais sur terre, le serviteur du saint vaisseau. — Après que Josephé s'est tenu agenouillé un long moment devant la table d'argent, voici que les deux anges apparaissent de nouveau, portant, les deux premiers des cierges ardents, le troisième une touaille de samit vermeil, et le quatrième la lance qui saigne, dont les gouttes tombent dans le vase sacré ; alors Josephé se lève, couvre le Graal avec le samit vermeil et commence le sacrement de la messe, servie par la troupe des anges.

La messe finie, Josephé donne à Galaad le baiser de paix, en lui demandant de le transmettre à ses frères, puis il leur dit :

« Chevaliers du Christ, vous qui avez durement peiné pour voir les merveilles du Graal, vous allez maintenant être nourris par la main même de votre Sauveur ». Et il disparaît, laissant les compagnons de la quête pleurer de bonheur devant cette promesse qui, tout à l'heure, va devenir une réalité :

Lors regardent li compaignon et voient issir del vaissel un home qui avoit les mains sanglentes et les piés et le cors ; si lor dist : « Mi chevalier et mi serjant et mi fil loial qui en ceste mortel vie estes devenu espiritel, vous m'avés tant quis que jou ne me puis plus vers vous celer ; si convient que vous veés partie de mes repostailles et de mes secrès. Car vous estes assis à ma table où onques chevalier ne manja puis le temps Joseph d'Arimathie... Or tenés et recevés la haute viande que vous avez si lonctans désirée et por qui vous vous estes tant traveilliét. »

Commençant par Galaad, Christ fait communier de ses propres mains, l'un après l'autre, ses douze fidèles. Ensuite il revient vers son disciple préféré et engage avec lui ce surprenant dialogue :

Christ. — Fiex aussi nés et si expurgiés de toutes mauvaistiés comme hons terriens puet estre, sès tu que jou tieng entre mes mains ?

Galaad. — Sire, naie, se vous nel me dites.

Christ. — C'est l'escuele qui a servi à gré tous ceus qui j'ai trouvé en mon service. Ore as veü ce que tu as tant désiré à veoir. Mais encore ne l'as tu veü si apertement comme tu le verras. Et sès tu où ce sera ? En la cité de Sarras, el Palais Espiritel. Et por ce t'en covient de ci aler et faire compaignie à cest saint vaissel qui anuit s'en partira del royaume de Logres, si que jamais n'i sera veü. Et sès tu porquoi il s'en part ? Por ce qu'il n'i est ne servis

ne honerés à son droit par ceaus de cette terre. Et por ce voeil je que tu t'en voises demain jusqu'à la mer, et là troveras tu la neif où tu trouvas l'espee as estraignes renges. Et por ce que jou ne voeil pas que tu t'en ailles seus, si moine avec toi Perceval et Bohort.

Galaad. — Ha, Sire, pourquoi ne souffrés vous qu'il veignent tuit avec moi ?

Christ. — Por ce que jou ne voeil, ains le fais en samblance de mes aposteles. Car tot aussi qu'il mangierent od moi le jor de la caine, tot aussi mangiés vous ore od moi à la table del Saint Graal, et estes .xii. aussi qu'il furent et jou sui li tresimes par desus vous tous qui doi estre vostre maistres. Et tout aussi comme je les departi et fis aler par l'univers por prechier la vraie loi, tout aussi vous depart jou l'un cha et l'autre là. Et morrois tuit en cestui mestier ne mais .i. ¹ ».

Et les douze quêteurs, obéissant à l'ordre du Haut-Maître, se séparent pour aller porter, chacun de son côté, la bonne nouvelle à travers le monde. En se faisant leurs adieux ils pleurent et s'entrebaisent comme des frères ; tous remercient Galaad « de la joie que leur a donné sa compagnie ». Il est le premier parmi les pairs, et c'est à lui, « fils lavé de toute souillure », que le Seigneur confie son trésor le plus précieux. Sur la nef de Salomon, — trait d'union mystérieux entre l'Ancienne et la Nouvelle loi, symbole de l'Eglise, — les trois amis retrouvent la table d'argent avec le Graal et la sainte lance. Là une dernière transformation s'opère en Galaad : l'homme sensible meurt en lui. Sa prière à Dieu est de pouvoir « trépasser du siècle » à l'heure où il en exprimera le désir, et Dieu lui promet d'exaucer son vœu. A la demande de Perceval, qui a surpris son secret, Galaad explique ainsi sa requête :

L'autre jor, quant nous veïmes partie des merveilles del Saint Graal que Nostre Sires nous monstra par sa douce pitié, en ce que je veoie les repostes choses qui ne sont pas descouvert a chascun fors seulement as menistres Jhesu Crist, en celui point que jou vi ces choses que cuer de terrien homme ne poroit penser ne langue ne poroit descouvrir, si fu mes cuers en si grant aaise et en si grant joie que se je fusse maintenant trespasés de cest siecle je sai vraiment que onques hom ne trespassa en grignor boineureté. Et me fu avis que entor moi avoit tant d'angeles et choses espiritels que se je fusse transis de la terriene vie en la celestiele en la joie des glorieus martyrs et des vrais amis Nostre Signor ².

1. T. VI, p. 190 et 191.

2. T. VI, p. 193.

Voilà pourquoi, ayant goûté une première fois aux délices de l'extase, Galaad qui se révèle en ce moment comme le plus pur mystique, ne veut pas survivre à l'extase qui l'attend plus complète encore, il le sait, là-bas, promise par son Seigneur et ami. Mais pour arriver à destination il faut que s'accomplissent les Écritures : Galaad doit se reposer, ne fût-ce qu'une fois, sur le lit préparé pour lui par le sage Salomon et sa femme subtile, lit qui symbolise le sacrifice suprême, celui du Calvaire, et sa commémoration, l'Eucharistie. Il s'y étend, sur les instances de Perceval, et s'endort. Alors seulement le vent pousse la nef vers le rivage de Sarras, tandis qu'une voix commande aux chevaliers de porter la table avec les reliques au Palais Spirituel. En route Galaad accomplit, non plus un prodige — ce temps est passé — mais un miracle : il rencontre un mendiant se traînant sur des béquilles et lui ordonne de les aider à porter la sainte table : « Liève sus et tu es gari ! » — Aussitôt l'infirmes recouvre l'usage de ses membres, perdu depuis longtemps, et s'en va répandre la nouvelle de sa guérison dans toute la ville. Le Graal et la Lance sont portés en triomphe au Palais Spirituel et déposés près de la chaire où Christ a sacré Josephé.

Une épreuve ultime est réservée aux trois compagnons ; accusés de trahison par le roi de Sarras, ils sont jetés en prison, où, pendant une année, le Graal les nourrit et les reconforte, comme autrefois il avait fait pour Joseph d'Arimathie dans son sombre cachot. Au bout de l'année Galaad prie Dieu de le rappeler prochainement à lui. Le même jour, le roi mourant et repentant fait délivrer les prisonniers et demande humblement leur pardon, qu'ils lui octroyent de grand cœur.

Après sa mort, le peuple, sur un ordre d'en haut, élit comme successeur au trône Galaad, malgré l'extrême répugnance de ce dernier ¹. La couronne royale pèse lourd à cette tête qui ne

1. Comme la cité de Sarras, premier asile du Graal, préfigure la Jérusalem céleste, le couronnement de Galaad a ici un caractère nettement symbolique et mystique. Mais il fallait aussi qu'il fût, ainsi que ses ancêtres paternels, les huit fleuves, descendants du fils de Nascien-Célidoine et, ainsi que tous ses ancêtres maternels, rois Pêcheurs, un haut seigneur couronné. Son royaume n'est donc pas de ce monde comme celui de son prototype divin, tout en étant un royaume réel, celui du premier de sa race.

rêve qu'à celle du royaume céleste. Douze mois encore s'écoulaient, douze mois de méditations, d'oraisons et d'aspirations à l'au-delà¹. De degré en degré Galaad est monté jusqu'au faite de l'échelle invisible : l'heure approche où, selon les prédictions, « Christ se baignera tout nu » dans ce fleuve de grâce, découvrant à son fils bien-aimé ses secrets les plus profonds.

Le jour anniversaire du couronnement de Galaad, Josephé, sans d'abord se faire connaître, apparaît de nouveau à la triade élue ; en habits épiscopaux, entouré d'anges, il célèbre la messe de la Mère de Dieu. Au moment de la consécration, il retire la patène qui recouvre le Graal et invite Galaad à s'approcher : « Viens, avant, serjant du Christ, si verras ce que tu as tant désiré a veoir. » Galaad s'avance, en tremblant de tout son corps, et regarde. Pareil à son lointain ancêtre Nascien, — mais combien plus digne que lui ! — il voit, il contemple le mystère des mystères. Mais la chair périssable ne peut longtemps supporter « les choses spirituelles ». Dans un élan de tout son être vers l'Infini, Galaad s'écrie :

Sire, toi crie jou merci quant tu m'as acompli mon voloir, car or voi jou tout apertement ce que langue ne poroit dire ne cuers penser. Ici voi jou l'ocoison des proeces et les merveilles de toutes les autres. Et puisqu'il est ensi, bials dous Sires, que vos m'avés acompli mes voloires de veoir ce que j'ai tosjours désiré, or vous proi jou que en cestui point et en ceste grant joie où jou sui souffrés que je trespasse de ceste terriene vie en la celestiele² !

Dès qu'il a proféré ces paroles, Galaad voit s'approcher de lui le mystérieux évêque officiant, qui lui offre le *corpus Domini* en lui disant que Dieu l'a envoyé, lui, Josephé, — « por ce que tu me resambles en choses, en ce que tu as veues les merveilles del Saint Graal, si comme je fis et si es vergenes, si comme je sui ».

1. Les trois conquérants du Graal servent journallement le Graal au Palais Spirituel, qui est en même temps une demeure royale, un sanctuaire et, rappelons-le encore une fois, un lieu de sépulture : c'est là qu'est déposée la dépouille mortuaire de la sœur de Perceval ; c'est là que reposera plus tard et ce dernier et, entre eux deux, Galaad lui-même. Bohort est le seul qui reviendra de Sarras à la cour d'Arthur pour y faire le récit des merveilleuses aventures de leur quête achevée.

2. T. VI, p. 197.

Après un émouvant adieu à ses deux compagnons, Galaad, étendu en croix devant le Graal, expire. C'est moins une mort qu'une Assomption. Pendant qu'une troupe d'anges emporte son âme « en compagnie de Jhesu Crist », une main, descendant des cieux, saisit le saint vaisseau et la lance et les soustrait pour toujours aux regards mortels. Le cercle mystique se ferme. Tout est accompli. Et le neuvième fleuve se jette enfin dans l'Océan de lumière, entraîné par lui vers l'Éternité.

*
**

Après avoir étudié séparément les deux grands rivaux de notre légende, il nous reste maintenant à les rapprocher, à placer en regard Perceval le Gallois et Galaad, fils de Lancelot du Lac.

Tout d'abord reconnaissons ceci : la différence qui existe entre ces héros de l'amour divin n'est pas simplement quantitative ; il ne s'agit pas seulement chez Perceval d'un degré de perfection moindre que chez Galaad, la nature de leur sainteté n'est pas la même. Malgré les transformations dans un sens ascétique, imposées par l'auteur de la *Quête* au Perceval traditionnel, ce dernier ne devient pas dans son œuvre une espèce de sous-Galaad, un double plus effacé, plus pâle que l'original¹. Non, chacun représente sa famille spirituelle à lui, chacun a sa personnalité propre. A l'un, deux fois né — avant et après l'appel, — le travail, les peines d'une lente ascension, à l'autre, né en état de grâce, en dépit du péché de sa conception, le don de l'avènement libre et joyeux !

Au point de vue littéraire Perceval est, comme nous l'avons vu, un type composite. Après avoir été « l'innocent » de la poésie populaire, il nous apparaît dans le conte de Chrétien comme un valet sauvage et « nice », mais de sang noble et de cœur pur ; cet adolescent inculte devient rapidement un brillant chevalier dont l'éducation mondaine s'achève par des aspirations d'un ordre plus élevé, lorsque sa conscience de chrétien est éveillée. Chez les continuateurs et les émules du maître champenois le

1. Cela n'est juste peut-être que de Bohort, le moins personnel des trois élus de la *Quête*.

caractère du héros s'accuse et se précise davantage ; tour à tour les tendances plus particulièrement morales ou bien mystiques passent au premier plan, et Perceval devient chez Wauchier, chez Wolfram, chez Robert de Boron, la perle de la chevalerie chrétienne, l'élu du Saint-Esprit, sans pour cela renoncer au monde. Enfin, dans la *Quête* et, plus tard encore, dans le sombre *Perlesvaux*, qui s'en est sûrement inspiré en forçant même la note ecclésiastique, Perceval atteint au terme de sa longue évolution médiévale : il est le chevalier-moine, le serviteur du Christ, celui qui a conquis par de durs combats sa haute vertu. Encore un dernier pas, celui-là en pleine époque moderne, et nous avons, avec le *Parsifal* de Wagner, un retour conscient vers le passé légendaire, le triomphe du « chaste fol » — *der reine Tor* — que « pitié rend sage ». Ici encore la souffrance ennoblit l'homme ; la lutte contre les tentations est nécessaire pour tremper son âme.

Telle n'est pas la destinée terrestre de Galaad, destinée simple, unie et harmonieuse. A l'inverse de son glorieux rival, il est une création spontanée, issue des profondeurs d'un esprit vraiment synthétique, capable d'enfanter la plus belle *Somme* du Moyen Age :

Galaad n'a d'humain, semble t-il, que ce qu'il a de médiéval, mais c'est cela précisément qui le rend vivant, qui fait de lui, non pas une froide et terne abstraction, mais une figure rayonnante de beauté, d'énergie viriles. Ce jeune archange à l'épée flamboyante, si pareil à saint Michel terrassant le démon, n'est ni un « fol », ni un ascète émacié, mais un bienheureux assoiffé de Dieu, un pur mystique.

De par sa nature intime le fils de Lancelot se trouve affranchi de tout effort ; il ne connaît ni l'angoisse d'un doute, ni l'amertume d'un regret. En lui tous les instincts pervers, tous les désirs impurs sont abolis à jamais. Pour vaincre il n'a qu'à paraître et les forces du mal se brisent aussitôt contre son armure couleur de feu. Sa virginité ne fait qu'un avec son être, dont elle est la substance même. Et pourtant, lui aussi, n'est pas immuable, lui aussi monte incessamment jusqu'à ce que son « moi » individuel s'abolisse en Dieu, ultime union du Fils avec le Père.

Perceval, c'est l'enfant de la nature, symbole de l'humanité,

qui, à travers la « gaste forêt », la forêt d'épreuves, se fraye douloureusement une voie jusqu'aux sommets de la vie spirituelle.

Galaad, c'est l'enfant de la grâce, le rêve d'or d'une humanité transfigurée, libérée du péché originel, vivant sur cette terre d'ombre comme dans un ciel de gloire.

Myrrha LOT-BORODINE.

NOTA

Les deux premières de ces études forment les Appendices V et VI de l'*Étude sur le Lancelot en prose*, publié en 1918, par M. Ferdinand Lot. La troisième paraît en cette année 1921, dans la *Romania*.

TABLE

| | Pages. |
|--|--------|
| AVANT-PROPOS..... | 3 |
| I. L'Épisode de la Charrette dans le <i>Lancelot en prose</i> et dans le poème de Chrétien de Troyes..... | 5 |
| II. L'Ève pécheresse et la Rédemption de la femme dans la <i>Quête du Gaal</i> | 40 |
| III. Les deux conquérants du Graal : Perceval et Galaad..... | 65 |

...s essais sur le roman
la Quête du Saint Graal.

24006

Lot-Borodine, M. - Trois essais sur
le roman de Lancelot du Lac et la
Quête du Saint Graal.

PONTIFICAL INSTITUTE
OF MEDIAEVAL STUDIES
59 QUEEN'S PARK
TORONTO 5, CANADA

24006.

DU MÊME AUTEUR

CHEZ AUGUSTE PICARD

La Femme et l'Amour dans l'œuvre de Chrétien de Troyes (1909).

Le Roman idyllique au moyen âge (1913).

CHEZ LÉOPOLD CERF

Le Roman russe contemporain (1900-1912).

Extrait de la *Revue de Synthèse historique* ; année 1912.